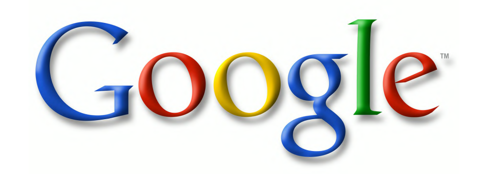
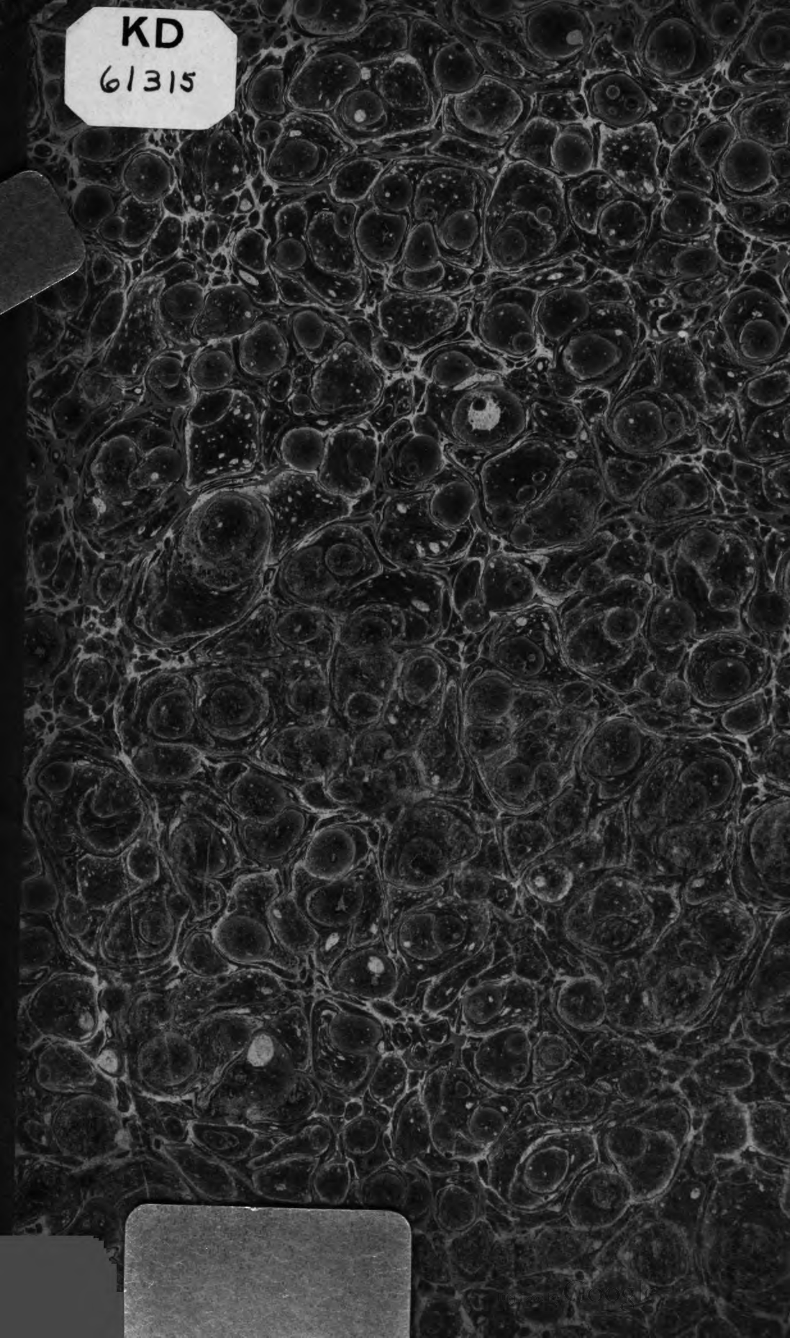
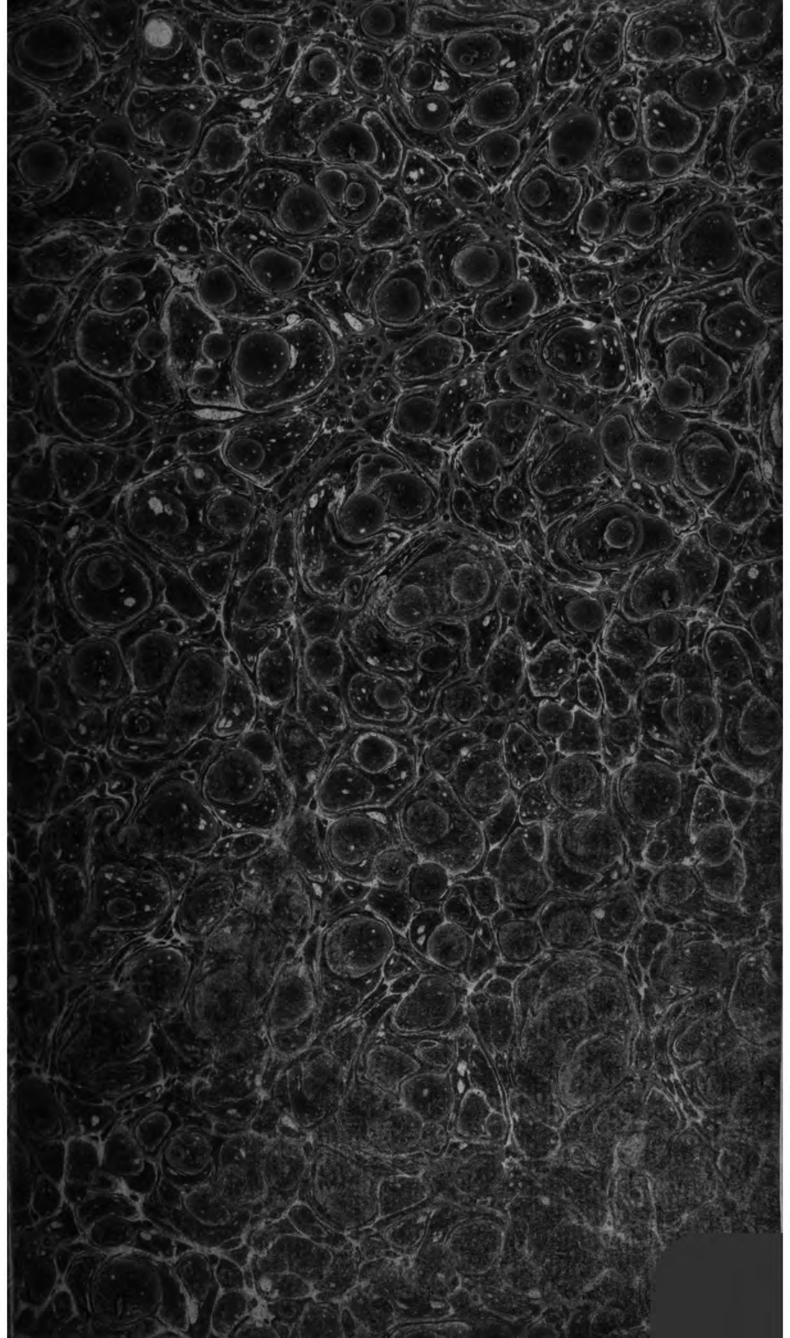


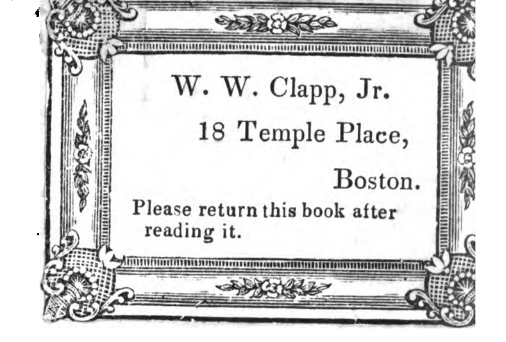


Ferréol, ou Les passions vaincues par la religion

Théophile Ménard


KD
61315




W. W. Clapp, Jr.
18 Temple Place,
Boston.
Please return this book after reading it.

A present to Mr W. W. Clapp
from his sincere friend
C Spencer

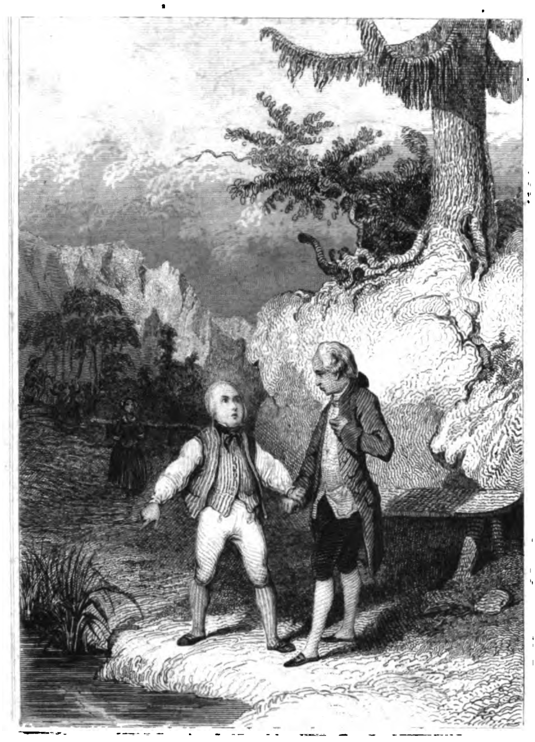
BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE,

APPROUVÉE

PAR MGR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.



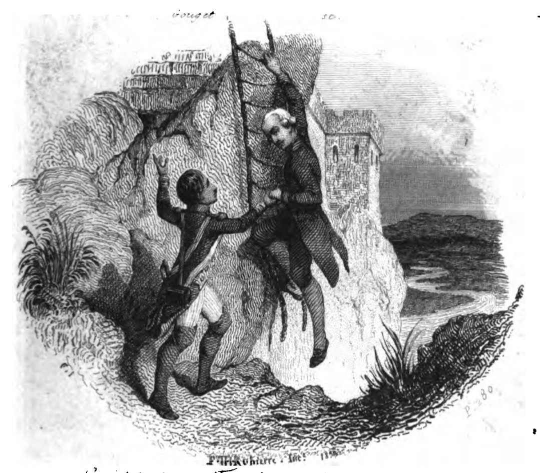
FERRÉOL

OU

Les passions vaincues par la religion

PAR

Théophile Ménard



Quoi ! c'est à vous Ferréol, que je devrai la vie !...
non, monsieur, c'est à Dieu

Tours

Ad Mame et Cie

ÉDITEURS.

FERRÉOL,

OU

LES PASSIONS VAINCUES PAR LA RELIGION;

PAR THÉOPHILE MÉNARD.

AVEC 4 GRAVURES SUR ACIER.

DEUXIÈME ÉDITION.

La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
LA FONTAINE.



TOURS,

CHEZ Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1841.

FERRÉOL,

OU

LES PASSIONS VAINCUES PAR LA RELIGION.

CHAPITRE PREMIER.

La famille Darnay.

Entre la France et la Suisse s'élèvent les célèbres monts Jura, dont les chaînes de hauteur inégale occupent un espace de plus de quarante lieues de longueur sur une largeur de douze à quinze, et forment un imposant et gigantesque boulevard que la nature semble avoir construit pour séparer deux nations. La partie française, formée du revers occidental de ces monts, est coupée par de vastes forêts de sapins, dont le vert sombre contraste avec les neiges et les glaces que l'hiver y accumule pendant plus de six mois

de l'année. Des vallées profondes et sinueuses sont creusées par les rivières et les torrents qui s'échappent du fond des montagnes et se précipitent dans la plaine. Sur une moins grande échelle, on trouve dans le Jura tous les aspects variés, tous les sites pittoresques que l'on va admirer en Suisse et dans les régions alpestres. Mais ce qui intéresse plus que les beautés de la nature, c'est que l'on rencontre encore aujourd'hui dans cette contrée des familles qui, par le nombre et l'union de leurs membres, par l'obéissance et le respect envers leur chef, par la pureté et la simplicité des mœurs, et surtout par la vivacité de leur foi et leur attachement à la religion, rappellent ces familles des anciens patriarches dont la vie nous est racontée dans les livres saints. On peut encore remarquer, comme un trait de ressemblance de plus, que les principales richesses des montagnards du Jura consistent en troupeaux; on pourrait peut-être conclure de ces rapprochements que les mêmes vertus sont communes aux peuples pasteurs, et qu'ils sont aussi l'objet de l'affection particulière de Dieu, qui a voulu faire naître son fils dans une étable et annoncer en premier lieu cet événement, qui intéressait tous les hommes, à de simples bergers.

Les vallées et le revers occidental des hautes montagnes du Jura sont peu propres à la culture, et le laboureur qui tente de semer, dans les terrains les mieux exposés, de l'orge ou de l'avoine, seules espèces de céréales qui puissent y mûrir, voit bien souvent encore ses moissons couvertes de neige avant que le temps soit venu de les récolter. Mais cette région a reçu des compensations de la nature; de vastes pâturages, où croît une herbe fine et odoriférante, nourrissent les nombreux troupeaux qui alimentent les laiteries et les fromageries si multipliées dans ce pays. Pendant toute la belle saison, la plus grande activité règne dans les fermes et dans les châlets, où l'on s'occupe de la fabrication du fromage connu dans toute la France sous le nom de Gruyère. Puis, quand les neiges et les frimas viennent arrêter ces travaux, on fait rentrer les troupeaux dans les vastes étables de la ferme où ils doivent passer l'hiver. Bientôt la neige couvre les habitations et le sol; les chemins, les routes disparaissent, ou ne sont indiqués qu'à l'aide de jalons placés de distance en distance. Souvent même les tempêtes et le vent accumulent cette neige à une hauteur si considérable, que l'on n'aperçoit plus les hameaux et les villages que par les larges chemi-

nées qui servent à introduire le jour et l'air dans les maisons. Quelquefois ces demeures restent ainsi ensevelies pendant des mois entiers, et les habitants ne font que de courtes et pénibles excursions pour se procurer les objets de première nécessité.

Mais ne croyez pas que l'oisiveté règne parmi les montagnards pendant ces longs mois d'hiver. Non-seulement ils s'occupent de la confection ou de la réparation de tous les instruments propres à leur genre d'agriculture, ainsi que de tous les détails et des soins qu'exige l'hivernage de leurs bestiaux (1); mais chacun d'eux se livre encore à une industrie d'un genre plus relevé.

Les uns, à l'aide du tour, fabriquent ces jolis ouvrages en bois que le commerce de Saint-Claude expédie dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique. Les autres travaillent à l'horlogerie, ou façonnent des meubles et des boîtes en sapin. Dans plusieurs cantons même on rencontre des apidaires qui taillent et montent les pierres précieuses (2). Les femmes prennent souvent part à ces travaux, quand les occupations et les soins

(1) Il n'est pas rare de trouver des fermes qui possèdent soixante à quatre-vingts têtes de bétail, de cette belle espèce connue sous le nom de vaches suisses, et huit à dix chevaux.

(2) Ce genre d'industrie est principalement exercé à Sept-Moncels et dans les environs de Saint-Claude.

du ménage le leur permettent; la plupart d'entre elles filent ou fabriquent de la dentelle.

Au milieu de ces travaux, les montagnards ne négligent pas des devoirs plus essentiels. Chaque journée commence par la prière en commun, à laquelle le père de famille ajoute ordinairement une courte et simple exhortation sur la manière de passer chrétiennement la journée; puis il indique les travaux à exécuter, et chacun se rend à la besogne. Le soir, même réunion, même prière commune; mais celle-ci est précédée d'une lecture pieuse faite par le père lui-même, ou souvent encore par un de ses fils qu'il désigne.

Malgré l'âpreté du climat et la stérilité d'un sol rebelle à la culture, ces montagnards jouissent, en général, d'une meilleure santé et de plus d'aisance que les cultivateurs des contrées plus fertiles; ce sont surtout les plus nombreuses familles qui prospèrent davantage, parce qu'elles peuvent à moins de frais entreprendre de plus grands travaux, et qu'ils sont toujours exécutés avec plus d'ensemble et d'intelligence qu'ils ne le seraient s'il fallait employer des étrangers et des mercenaires. Aussi, autrefois surtout, ces familles ne se séparaient presque jamais, et seulement quand des circonstances extraordinaires les y forçaient. A la mort du père, le fils aîné

prenait les rênes du petit gouvernement, et tout marchait comme auparavant. Quand une fille se mariait, elle recevait une dot qu'elle portait dans la maison de son époux, et une bru venait ordinairement la remplacer dans celle qu'elle avait quittée. Rarement un fils abandonnait le toit paternel, à moins qu'il n'entrât dans les ordres sacrés, ce qu'on regardait comme un grand honneur pour une famille, et ce qui était un objet d'ambition pour les parents.

Il était nécessaire d'entrer dans ces détails sur les mœurs patriarcales des habitants du Jura, pour l'intelligence de l'histoire que l'on va lire, et il est d'autant plus précieux de conserver le souvenir de ces mœurs, qu'elles tendent à s'altérer de jour en jour. On s'aperçoit que l'orage révolutionnaire, plus terrible que les tempêtes qui ravagent souvent les montagnes, est venu gronder aussi dans ces contrées, autrefois si paisibles, et qu'il a jeté la désunion entre les enfants, ébranlé en eux la foi de leurs pères, et semé, comme partout ailleurs, des germes d'égoïsme et de cupidité.

En 1787, la ferme du Val-des-Bois, située à l'extrémité du diocèse de Besançon, et à une lieue des frontières de la Suisse, était habitée par la famille Darnay, laquelle, même à cette époque,

pouvait être citée pour un modèle entre toutes celles qui présentaient alors le spectacle de la réunion de ces vertus antiques et de ces mœurs que nous avons essayé de décrire.

Le père, Claude Darnay, avait soixante-cinq ans. Il paraissait beaucoup plus jeune, malgré les travaux pénibles qu'il avait eus à supporter pendant sa longue carrière; mais la sobriété, l'ordre, et surtout la paix de l'âme que donnent l'exercice des vertus et une conscience sans reproche, avaient contribué, plus que son tempérament robuste, comme celui de presque tous les montagnards, à conserver chez lui toute la vivacité de l'esprit, et toutes les forces physiques de l'âge mûr. Seulement ses cheveux d'une blancheur de neige trahissaient son âge, et donnaient à sa physionomie une expression plus grave et quelque chose de plus solennel. Quand il faisait entendre sa voix à ses nombreux enfants ou à ses domestiques, soit pour donner des ordres, diriger les travaux ou adresser quelques réprimandes, personne n'eût osé laisser échapper une plainte, ni se permettre la moindre observation. Cette autorité n'avait pourtant rien de despotique, et ce n'était pas la crainte des reproches ou des châtiments qui la rendait si puissante. Enfants et domestiques obéissaient,

non pas comme l'esclave à son maître, mais avec joie, avec empressement, comme on obéit à la voix du devoir et de la raison.

Si quelquefois le père Darnay montrait un peu trop de sévérité pour des fautes légères (car il n'eut jamais l'occasion d'en punir de graves), les prières de Marguerite, sa femme, qui dans ces circonstances était chargée d'intercéder pour les coupables, avaient toujours le pouvoir d'adoucir la rigueur de la sentence.

Marguerite Sancey, femme de Claude Darnay, avait cinq ans de moins que son mari. Depuis quarante ans que durait leur union, elle n'avait jamais été troublée par le plus léger nuage, et cependant leur caractère offrait un contraste frappant. Claude était sans doute ce que l'on peut appeler dans toute l'acception du mot, un homme de bien et un honnête homme; mais chez lui la vertu avait quelque chose de sévère et de dur; inflexible pour lui-même, il ne pouvait souffrir de faiblesse dans tous les autres; tandis que Marguerite douce, bonne, compatissante, toujours prête à pardonner ou à excuser les fautes d'autrui, ne se montrait sévère que pour elle seule. On sent combien ces vertus paisibles avaient contribué à fléchir la rigidité du caractère de Claude, et à lui faire chérir sa femme, le mo-

dèle des épouses et des mères; ajoutons que la bonne harmonie qui régnait entre eux était due surtout à la religion, laquelle avait enseigné à l'une la soumission et l'obéissance à son mari, à l'autre que sa femme n'était point une esclave, mais une compagne, et que leur union devait ressembler à celle qui existe entre le Christ et son Église.

Aussi Dieu avait béni ce mariage en leur envoyant douze enfants, huit garçons et quatre filles, qui à l'époque dont nous parlons, faisaient la consolation et la joie de leurs parents. L'aîné de la famille, nommé Claude comme son père, était marié depuis longtemps et avait déjà quatre petits enfants; le second fils était prêtre, et venait, à la grande satisfaction de toute la famille, d'être nommé vicaire de la paroisse de laquelle dépendait la ferme du Val-des-Bois. Un des premiers actes de son ministère avait été de bénir le mariage de deux de ses frères et de deux de ses sœurs, qui avaient épousé quatre personnes d'une même famille du voisinage. Ces quatre mariages s'étaient célébrés le même jour, et avaient donné lieu à des fêtes qui duraient encore au moment où commence notre histoire. De six autres enfants du père Darnay, cinq étaient encore trop jeunes pour être mariés; mais Mar-

guerite, l'aînée de toute la famille, avait plusieurs fois refusé de bons partis. Dans sa jeunesse, elle ne voulait pas quitter sa mère, et l'aidait à élever ses frères et sœurs en bas âge. Aujourd'hui elle avait trente-huit ans, et elle ne formait plus qu'un vœu, c'était de voir son frère l'abbé nommé curé, pour aller vivre paisiblement auprès de lui, et se charger de tous les soins et des détails de son ménage. En attendant, elle jouissait dans la maison paternelle d'une espèce d'autorité sur ses frères et sœurs, qui la regardaient comme une seconde mère. Marie, la plus jeune des filles, n'était encore qu'une jolie enfant de quatorze ans, vive, gaie, et cependant si timide, qu'un mot, un regard la faisait rougir et la déconcertait. Quant aux autres garçons, nous ne parlerons que du dernier, Ferréol, le héros de cette histoire.

Il n'avait que douze ans alors; mais il était d'une force et d'une taille bien au-dessus de son âge; son caractère était vif, ardent, impétueux, souvent incapable de se maîtriser, et ses défauts avaient été en quelque sorte encouragés par la condescendance et la faiblesse de toute la famille. Le dernier, le *Benjamin*, comme on se plaisait à l'appeler, il avait été gâté par les caresses de ses aînés, et même, qui le croirait? par celles du

père Darnay, qui semblait porter une affection toute particulière à cet enfant de sa vieillesse. On riait de sa gaieté pétulante, de ses saillies spirituelles ; on riait de ses emportements et de sa colère, qu'on se plaisait quelquefois à exciter. Peu à peu ces défauts avaient grandi avec l'âge, et pris un développement que l'aveuglement seul de ses parents les empêchait d'apercevoir. Il est vrai que de bonnes qualités couvraient à leurs yeux les mauvaises ; il était sensible, reconnaissant, empressé à rendre service, et surtout vivement attaché à tout ce qui l'entourait ; mais il était temps qu'un frein vînt arrêter l'essor de ces passions naissantes, autrement elles auraient bientôt étouffé le germe des bons sentiments que la nature avait déposé dans ce jeune cœur.

Un seul membre de la famille Darnay ne s'aveuglait pas sur les défauts de Ferréol ; c'était l'abbé ; mais forcé de ne venir que rarement au Val-des-Bois par suite de ses études et de ses travaux ecclésiastiques qui l'avaient tenu longtemps éloigné de la maison paternelle, il n'avait pu diriger, comme il l'eût désiré, l'éducation de son jeune frère, éducation qu'il regardait comme un devoir particulier pour lui, car il était son parrain. Aussi avait-il rendu grâce à la Provi-

dence, qui, en l'appelant à de nouvelles fonctions, lui fournissait l'occasion de veiller sur un enfant qu'il chérissait au double titre de frère et de père spirituel.

CHAPITRE II.

Un tour d'écolier.

C'était quelque temps après les fêtes de Pâques, sur la fin d'avril 1787, qu'avaient été célébrés les mariages de deux fils et de deux filles du père Darnay, avec les deux fils et deux filles du père Bolard, l'un de ses voisins et de ses meilleurs amis. Les deux familles et leurs plus proches parents s'étaient réunis à la ferme du Val-des-Bois pour fêter cette quadruple alliance. Cette assemblée se composait de près de cent cinquante personnes de tout sexe et de tout âge, et dans ce nombre à peine s'en trouvait-il deux

ou trois qui ne tinssent pas aux nouveaux époux par les liens de la parenté.

Parmi les conviés on remarquait un homme de quarante-cinq à cinquante ans, à la démarche raide et compassée, à la figure blême, et au regard en dessous. Ce personnage pesait avec soin toutes les paroles qu'il laissait tomber de sa bouche, une à une, et comme s'il les comptait; il regardait d'un air de protection et de dignité la nombreuse société dans laquelle il se trouvait, et qu'il avait daigné honorer de sa présence. Or vous allez voir qu'il avait bien raison d'être si fier, si dédaigneux, et de regarder avec tant de hauteur toute cette foule de paysans, car ce personnage important n'était rien moins que maître Honoré-Bernard Trébuchet, ancien procureur au bailliage d'Amont, aujourd'hui homme d'affaires, régisseur ou intendant général (ses fonctions n'étaient pas clairement définies), mais toujours représentant de monseigneur le baron du Verney, seigneur du Verney, de Montfaucon et autres lieux, colonel de cavalerie, résidant à Paris, ou plutôt à Versailles, car il quittait rarement la cour. La ferme du Val-des-Bois, cinq à six autres de la même importance, et de belles forêts de sapin, composaient, avec les droits seigneuriaux de toute nature, sur les moulins,

les fours, le passage d'une rivière située sur les collines de la Suisse, un domaine important érigé en baronnie par l'empereur Charles-Quint en 1530. On apercevait encore sur la cime d'un rocher escarpé les ruines de l'ancien château du Verney, résidence du seigneur de ce nom; mais, à l'époque de la conquête de la Franche-Comté par Louis XIV, le propriétaire de cette forteresse, ayant eu l'audace de résister aux armes du grand roi, avait vu bientôt son château enlevé de vive force et détruit de fond en comble. Ses descendants n'avaient pas montré la même opposition à la domination française, et Philippe du Verney, le baron actuel, jouissait d'un très-grand crédit à la cour de Versailles.

On conçoit maintenant combien M. Trébuchet devait mériter d'égards et de respect de la part de tous les habitants de cette contrée, qui voyaient en lui le représentant de leur seigneur, chargé de veiller à ses intérêts. Son pouvoir était d'autant plus étendu que M. le baron ne venait presque jamais visiter cette terre, où même il n'avait plus un logement convenable pour le recevoir. Dans ses rares apparitions il descendait ordinairement au presbytère, ou quelquefois dans la petite maison servant de pied à terre à son régisseur, qui ne passait lui-même que deux ou trois mois dans cette résidence.

Un seul homme, parmi tous les vassaux et fermiers de la baronnie du Verney, ne s'était pas laissé influencer par le ton et les manières guindées de M. Trébuchet ; c'était le père Darnay. Son bon sens lui avait fait apercevoir bientôt que l'agent d'affaires de M. le baron ne se piquait pas d'une grande délicatesse, et qu'il ne songeait qu'à s'enrichir aux dépens de son maître ; et plus d'une fois il n'avait pas craint de soulever le voile dont cet intrigant cherchait à couvrir ses friponneries. M. Trébuchet, de son côté, avait vu qu'il était deviné par un homme assez clairvoyant pour ne pas se laisser tromper, et d'une probité trop sévère pour être gagné. Ne pouvant en faire ni une dupe, ni un complice, il le regarda dès lors comme un ennemi dangereux dont il fallait se défaire à tout prix ; mais, selon sa prudente tactique, il n'attaquait jamais ouvertement un adversaire ; toujours il employait des voies détournées, et faisait porter ses coups par une main étrangère ; ainsi il savourait sans danger le plaisir de la vengeance. Quant à Darnay, son caractère franc et loyal ne lui permettait pas de déguiser sa pensée : dès qu'il avait à se plaindre de quelqu'un, il allait le trouver et lui exposait ses griefs sans détour et sans emportement ; il était bien rare

qu'une pareille explication ne fût suivie d'un rapprochement sincère. On comprend sans peine qu'il devait exister une grande antipathie entre deux hommes de caractères si opposés, et l'on sera surpris peut-être de voir M. Trébuchet assister à une réunion de famille, chez le père Darnay. Ceci a besoin encore d'une petite explication.

M. Trébuchet, voyant qu'il n'avait rien à espérer du côté du père Darnay, s'était adressé aux autres fermiers; et il n'avait pas eu de peine à gagner le respect et même l'affection de quelques-uns de ces hommes simples, en leur témoignant beaucoup de bienveillance, et prenant en même temps certains airs d'autorité qui leur imposaient. Une circonstance particulière engageait surtout ces braves gens à chercher à se rendre l'intendant favorable; c'est que le renouvellement des baux de toutes les fermes approchait, et il dépendrait de lui de les augmenter ou de les diminuer, et même de les donner à d'autres. Le père Bolard, dont la ferme était la plus importante du domaine après celle du Val-des-Bois, ne voyait pas sans crainte son bail près de finir; naturellement bon et confiant, il avait cru à la sincérité des promesses de l'homme d'affaires, quoique ces promesses fussent vagues et n'offrissent

rien de positif. Incapable de faire le mal, il ne le soupçonnait pas dans les autres, et souvent il avait blâmé ce qu'il appelait les injustes préventions de son ami Darnay, contre l'honorable M. Trébuchet. Aussi dès que les mariages dont nous avons parlé eurent été arrêtés, le père Bolard crut qu'il était de son devoir d'inviter aux noces M. l'intendant; il fit part de son projet à Darnay, en l'engageant à se joindre à lui pour faire ensemble cette invitation.

« Je n'en ferai rien, répondit Darnay.

— Pourquoi donc? vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de lui.

— Il est vrai que jusqu'à présent il ne m'a fait aucun mal.

— En ce cas, quel motif avez-vous de le haïr?

— Le haïr? vous devez me connaître assez, Bolard, pour savoir que la haine est un sentiment inconnu à mon cœur; je le méprise, voilà tout.

— Mais enfin êtes-vous sûr que vous ne vous trompez pas dans le jugement que vous portez sur son compte? Vous qui êtes chrétien, ne savez-vous pas qu'il est écrit: Ne jugez pas, si vous ne voulez pas être jugé? »

Darnay resta un instant comme frappé

de ces paroles, car jamais la voix de la religion ne retentissait en vain à ses oreilles. Prenant alors la main de Bolard : « Vous avez raison, mon ami, dit-il, ne jugeons point si nous ne voulons point être jugés !... Je puis m'être trompé, j'en conviens, et je ne demande pas mieux que de revenir de mon erreur. Eh bien ! je consens à la démarche que vous me proposez ; mais rappelez-vous que la religion seule et le désir de vous être agréable me déterminent ; je suis prêt à vous accompagner. »

Aussitôt les deux amis se mirent en route pour se rendre chez M. Trébuchet. Celui-ci, en voyant Darnay l'inviter à assister au mariage de ses enfants, éprouva une vive satisfaction qu'il se garda bien de faire paraître. Il accueillit les deux fermiers avec cet air de bienveillance protectrice d'un homme accoutumé aux égards de ses inférieurs ; il affectait d'adresser la parole à Darnay, et, quoique celui-ci lui répondît avec une politesse froide et réservée, quoiqu'il eût soin de faire sentir qu'il l'invitait comme représentant de M. le baron, l'intendant se disait en lui-même : Je le tiens.

C'est ainsi que M. Trébuchet se trouva convié aux fêtes qui se célébraient au Val-des-Bois, et qui devaient durer plusieurs jours. Il avait amené

avec lui son fils, grand garçon de quinze à seize ans, aussi pâle, aussi maigre, et plus fluet que son père. Robert, c'était le nom de ce jeune homme, faisait en ce moment ses études au collége des Oratoriens de Salins, et avait profité des vacances de Pâques pour venir passer quelque temps à Verney. Il n'était pas très-avancé pour son âge, il montrait peu de goût et d'aptitude pour l'étude du grec et du latin, mais par compensation aucun de ses camarades ne le surpassait en invention et en adresse pour faire ce que l'on appelle des tours d'écolier; il ne s'attachait pas, il est vrai, à ces espiègleries gaies, à ces malices folles, mais souvent spirituelles, si ordinaires aux jeunes élèves; ses espiègleries, ses malices à lui, avaient toujours un caractère de méchanceté et de noirceur, qui le faisait détester de tous ses camarades et de ses maîtres. Son père, seul, trouvait ses tours charmants, et répétait avec orgueil que son fils lui ressemblerait. Nous verrons dans la suite de cette histoire si cette prédiction devait se vérifier.

Robert avait été enchanté d'accompagner son père au Val-des-Bois, se promettant bien de se divertir à sa manière, aux dépens de tous ces grossiers paysans au milieu desquels il allait se trouver; aucun d'eux ne saurait se défendre de

ses ruses, aucun d'eux surtout n'oserait se fâcher contre le fils de M. l'intendant ; ainsi il pourrait compter sur l'impunité, ce qui ne lui arrivait pas toujours au collége, où il s'était souvent attiré des punitions de la part de ses maîtres, ou de mauvais traitements de la part de ceux qu'il avait rendus victimes de ses méchancetés.

Tels étaient les principaux personnages que nous retrouverons plus d'une fois dans le cours de cette histoire, et que les circonstances dont nous venons de parler avaient réunis à la ferme du père Darnay.

Les fêtes devaient durer quatre jours, en l'honneur des quatre mariages ; les deux premières journées devaient se passer au Val-des-Bois, et les deux autres à la Combe-du-Grand-Pin, où était située la ferme du père Bolard. Car il faut observer que ce qui s'appelait, en général, le Verney, et composait la paroisse connue sous le nom de Saint-Hippolyte-du-Verney, n'était pas formé d'un bourg ou d'un village présentant une certaine agglomération de maisons ; ce n'étaient que quelques hameaux épars, et un grand nombre de fermes, de métairies, de châlets isolés et dispersés sur une assez grande étendue de territoire, fortement accidenté. Au centre, à peu près, se trouvaient l'église et la cure, la maison

du maître d'école, et une espèce de pavillon destiné au logement du régisseur du domaine. Mais revenons au Val-des-Bois.

La première journée, dont une partie avait été consacrée aux cérémonies religieuses, se passa sans incident remarquable. Un grand nombre de tables avaient été placées dans une vaste grange, où tout le monde même n'avait pu trouver place. On avait été forcé de disposer un local voisin pour recevoir les enfants et les jeunes gens, la grande salle, comme on appelait la grange, étant réservée pour les personnages les plus importants de la réunion. On fit à Robert Trébuchet l'honneur de l'inviter avec ces derniers ; il fut d'abord flatté de cette distinction ; mais il ne tarda pas de s'ennuyer au milieu de tous ces patriarches montagnards, dont la figure grave et sévère ne lui donnait guère l'envie d'exécuter ses projets d'amusement. Ce qui augmentait encore son dépit, c'est qu'il entendait les chants, les éclats de rire et la joie bruyante des convives de la petite table, où il eût pu si bien exercer ses talents; mais le décorum le retenait à sa place; seulement, comme le corbeau de la fable, il jurait mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus.

Le lendemain, il trouva à se dédommager; l'étiquette n'était pas aussi sévère que la veille, et

les groupes étaient plus mêlés. Nous devons remarquer toutefois que ces fêtes n'occupaient qu'une faible partie de la journée, et que les principaux travaux de la ferme n'étaient pas interrompus.

Quand Robert arriva, il ne trouva que quelques jeunes gens de son âge ou plus jeunes que lui, qui jouaient aux boules, aux quilles, ou s'exerçaient à la course ou à la lutte. La plus franche gaieté régnait parmi eux, et leurs joues colorées du vif incarnat que donnent le plaisir et la santé, contrastaient avec le visage pâle du nouveau venu. A sa vue, les jeux furent suspendus, et la conversation bruyante des joueurs fit place à un silence qui n'était interrompu que par quelques mots échangés à voix basse. Tout à coup le plus joyeux et le plus hardi de la troupe s'écria : « Eh bien ! pourquoi ne continuez-vous pas de jouer ? M. Robert, j'en suis sûr, vient pour s'amuser avec nous, et non pas pour nous déranger.

— Vous avez raison, monsieur Ferréol (car c'était notre héros), reprit Robert ; je serais contrarié de vous voir cesser vos divertissements à cause de moi ; je suis venu dans l'intention de me joindre à vous aujourd'hui, car j'avoue qu'hier je me suis passablement ennuyé, tandis

que je vous entendais rire à gorge déployée.

— C'est vrai, dit Ferréol en regardant ses compagnons, que nous avons bien ri. » Et tous ensemble se mettent à rire de nouveau en se rappelant ce qui avait excité leur gaieté de la veille.

« Et quelle était donc la cause de votre hilarité? demanda Robert.

— C'était Ferréol, » répondit le petit Thomas Bolard, gros garçon joufflu de neuf à dix ans, « c'était Ferréol qui faisait des *farces*.

— Bah! bah! Monsieur, n'écoutez pas ce que dit ce gros Thomas; c'est un enfant qui rit de rien; venez plutôt faire une partie de quilles avec nous. » A ces mots, tous les jeunes gens se dirigent vers le jeu de quilles, avec Robert, qui paraît consentir à la proposition. On lui offre une énorme boule, dont on se sert dans ce pays pour ce jeu; Robert n'ose refuser, il se contente d'observer qu'il n'a pas l'habitude de jouer aux quilles, et qu'il est gêné par ses vêtements. Cependant il lance la boule, qui parcourt à peine les deux tiers de l'allée sablée à l'extrémité de laquelle étaient placées les quilles. Tous les jeunes paysans sourient; Ferréol lui offre de recommencer: « Je vous remercie, dit Robert qui avait peine à cacher son dépit; je crain-

drais de déchirer mon habit en voulant faire un mouvement trop violent de bras, et c'est cette crainte qui m'a retenu en lançant tout à l'heure la boule; mais, Messieurs, que cela ne vous empêche pas de continuer; je vous regarderai quelques instants, car il faut que j'aille bientôt au-devant de mon père, qui n'est pas encore arrivé.

— Comme vous voudrez, monsieur Robert, dit Ferréol: en ce cas, mes amis, c'est à mon tour, » et la boule, un instant balancée dans la main droite, part, bondit, et va abattre trois quilles. Ferréol, se retournant d'un air triomphant vers Robert: « Voulez-vous essayer, lui dit-il, de mettre mon habit, puisque le vôtre vous gêne, pour voir si vous en feriez autant. »

Robert, piqué du ton de familiarité et de la supériorité qu'affectait Ferréol, répondit d'un air froid: « Je vous ai déjà dit, Monsieur, que j'étais peu exercé à ce jeu, qui n'est usité que chez les paysans; d'ailleurs, en venant à des noces, je ne m'étais pas habillé pour jouer à la lutte ou aux quilles; je croyais que ces fêtes seraient égayées par des divertissements plus nobles et plus convenables à la circonstance; je m'attendais à quelque danse, à quelque bal champêtre, et je m'étais préparé pour y figu-

rer. » Effectivement M. Robert était vêtu avec toute l'élégance d'un fils de bon bourgeois de cette époque ; il avait un habit de soie rayé avec la culotte pareille, des bas de soie blancs et des souliers ornés de boucles d'argent ; ses cheveux, poudrés à blanc, se déployaient sur les tempes en ailes de pigeon, et par derrière étaient renfermés dans une large bourse qui tombait entre ses épaules.

« Que voulez-vous, Monsieur, lui fit observer Ferréol, nous ne pouvons vous offrir ici que les divertissements en usage dans nos campagnes; cependant vous pourrez vous dédommager ce soir, car j'ai entendu dire que l'on danserait quelques rondes montagnardes, et rien ne vous empêchera d'y figurer, si cela vous fait plaisir.

— Je verrai, répondit Robert ; en attendant je vais au-devant de mon père. A ce soir, Messieurs, ajouta-t-il en prenant un ton qu'il essaya de rendre gracieux.

— Au revoir, monsieur Robert, dirent Ferréol et ses camarades, et ils recommencèrent à jouer sans s'occuper davantage de la visite de l'étranger.

« Je le vois bien, se disait Robert en s'éloignant, il n'y a pas moyen de s'amuser avec ces

rustres, grands ou petits, vieux ou jeunes ; il ne me reste d'autre ressource pour passer le temps, que de leur jouer quelques tours de ma façon ; heureusement que ce Ferréol a parmi eux la réputation d'un espiègle ; je ferai en sorte que tout retombe sur lui, et que je ne sois pas soupçonné, car je ne voudrais pas me compromettre avec de pareilles gens. »

Tout en faisant ces réflexions, Robert était arrivé auprès de la ferme du Val-des-Bois ; il y entra sans rencontrer personne, et parvint sans avoir été aperçu jusque dans la grange qui servait, pour le moment, de salle à manger. Trois longues tables y étaient rangées parallèlement comme la veille ; elles étaient formées d'une large planche de sapin très-épaisse, soutenue aux deux bouts par des tréteaux. Robert réfléchit quelque temps ; puis, frappé tout à coup d'une idée, il commença par bien s'assurer si personne ne l'apercevait, et se mit aussitôt en devoir d'exécuter son projet. Il avait remarqué la veille que les grandes portes à doubles battants de la grange ne s'ouvraient qu'au moment où le dîner était servi, pour faire entrer les convives. Tirant donc de sa poche une pelote de forte ficelle, dont il s'était muni à tout hasard, il en attacha un bout au bas du tréteau qui soutenait

l'extrémité de la table du milieu, et l'autre au bas de l'un des battants de la porte. Cette ficelle n'était point tendue, et reposait dans toute sa longueur sur le sol, de manière qu'on pouvait passer et repasser sans s'en apercevoir avant l'ouverture des portes. Cela fait, il sortit, comme il était entré, par une des petites issues latérales, et alla à la rencontre de son père.

Bientôt toutes les personnes de la noce arrivèrent, et se promenèrent, en attendant le dîner, sur la pelouse qui s'étendait au-devant de la ferme. Enfin on leur annonce que le repas est servi, et toute la société se dirige vers la grange; quand elle n'en est plus qu'à quelques pas, les portes s'ouvrent comme la veille, mais on entend en même temps un fracas de bouteilles et de vaisselles culbutées et brisées, et l'on voit la table du milieu, la table d'honneur, privée d'un de ses appuis, présenter un plan tellement incliné, qu'aucun des objets qu'elle supportait n'avait pu s'y maintenir. Le sol de la grange offrait un mélange bizarre de débris de bouteilles, de vaisselles et de viandes de toute espèce, nageant dans des flots de vin, de sauce et de bouillon.

CHAPITRE III.

La suite d'un tour d'écolier.

On se ferait difficilement une idée de la contrariété qu'éprouva Darnay, et surtout de la consternation de la bonne Marguerite et des autres femmes qui avaient pris tant de peine pour la préparation du dîner. On crut d'abord que cet événement n'avait été causé que par un accident, ou par l'étourderie de la personne chargée d'ouvrir les portes ; mais après vérification on reconnut bientôt que c'était le résultat de la méchanceté, car on retrouva la ficelle encore attachée au pied du tréteau et au bas de la porte.

Cette découverte remplit Darnay d'une vive indignation, qui fut partagée par tout le monde, et surtout par M. Robert qui ne cessait de répéter : « C'est affreux ! c'est abominable ! Qui a pu commettre une pareille infamie ? Serait-ce vous ? dit-il en s'adressant tout bas à Ferréol, mais cependant de manière à être entendu de quelques-uns des voisins, serait-ce vous, monsieur le farceur ? »

Ferréol rougit de se voir en butte à un tel soupçon. « J'aime à rire et à m'amuser ; mais sachez bien que je suis incapable de commettre une pareille indignité, répondit-il.

— Bien, bien, reprit Robert, vous n'avez pas besoin de vous défendre avec tant de chaleur; ce n'était qu'une plaisanterie que j'ai voulu vous faire ; » et tout en disant ces mots, il s'approcha de lui comme pour le prendre familièrement par le bras, et glissa subtilement dans sa poche le restant de la pelote de ficelle qui lui avait servi à exécuter son fameux tour d'écolier.

Cet événement avait, comme on le pense bien, retardé le repas, et tandis que les femmes s'empressaient de leur mieux à réparer le désordre, le père Darnay continuait, au milieu de ses principaux convives, à exhaler son mécontentement. « Je voudrais, disait-il, connaître le

coupable, et, quel qu'il fût, je saurais le punir comme il le mérite.

— Peut-être avez-vous tort, lui fit observer M. Trébuchet qui craignait sans doute que ce coupable ne fût son propre fils, d'attacher tant d'importance à une espièglerie dont quelqu'un de ces nombreux jeunes gens pourrait être l'auteur, sans en avoir calculé toute l'importance.

— Eh bien! moi, je veux lui apprendre qu'on ne se joue pas ainsi d'hommes respectables et de ses parents; car s'il est vrai que le coupable se trouve, comme vous le pensez, parmi ces jeunes gens, il n'en est pas un qui ne compte ici un père, un aïeul ou un oncle, dont il a voulu faire l'objet de sa détestable plaisanterie.

— Mais comment le découvrirez-vous? dit M. Trébuchet, cela ne me paraît pas chose facile.

— Monsieur, répondit Darnay, la franchise et la vérité sont des vertus auxquelles nos enfants sont accoutumés dès leur bas âge, et je réponds qu'il n'en est pas un seul qui osera me soutenir en face qu'il est innocent, s'il ne l'est pas; et puisque le dîner se trouve retardé, nous allons en faire l'épreuve. »

Quand M. Trébuchet connut le moyen que voulait employer Darnay pour arriver à la découverte de la vérité, il fut pleinement rassuré

à l'égard de son fils, car il savait bien que, fût-il cent fois coupable, jamais on ne parviendrait à lui arracher un aveu en employant un pareil moyen; aussi se garda-t-il bien de détourner le vieux fermier de son projet. « Allons, dit-il, procédons à des interrogatoires, à des enquêtes, cela va me rappeler mes anciennes fonctions. »

Pendant que ce colloque avait lieu parmi les graves personnages de l'assemblée, on discutait vivement dans le groupe des jeunes gens placés à quelque distance. Les paroles de Robert à Ferréol avaient été entendues, et, malgré la dénégation de celui-ci, elles laissèrent dans l'esprit de ses camarades un doute qui s'approchait de plus en plus de la conviction. Robert, qui s'était aperçu de l'effet qu'elles produisaient, s'était un peu éloigné avec Ferréol, et continuait à l'entretenir en particulier; seulement de temps en temps il laissait échapper à haute voix quelques mots qui arrivaient jusqu'aux oreilles des autres jeunes gens: « Bah! bah! ce n'est pas si grave que vous l'imaginez.... » ou bien: « On fait toujours beaucoup de bruit en commençant, et une demi-heure après on n'y pense plus... Après tout, il n'y a pas là de quoi déshonorer un homme; » et d'autres propos semblables,

qui confirmaient les soupçons qu'il avait eu l'adresse de faire naître parmi eux.

Tout à coup on entendit la voix du père Darnay qui appelait les jeunes gens ; tous s'approchèrent en silence, et se trouvèrent bientôt au milieu d'un cercle formé par leurs aïeux, leurs pères, leurs oncles et leurs parents plus âgés. Darnay, ayant à sa droite M. Trébuchet et à sa gauche le père Bolard, était assis sur un tronc d'arbre qui servait de siége à ce tribunal improvisé ; il fit d'abord une petite allocution, pour rappeler aux jeunes gens que si la faute qui avait été commise était grave, ce serait une faute bien plus grave encore, ce serait presque un crime, que de chercher à l'excuser par un mensonge ; que, d'ailleurs, tôt ou tard la vérité finirait par se découvrir, et que celui qui n'aurait pas craint d'employer le honteux moyen du mensonge pour éviter une punition qu'un aveu sincère pourrait beaucoup atténuer, s'exposerait plus tard à un châtiment sévère et au mépris de tous ceux qui le connaîtraient ; « Mais il s'exposerait, ajouta-t-il en terminant, à quelque chose de bien plus grave, de bien plus terrible encore, il encourrait la colère de Dieu, de ce Dieu qui est la vérité même et l'ennemi du mensonge ; et quand même il parviendrait à nous tromper, espère-

t-il échapper aux regards de celui qui voit tout, et lit jusqu'au fond des cœurs les plus secrètes pensées? »

Ces dernières paroles furent prononcées avec une gravité solennelle, qui fit une vive impression sur l'auditoire. Alors il appela les jeunes gens les uns après les autres, en commençant par les plus âgés; pendant qu'il les interrogeait, son œil scrutateur, fixé sur le leur, semblait vouloir lire jusqu'au fond de leur âme; enfin arriva le tour de M. Robert. Le père Darnay ne voulait pas l'interroger, prétendant qu'un jeune homme aussi bien élevé que lui était à l'abri de tout soupçon; mais M. Trébuchet insista lui-même pour que son fils subît l'épreuve comme les autres. Robert s'avança donc avec assurance jusqu'auprès du père Darnay, et là, d'un ton dégagé, accompagné d'un léger sourire sardonique: « Je jure, dit-il, par tout ce qu'il y a de plus sa....

— N'achevez pas, Monsieur, dit Darnay en l'interrompant, ce n'est pas un serment que j'exige, ce n'est qu'une simple déclaration; je crois autant un honnête homme qui me dit oui ou non, que s'il employait des serments pour me convaincre.

— En ce cas, reprit Robert, je déclare donc

formellement que je ne suis ni l'auteur ni le complice de l'action vraiment blâmable qui fait l'objet de vos recherches.

— Je vous crois, répondit Darnay.

— Mais, cousin Darnay, dit Michel Sancey, fermier du voisinage, si M. Robert n'est pas coupable, il paraît, à ce qu'on dit, qu'il connaît celui qui a fait le coup.

— Une pareille question, je pense, reprit Robert, ne peut pas m'être posée; je ne dois ici répondre que pour moi, je l'ai fait; je déclare maintenant que je ne jouerai pas le rôle de dénonciateur.

— C'est bien, Monsieur, dit Darnay, c'est penser et agir noblement; je n'avais pas moi-même l'intention de vous interroger sur ce que vient de dire le cousin Sancey; mais je suis bien aise que vous ayez prévenu l'observation que j'allais lui faire. »

A ces mots, Robert se retira au milieu d'un murmure d'approbation que firent entendre tous ces bons paysans sur ce qu'ils appelaient sa générosité. Il alla s'asseoir auprès de son père, avec lequel il s'entretint à voix basse, et qui paraissait enchanté de la conduite de son fils.

On voit, par ce que nous venons de dire, que les insinuations perfides de Robert s'étaient

répandues parmi toutes les personnes qui composaient l'assemblée : aussi quand arriva le tour de Ferréol de comparaître devant son père, le jeune homme, n'ignorant pas les bruits qui circulaient sur son compte, nc se présenta pas avec toute l'assurance qu'on aurait dû attendre de lui. Sa contenance, quoique ferme, avait un air de contrainte qu'inspire souvent à une âme fière et susceptible un injuste soupçon dont elle se voit l'objet.

« Non, s'écria-t-il, je ne suis pas le coupable, quoi qu'on puisse dire.

— Comment ! que dit-on ? reprit son père, d'un ton mêlé d'étonnement et de crainte ; car lui seul, de tous les assistants, ignorait que son cher Ferréol, son Benjamin, fût accusé.

— On dit que.... c'est moi.... qui.... qui... Ici les sanglots étouffèrent la voix de Ferréol, et son émotion devint pour tout le monde une nouvelle preuve de sa culpabilité.

— On dit que c'est toi ! s'écria Darnay d'une voix émue ; eh bien ! si c'est toi, il faut l'avouer !...

— Non, non, non, ce n'est pas moi, répondit avec feu Ferréol ! en continuant de sangloter.

— Alors, pourquoi ce trouble, pourquoi

cette agitation? à peine Darnay avait-il achevé ces mots, que M. Trébuchet, qui, d'après l'indication de son fils, s'était penché en avant, saisit Ferréol par le bras, et, lui faisant faire un demi-tour :

— Voici, dit-il, un indice qui pourra peut-être nous conduire à la découverte de ce que nous cherchons; » et tout en parlant ainsi il montrait un bout de ficelle qui sortait de la poche de l'accusé. Le père Darnay s'en empara aussitôt, et tira de la poche de son fils la pelote qui y avait été introduite par Robert. Alors tous les doutes parurent éclaircis; cette ficelle, rapprochée de celle qui avait servi à renverser la table, fut reconnue être identiquement la même, et le bout qui en avait été détaché manquait précisément à la longueur ordinaire d'une pelote de ficelle de cette espèce. Qui pourrait peindre le chagrin, la honte, la colère, qui éclatèrent en même temps sur la figure du père Darnay! A peine peut-il prononcer quelques phrases entrecoupées. « C'est donc toi, misérable!... toi, pour qui j'ai eu tant de faiblesse... me voilà bien récompensé! »

Ferréol, un instant atterré et comme étourdi de ce coup imprévu, ne savait s'il veillait ou s'il était sous l'empire d'un songe pénible...

Tout à coup il se jette aux pieds de son père, en criant avec une nouvelle force : « Non, non, ce n'est pas moi... veuillez m'écouter. » Le père ne veut pas en entendre davantage, il se lève, et repoussant Ferréol, qui saisissait le pan de son habit : « Retirez-vous, Monsieur, je ne vous reconnais plus pour mon fils ; je vous défends de nous suivre, et de vous présenter dans la société de vos jeunes camarades..... Messieurs, continua-t-il en s'adressant aux personnes qui l'entouraient, allons nous mettre à table, car je pense qu'une partie des sottises de ce petit vaurien sont réparées. » Tout le monde suivit Darnay, et on laissa Ferréol, que quelques-uns de ses frères et sa jeune sœur Marie cherchaient à consoler.

Quand son père se fut éloigné, et que les premiers effets de la surprise causée par tout ce qui venait de lui arriver furent passés, il resta quelques instants comme anéanti ; puis tout à coup son visage se colore d'une vive rougeur, ses yeux s'enflamment, ses dents se serrent. « Faut-il donc, s'écria-t-il, se voir condamner injustement !... être puni pour un autre!.. entendre mon père me renoncer pour son fils !... » Et il s'arrachait les cheveux, il frappait du pied, puis se roulait par terre en

poussant des gémissements de douleur et de rage.

En vain ses deux frères, plus grands et plus forts que lui, tâchaient d'arrêter ces mouvements dans la crainte qu'il ne se fît du mal; il les repoussait avec une force extraordinaire. En vain la pauvre Marie l'appelait en pleurant par les noms les plus doux, rien ne pouvait le calmer.

Enfin sa mère, qu'on avait instruite de ce qui se passait, vint le trouver avec la bonne Marguerite, sa fille aînée. A leur vue, la fureur de Ferréol s'apaisa; il se jeta dans les bras de sa mère en pleurant à chaudes larmes. « O ma mère! si vous saviez combien j'ai souffert!.... être puni sans l'avoir mérité! répétait-il sans cesse. Mais vous, vous ma bonne mère, vous ne croyez pas que je sois coupable, n'est-ce pas?

— Non, mon fils, non; car je te connais assez pour être convaincue que tu aurais tout avoué plutôt que de souiller ta bouche par le mensonge. Mais comment se fait-il que cette pelote de ficelle se soit trouvée dans ta poche? »

Ferréol avait à peine eu le temps de réfléchir à cet incident, tant avait été violente l'émotion que lui avaient fait éprouver les paroles de son

père, et le son de cette voix sévère qu'il venait d'entendre gronder sur lui pour la première fois. Après quelques instants de réflexion, répondant à la question de sa mère : « Je n'en sais rien, dit-il; mais plus j'y réfléchis, et plus je vois que je suis la victime d'une infâme trahison... Le lâche! il ne s'est pas contenté de mentir impunément à mon père, il a encore voulu que je fusse puni pour lui... Ah! si je le connaissais, je crois que je le tuerais...

— Fi, mon enfant, fi donc, Ferréol, peux-tu bien avoir de pareilles pensées? Sont-ce là les sentiments que nous t'avons inspirés? O mon fils! que de maux tu te prépares si tu te laisses ainsi maîtriser par la colère, et si tu nourris contre ceux dont tu auras à te plaindre des sentiments de haine et de vengeance! N'oublie pas que tu es chrétien, que bientôt tu dois faire ta première communion, et que ce Dieu que tu vas recevoir a été, lui aussi, injustement accusé, injustement condamné, et qu'il est mort en pardonnant à ses ennemis. Et d'ailleurs, es-tu bien sûr que quelqu'un a voulu te rendre victime d'une si noire méchanceté! Sur qui pourraient planer tes soupçons? tu n'es entouré ici que de frères, de cousins, de parents qui t'aiment...

— Dieu me préserve, interrompit Ferréol, de soupçonner aucun d'eux : mais il est ici un étranger qui ne m'inspire pas la même confiance.

— Qui donc ?

— M. Robert Trébuchet.

— M. Robert ! Prends bien garde, mon enfant, d'accuser légèrement le fils d'un homme puissant qui n'aime pas beaucoup ton père et pourrait nous faire beaucoup de mal.

— Soyez tranquille, ma mère, je ne dirai rien que quand j'aurai des preuves.

— Quand même tu en aurais, agis avec prudence, et surtout sans emportement. Je vais rentrer et emmener tes frères et sœurs, à l'exception de la bonne Magui (1), qui restera pour te tenir compagnie. A ces mots elle s'éloigna avec les autres enfants.

— J'ai pensé à toi, mon petit Ferréol, dit Marguerite en ouvrant un panier qu'elle avait apporté, et qui contenait des provisions : nous allons dîner ensemble auprès de la fontaine, et nous causerons tout à notre aise. »

A l'âge de Ferréol, le chagrin et les passions violentes n'ôtent guère l'appétit, et le sien fut

(1) Magui, Guigui ou Guiguitte, sont des diminutifs de Marguerite, beaucoup plus usités dans ce pays que le nom lui-même.

vivement excité à la vue des provisions que sa sœur avait apportées. Tous deux s'assirent sur l'herbe, et commencèrent leur repas champêtre; Marguerite cherchait à l'égayer de son mieux; mais Ferréol, tout en bien mangeant, faisait encore de temps en temps entendre de gros soupirs.

Tout à coup ils furent interrompus par l'arrivée d'un nouveau personnage qui se dirigeait du côté de la ferme. « Eh! bonjour, mamzelle Marguerite, bonjour, monsieur Ferréol.

— Bonjour, père Brunet, dit Marguerite, soyez le bienvenu; voulez-vous manger un morceau de pâté de ma façon?

— Ce n'est pas de refus, Mamzelle; car je suis presque encore à jeun, n'ayant mangé qu'un peu de gaudes (1) ce matin, » et tout en disant ces mots, il avait débarrassé ses épaules d'une énorme balle qui le chargeait, et qu'il portait cependant assez légèrement, quoiqu'il eût atteint sa soixantième année.

Depuis plus de trente ans, le père Brunet exerçait le métier de colporteur dans ces contrées, et était connu de tous les fermiers de la montagne à plus de dix lieues à la ronde. Outre

(1) On nomme *gaudes*, en Franche-Comté, une bouillie faite avec la farine de maïs; c'est la nourriture habituelle des habitants de la campagne.

les articles que vendent ordinairement les colporteurs, et qui sont spécialement à l'usage des femmes, tels que le fil, les aiguilles, les rubans, les lacets, etc., il tenait aussi un assortiment de petits outils nécessaires aux horlogers et aux tourneurs, ainsi que quelques objets qui leur étaient indispensables pour leurs fabrications, et qu'ils ne pouvaient confectionner eux-mêmes : c'étaient des ressorts, des aiguilles de montre, des cadrans, des cordes pour soutenir les poids des horloges, etc. La probité du père Brunet, son intelligence, sa bonne humeur le faisaient accueillir partout comme une vieille connaissance que l'on revoit toujours avec un nouveau plaisir; partout il trouvait le gîte et le couvert, et depuis trente ans qu'il parcourait ces montagnes, il n'avait peut-être pas couché une seule fois, ni pris un seul repas dans une hôtellerie.

Quand notre colporteur fut assis à côté du frère et de la sœur, et qu'il eut commencé à entamer son pâté, soutenu par un énorme morceau de pain blanc qui lui servait d'assiette : « Comment se fait-il donc, Mamzelle, dit-il tout en mangeant, qu'un jour comme celui-ci vous soyez là tous les deux comme deux ermites, au lieu d'être à table avec tout le monde de

la noce, ou plutôt des noces, puisqu'il y en a quatre? ça doit être pourtant beau quatre noces, et ça ne se voit pas souvent.

— Nous vous conterons cela plus tard, père Brunet, s'empressa de répondre Marguerite, qui craignait de réveiller le chagrin de Ferréol; mangez, mon brave homme, mangez en attendant.

— Comme il vous plaira, Mamzelle; au fait, ça ne me regarde pas : mais je ne suis pas fâché tout de même de vous avoir rencontrés; car je n'aurais jamais osé entrer aujourd'hui chez vous.

— Et pourquoi? ne savez-vous pas que vous êtes toujours le bienvenu?

— C'est vrai, très-vrai, sans doute; mais d'abord c'est qu'aujourd'hui n'est pas un jour pour se présenter dans une maison pour faire du commerce; ensuite, pour vous parler franchement entre nous, c'est qu'il y a là certain individu que je n'aime guère, et que je ne me soucie pas de rencontrer.

— Comment! mais nous n'avons que nos parents et...

— Et monsieur Trébuchet, interrompit le colporteur; et c'est précisément le particulier que je ne suis pas très-flatté de trouver.

— Pourquoi donc? que vous a-t-il fait?

— Ah! pour ça, Mamzelle, ce serait trop long à vous raconter. Depuis trois ans au plus qu'il est régisseur de M. le baron, il n'y a sorte de vexations qu'il ne m'ait fait éprouver. Il prétend que je n'ai pas le droit de faire mon commerce sur les terres de M. le baron, sans lui payer une redevance dont il fixe lui-même le taux, et qu'il augmente tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre. Hier encore, pas plus tard, comme je passais devant sa maison, il m'a fait appeler, et m'a forcé de déballer toutes mes marchandises pour en faire l'inventaire, puis il a exigé un écu neuf pour sa peine; son fils, qui ne vaut pas mieux que son père, était présent, et il s'est emparé sans façon de plusieurs objets qui lui convenaient, et qu'il ne paraissait pas disposé à payer. Oh! alors je me suis récrié, et j'ai dit que ce n'était pas ainsi qu'on écorchait le pauvre monde, que j'allais porter mes plaintes à M. le baron, qu'il me connaissait bien et qu'il me rendrait justice. Là-dessus, je me suis mis à dire, en élevant la voix encore plus haut, que je voulais ma marchandise ou l'argent, et que je ne m'en irais pas sans être payé, ou sans ravoir ce qui m'appartenait. « Qui pense, a répondu M. Trébu-

chet, à vous prendre votre marchandise sans vous la payer? je vous trouve fort impertinent de prendre ce ton avec moi.... Robert, fais ton choix dans ces objets, paie-le, et débarrasse-nous de cet importun. — Cette décision parut contrarier M. Robert, qui me rendit tout ce qu'il avait pris, à l'exception d'une pelote de ficelle de trois sous six deniers, dont il me donna le prix, en me disant: « Tiens, vieux butor, vois si l'on refuse de te payer. » Je ne répondis rien, et me hâtai de sortir de cette maison. »

Ferréol, qui avait d'abord écouté d'un air distrait le récit du colporteur, redoubla d'attention à la fin. « Vous dites, mon brave Brunet, que vous avez vendu une pelote de ficelle à Robert? la reconnaîtriez-vous bien?

—Aussi facilement que je vous reconnaîtrais, mon petit Ferréol, au milieu de tous les enfants de la paroisse. C'est une pelote de ma cordelette n° 4, qui sert pour les petits poids d'horloge et les réveils; je n'en ai plus qu'une pareille dans ma balle. »

Un éclair de joie illumina soudain la figure de Ferréol; sans en entendre davantage, il s'élança comme un trait vers la ferme, et entra brusquement dans la grande salle à manger.

Son apparition subite, son air de contentement, son assurance, tout annonçait qu'il avait quelque importante révélation à faire; il alla droit à son père, et lui dit à haute voix : « Eh bien! une autre fois j'espère que vous me croirez, mon père; car vous savez que si j'ai bien des défauts, je n'ai pas du moins celui d'être menteur.

— Que veut dire ce préambule? répondit Darnay, où en veux-tu venir?

— J'en veux venir à vous dire que j'ai découvert le coupable, et que par conséquent je suis innocent, et que vous n'allez plus être fâché contre moi. » Et il se mit à raconter tout ce que lui avait appris le père Brunet; il rappela les circonstances de l'entretien que M. Robert avait eu avec lui dans la matinée, ajoutant que tout en le prenant par le bras, tout en lui parlant familièrement, il avait su lui glisser adroitement le restant de la ficelle dans sa poche, afin de faire tomber les soupçons sur lui.

Une déclaration si positive, si claire, porta la conviction dans tous les esprits; mais la présence du père retenait l'explosion générale de mécontentement prête à éclater contre le fils. M. Trébuchet s'aperçut facilement de cette disposition des esprits, et, pour l'arrêter, il prit

la parole de ce ton doctoral et sentencieux qui lui était familier : « Il me semble qu'il n'est pas convenable qu'une réunion comme la nôtre soit sans cesse troublée par des querelles d'enfants; nous ne nous en sommes déjà que trop occupés. M. Ferréol aurait pu mieux choisir son temps pour porter sa plainte; en tout cas je lui déclare, ainsi qu'à toute l'assemblée, que j'examinerai moi-même cette affaire, et que si mon fils est coupable, je le punirai comme il le mérite. »

Le père Darnay n'osa contredire un homme qu'il avait invité à sa table, malgré l'envie qu'il avait de rendre sur-le-champ une justice éclatante à son cher Ferréol. Se penchant à l'oreille de celui-ci, il lui dit tout bas en l'embrassant: « Si ce que tu as dit est vrai, comme je l'espère, je suis content de toi ; va maintenant rejoindre tes camarades, et conduis-toi avec prudence et modération. » Ferréol se retira à moitié satisfait, car il s'était attendu à voir infliger sur-le-champ à Robert une punition exemplaire et publique.

M. Trébuchet, pour détourner l'attention qu'avait excitée cet incident, se hâta de ramener la conversation sur l'objet qui occupait les principaux fermiers placés auprès de lui au mo-

ment où Ferréol était venu les interrompre.

« Ne me disiez-vous pas, monsieur Darnay, quand ce jeune homme est entré, que vous n'aviez pas besoin, vous, de renouveler votre bail? Cependant vous devez savoir qu'il expire à la Saint-Martin de l'année 1791, c'est-à-dire dans trois ans et six mois, et que par conséquent il est bientôt temps d'y songer.

— Cela est vrai, Monsieur; mais il y a longtemps que mon bail est renouvelé.

— Comment cela? j'ai en main tous les titres et papiers qui concernent les domaines de M. le baron de Verney, depuis les plus anciennes chartes jusqu'aux moindres constitutions de rente; et je n'ai point vu d'acte qui vous concerne, si ce n'est le bail emphytéotique primitif de cette ferme, lequel est fait pour quatre-vingt-dix-neuf ans à compter de la Saint-Martin de l'an de grâce 1692; d'où il suit, comme je le disais, qu'il expire au mois de novembre 1791.

— Nous savons tout cela, Monsieur, ce qui n'empêche pas que je n'ai nulle inquiétude pour ce renouvellement, parce que j'ai la parole de M. le baron.

— Et vous n'avez pas d'écrit? répondit M. Trébuchet avec un sourire imperceptible,

mais qui annonçait une grande satisfaction intérieure.

— Non, Monsieur, je n'ai pas d'écrit; et je n'en ai pas besoin; je regarde la parole de M. le baron comme aussi sûre que le contrat le mieux dressé par tous les notaires et les hommes de loi du pays. Vous ne savez pas, Monsieur, vous qui êtes étranger, qu'il existe entre la famille du Verney et la nôtre des liens que rien ne peut rompre, des liens qui sont formés depuis plus de deux cent cinquante ans, et que le temps n'a fait que resserrer de plus en plus. Tous mes ancêtres sont morts à leur service, et plus d'un a sauvé la vie d'un du Verney aux dépens de la sienne. »

M. Trébuchet, en écoutant ces paroles, se disait en lui-même : « Pauvre homme, c'est donc là ce qui te rend si fier? je saurai bien maintenant te faire plier quand je le voudrai; imbécile qui croit à la parole et à la reconnaissance d'un grand seigneur! »

Darnay continuait à parler d'un sujet qui l'intéressait tant et dont il était si fier. Il commençait à raconter comment un Philippe du Verney, noble du canton de Berne, était venu dans le comté de Bourgogne offrir ses services à l'empereur Charles-Quint, avec cinquante hom-

mes d'armes qu'il avait levés à ses frais; que parmi ces derniers étaient cinq frères du nom de Darnay, originaires du pays de Vaud, et qui étaient forcés de quitter leur pays où ils étaient persécutés par les protestants; quand tout à coup sa narration fut interrompue par des cris et un tumulte extraordinaire qui se faisait entendre au dehors. Nous allons voir dans le chapitre suivant la cause de ce désordre.

CHAPITRE IV.

Une querelle entre les enfants peut amener la division entre les pères.

Ferréol, en quittant son père, s'était rendu auprès des jeunes gens : tous avaient déjà quitté la table qui leur offrait moins d'attraits que les jeux et les danses joyeuses qui devaient signaler cette journée.

Quand Robert s'aperçut qu'il était impossible d'échapper à une conviction si bien établie, il prit son parti en brave, et loin de chercher à dissimuler ou à pallier sa faute, il appela vers lui quelques-uns des jeunes paysans chez lesquels il avait remarqué une plus grande défé-

rence pour lui, et à qui il imposait par son air de supériorité, et plus encore par son costume de petit-maître.

« Eh bien! qu'en dites-vous? c'était là un tour joliment joué. Quel dommage que cet imbécile de Brunet soit venu éventer la mèche! Sans cela je vous en aurais fait voir bien d'autres, et nous aurions ri, oh! mais nous aurions ri!...

— Oui, mais il y a quelqu'un qui n'aurait pas été tenté de rire, interrompit Ferréol, qui arrivait en ce moment et avait entendu les dernières paroles de Robert.

— Tiens, tiens, c'est ce pauvre Ferréol comme le voilà courroucé! comme il me regarde avec des yeux flamboyants! Allons, mon garçon, c'est une affaire finie, moi-même je suis le premier à proclamer que vous êtes *très-innocent;* ainsi touchez là et soyons amis.

— Moi, votre ami! n'y comptez pas; jamais je ne donnerai ce nom à celui qui, comme un autre Judas, m'a trahi en me caressant.

— Comme il vous plaira, monsieur Ferréol; en ce cas, vous voulez donc que nous soyons ennemis?

— Ni l'un ni l'autre; seulement je consens à vivre en paix avec vous comme auparavant,

mais après toutefois que vous aurez subi la punition à laquelle vous allez être condamné.

— A laquelle je vais être condamné! Et qui donc, s'il vous plaît, se charge ici de me juger?

— Monsieur votre père, qui me l'a dit à moi-même.

— Ah! ah! ah! voilà qui est délicieux! s'écria Robert en éclatant de rire: croyez-vous bonnement, mon pauvre garçon, que mon père s'occupe de pareils enfantillages? Il n'est pas de jour où je ne fasse des tours de ce genre, et quand on vient s'en plaindre à mon père, il répond: Soyez tranquille, je me charge de le punir comme il le mérite; et dès que le plaignant est sorti, il me fait raconter en détail toute l'affaire: quelquefois il en rit aux éclats, et s'il me gronde, c'est seulement d'avoir été assez maladroit pour me laisser découvrir..... Tenez, cela me rappelle une farce qui nous a bien fait rire, et que mon père a racontée bien des fois à ses amis pour les divertir. Il y a environ un mois que je montais une rue très-rapide, comme il s'en trouve un grand nombre à Salins. Je rencontrai au milieu de cette rue une voiture chargée d'un tonneau de vin; mais sans cheval et sans conducteur; quatre pierres pla-

cées sous chacune des quatre roues la retenaient seulement en attendant l'arrivée des chevaux. La rue était déserte, il me vint sur-le-champ une idée, j'enlevai rapidement les pierres qui servaient à caller la voiture, et la voilà qui dégringole avec une rapidité effrayante jusqu'au bas de la rue : précisément en face se trouvait la boutique d'un marchand de faïence; et voilà ma voiture qui arrive avec un fracas de tonnerre, enfonce les portes, brise je ne sais combien de douzaines d'assiettes, de plats, de bouteilles, que sais-je ! Et puis au milieu de tout cela, il fallait entendre les cris de frayeur, de désespoir, les jurements, les malédictions; c'était un vacarme d'enfer.

— On le conçoit facilement, interrompit Ferréol, car c'était l'ouvrage d'un vrai démon.

— Mais voici le plus curieux, continua Robert sans paraître avoir entendu l'observation de Ferréol : le charretier, averti par le bruit, se précipite après sa voiture, et arrive presque aussitôt qu'elle à la boutique du marchand de faïence. Celui-ci le saisit au collet et le somme de lui payer le dégât occasionné par sa voiture; le charretier prétend que ce n'est pas sa faute; le marchand insiste; bref, après bien des pro-

pos, bien des injures échangés de part et d'autre, des voisins charitables les engagèrent à s'arranger à l'amiable, et à prendre un homme de loi pour terminer leur différend. Ils y consentirent, et ce fut précisément mon père qu'ils choisirent pour juge. Il leur fit entendre raison; ils payèrent mon père de sa peine, et ils partirent très-contents de lui. Dès qu'ils furent sortis, mon père me fit appeler; il se doutait, je ne sais sur quel soupçon, que je pouvais bien être l'auteur de cette aventure; il m'interrogea, et je fus obligé de tout avouer.

— Eh bien, que vous dit-il alors? demanda Gaspard Bolard, un des jeunes gens qui composaient l'auditoire de Robert.

— Ce qu'il me dit? — Personne ne t'a-t-il vu? — Non. — En es-tu sûr? — Oui. — En ce cas silence; » et il me quitta pour entrer dans son cabinet. Dès lors il ne m'en a jamais parlé; ainsi vous pensez bien que, pour une bagatelle comme celle d'aujourd'hui, je n'ai pas beaucoup à redouter sa sévérité. »

Ce récit, débité avec une rare impudence, bouleversait toutes les idées que les jeunes montagnards qui l'écoutaient avaient reçues de leurs parents sur la morale et la justice. Plusieurs d'entre eux ne le comprirent même pas, et d'au-

tres le regardaient comme une fanfaronnade inventée à plaisir, ne pouvant croire à la réalité d'une action si perverse.

« Bah ! c'est un conte que vous nous faites là, monsieur Robert, dit Étienne Darnay, un des jeunes frères de Ferréol.

— Je vous jure, ma parole d'honneur, que c'est la vérité.

— Il n'y a plus à en douter, puisque vous l'affirmez sur l honneur, reprit en souriant Étienne; mais si pareille chose était arrivée à l'un de nous, mon père aurait commencé par payer tout le dommage, et ensuite il aurait infligé à l'auteur un châtiment dont il aurait gardé longtemps le souvenir. »

En ce moment on entendit les sons des instruments des ménétriers. Robert, peu satisfait de l'impression qu'avait produite son récit, saisit avec empressement cette occasion de faire une diversion aux pensées qu il paraissait avoir fait naître dans l'esprit de ses auditeurs. « Entendez-vous, Messieurs, voila les violons arrivés, et pendant que nous nous amusons ici à bavarder, on danse dejà là-bas; courons vite rejoindre la compagnie. »

Tous ensemble se mirent alors a courir du côté de la pelouse où devait avoir lieu le bal

champêtre. Robert voulut d'abord les suivre; mais ces jeunes gens, légers comme des chamois, l'eurent bientôt laissé loin derrière eux. Il ralentit alors son pas, pensant qu'il n'était pas de sa dignité d'avoir l'air de lutter à la course avec ces paysans, et surtout d'être vaincu.

Ferréol n'avait pas suivi ses camarades. Le récit de Robert l'avait rendu soucieux, et il marchait lentement et comme préoccupé d'une idée qui l'absorbait tout entier. Dès qu'il vit le fils du régisseur loin des autres, il se hâta de le rejoindre.

« Êtes-vous bien sûr, Monsieur, lui dit-il en l'abordant, que votre père ne punira pas votre escapade d'aujourd'hui?

— Tiens, c'est vous, Ferréol, à quoi bon me faites-vous cette question? J'y ai déjà, je pense, suffisamment répondu, et s'il vous faut une preuve de plus, c'est que mon père n'ignorait pas ce que j'ai fait, puisque c'est devant lui que j'ai acheté la ficelle du père Brunet.

— C'est vrai, je le sais, je l'avais oublié.

— Eh bien! êtes-vous convaincu maintenant?

— Oui, mais je ne suis pas satisfait; et puisque monsieur votre père ne veut pas vous punir, c'est moi qui vous punirai.

— Vous? ah! parbleu voilà qui est plaisant... Allons, lâchez mon bras, enfant, et laissez-moi aller danser.

— Vous ne danserez pas.

— Je ne danserai pas! et qui m'en empêchera?

— Moi, vous dis-je; » et à ces mots Ferréol lui applique un soufflet. »

Robert le lui rend aussitôt, de la main que Ferréol avait laissée libre, en disant: « Comment, petit rustre, tu oses me frapper! »

Ferréol ne lui laissa pas le temps de redoubler, et le saisissant à bras-le-corps, il chercha à le renverser. La lutte s'engage: Robert avait pour lui l'avantage de la taille; mais son adversaire avait plus de souplesse et d'agilité, et sa force était doublée par le désir de venger son injure. Après quelques efforts de part et d'autre, pendant lesquels l'avantage semblait balancé, Ferréol parvient à soulever de terre son antagoniste, le fait tomber et tombe avec lui; mais Robert était dessous. La lutte avait lieu sur le bord d'un fossé grossi par les neiges fondues des montagnes qui environnaient le Val-des-Bois. Le terrain sur lequel se trouvaient les deux champions était glissant, et en se débattant ils tombèrent ensemble dans le fossé. Mais Ferréol,

plus leste, se dégagea promptement des bras de son adversaire, et le laissant se débattre au milieu de cette eau froide et bourbeuse, il s'enfuit à toutes jambes du côté de la ferme, où il entra par une porte de derrière, et alla changer de vêtements.

C'est alors que Robert poussa des cris de désespoir, en appelant au secours ; car, après s'être relevé, il enfonçait de plus en plus dans la vase et ne pouvait parvenir à sortir de ce fossé fangeux. Quelques domestiques de la ferme accoururent à ses cris, et le dégagèrent ; mais dans quel état! Ses souliers et son chapeau étaient restés dans la boue ; une couche épaisse d'un limon noirâtre le couvrait de la tête aux pieds, et avait fait disparaître, sous cette sale et degoûtante couleur, le brillant éclat de la soie dont il était vètu ; ses cheveux, naguère si bien poudrés, retombaient collés sur ses tempes, et avaient pris la teinte uniforme qui l'enveloppait. Ce n'est pas tout : l'eau de cette mare, grossie par la fonte des neiges, était glacée, et le pauvre Robert tremblait, grelottait et poussait des gémissements tout ensemble de douleur, de honte et de rage.

Quand il arriva auprès de la ferme, et qu'il fut aperçu de ceux qui s'étaient rendus sur la

pelouse, les danses furent à l'instant abandonnées, et chacun courut en tumulte pour voir cette espèce de monstre qu'un grand nombre ne reconnaissaient pas; les plus jeunes enfants criaient de frayeur, quelques jeunes gens riaient, et chacun s'interrogeait sur la cause qui avait fait prendre à M. Robert ce singulier déguisement. La mère Darnay seule en connaissait la cause, car Ferréol en rentrant lui avait tout conté; et tandis qu'il était occupé à changer, sa mère était sortie pour tâcher d'éviter une esclandre qu'elle prévoyait; mais il était trop tard. Elle se hâta de faire entrer Robert dans la cuisine pour le réchauffer et lui faire prendre du vin chaud et sucré, grand remède employé généralement par tous les paysans non-seulement du Jura, mais du reste de la France.

Ce tumulte, comme nous l'avons dit, était venu interrompre la conversation établie entre M. Trébuchet, le père Darnay et les autres fermiers réunis dans la grande salle du festin. Une partie d'entre eux se levèrent de table, et dans un instant tout le monde fut instruit de ce qui s'était passé. Les uns blâmaient Ferréol d'avoir poussé si loin la vengeance; les autres, ses frères et ses cousins, prétendaient qu'il n'avait fait qu'un acte de justice et de courage, en

punissant un insolent qui était plus âgé et plus fort que lui.

La dispute s'échauffait, lorsque M. Trébuchet, qui était allé voir son fils dans la cuisine, rentra dans la salle à manger. Il était furieux; son visage pâle était plus pâle qu'à l'ordinaire, et ses yeux fauves lançaient de sombres éclairs. Toutes les conversations cessèrent pour attendre ce qu'il allait dire.

« Est-ce ainsi, monsieur Darnay, qu'on exerce chez vous l'hospitalité? s'écria M. Trébuchet, avec un ton véhément tout à fait en dehors de ses habitudes.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, Monsieur, répliqua froidement Darnay ; je ne crois pas personnellement mériter un pareil reproche; mais si vous voulez faire allusion à la scène qui vient d'avoir lieu entre votre fils et le mien, et que je désapprouve hautement, vous serez forcé d'avouer vous-même que ce qui l'a provoquée, c'est précisément parce que votre fils a le premier enfreint ces lois de l'hospitalité que vous invoquez maintenant.

— Quoi ! Monsieur, irez-vous mettre en parallèle l'espièglerie de Robert, avec la vengeance infâme de votre Ferréol?

— Pourquoi pas? votre fils a terni la répu-

tation, l'honneur du mien; celui-ci pour l'en punir a couvert de boue ses habits; ne peut-on pas établir une compensation, qui même serait tout à votre avantage, car une tache à l'honneur est plus difficile à effacer qu'une tache quelconque sur l'étoffe la plus précieuse.

— Ainsi, Monsieur, vous approuvez la conduite de votre fils, qui sans provocation, et après que Robert lui a eu le premier présenté la main en signe de réconciliation, l'attaque à l'improviste et le renverse dans une mare, au risque, non-seulement de gâter ses vêtements, mais de lui occasionner une grave maladie?

— Non, je n'approuve point la conduite de Ferréol; je dis seulement qu'elle est excusable. Il est vrai que M. Robert lui a présenté la main, mais on vous a dit qu'il se vantait en même temps de n'avoir rien à craindre de votre part, et qu'auprès de vous, l'impunité lui était acquise pour toutes les prouesses de ce genre; je conçois que mon fils, élevé dans les principes les plus sévères de la loyauté et de la justice, ait été révolté de ce qu'il entendait, et qu'alors.....

— En vérité, je vous conseille, interrompit M. Trébuchet, de vanter l'éducation que vous donnez à votre Ferréol, et qui en fera un jour un homme orgueilleux, susceptible, colère, emporté, vindicatif et brutal.

— J'espère, Monsieur, que vous exagérez, reprit Darnay que ces paroles de M. Trébuchet avaient piqué à son tour, d'autant plus vivement qu'elles ne manquaient pas de vérité, et qu'elles avaient frappé juste. Mais que voulez-vous? Chacun élève ses enfants à sa manière, et cherche à leur donner les qualités ou les vertus qu'il prise davantage; celui-ci estime pardessus tout la probité, la franchise, la loyauté, la justice, en un mot, toutes les qualités qui constituent l'homme d'honneur et l'honnête homme, et inspire de bonne heure à ses enfants l'horreur du mensonge, et de tout ce qui sent la fourberie et l'injustice; celui-là, guidé par des principes différents, préfère voir son fils se signaler dès son bas âge par la ruse, l'astuce, la duplicité, parce que ce sont là des moyens qui lui serviront plus tard dans le monde pour parvenir à la fortune, sinon à la considération, et l'on peut prédire à un jeune homme qui reçoit une éducation pareille, avec plus de certitude encore que vous ne le faisiez tout à l'heure pour mon fils, qu'un jour il sera un égoïste, un faux ami, un lâche et peut-être un fripon. »

Toute l'assemblée était restée immobile et silencieuse pendant cette conversation; chacun était effrayé de la tournure qu'elle avait prise,

et attendait avec anxiété ce qui allait survenir. M. Trébuchet resta un instant sans répondre aux dernières paroles de Darnay ; l'indignation et la fureur contractaient sa figure, d'ordinaire si impassible ; et il y eut un instant de silence semblable au calme qui précède l'orage. Tout à coup, l'intendant, faisant un effort sur lui-même, se tourna du côté du père Bolard, et lui adressa la parole avec son sang-froid ordinaire, et en prenant le ton de la dignité offensée.

« Monsieur Bolard, en acceptant l'invitation que vous m'avez faite d'assister aux noces de vos enfants, j'avais droit d'attendre que l'on aurait pour moi les égards qui sont dus au représentant de M. le baron du Verney, et j'étais loin de penser que je serais, ainsi que mon fils, l'objet de grossières injures ; je ne puis ni ne dois prolonger plus longtemps une conversation qui dégénère en dispute, et dans laquelle on oublie qui l'on est, et qui je suis ; je me retire, et vous déclare que je m'abstiendrai de paraître davantage à vos fêtes, pour éviter de voir de pareilles scènes se renouveler.

— Mais, Monsieur, ce n'est pas moi... assurément... qui suis cause de ce qui est arrivé, répondit le père Bolard tout interdit, et comme un enfant qui cherche à s'excuser.... Et j'espère

que cela ne vous empêchera pas de venir à la Combe-du-Grand-Pin ; vous me causeriez un chagrin véritable.

— Je rends justice à vos bonnes intentions, et je me rendrais avec plaisir à votre nouvelle invitation, si je ne craignais de me trouver chez vous avec des personnes qui ne respectent rien, et qui ne craignent pas même de compromettre leurs amis.

— Bolard, reprit vivement Darnay, si vous tenez à avoir Monsieur demain chez vous, vous pouvez l'assurer qu'il peut y venir en toute sécurité, et qu'il n'y trouvera pas ces personnes qui ne respectent rien... que ce qui est respectable.

— Pour ne pas m'engager dans une nouvelle querelle, je me retire. »

A ces mots, M. Trébuchet se dirigea vers la cuisine où son fils était resté à se chauffer et à se sécher. Bolard et quelques autres le suivirent, et lui offrirent de l'accompagner jusque chez lui, car la nuit approchait; il y consentit avec plaisir dans l'espoir de les exciter tout à fait contre Darnay, qu'ils paraissaient déjà disposés à blâmer.

Il n'y réussit que trop bien, car à leur retour ils firent à Darnay de vifs reproches sur la

manière dont il avait traité monsieur l'intendant; celui-ci répliqua avec force; les autres ripostèrent, et l'exemple donné par les chefs fut immédiatement suivi par les membres de chaque famille. En un instant, la dispute devint générale, les propos mordants, les invectives volaient et se croisaient; les jeunes femmes pleuraient, les plus âgées cherchaient à ramener le calme, mais sans pouvoir réussir; déjà même quelques coups de poings avaient été échangés entre les jeunes gens, et semblaient le prélude d'un combat général.

Tout à coup, l'arrivée d'un nouveau personnage fait prendre à cette scène un aspect tout différent. A sa vue, le calme se rétablit, l'injure expire sur les lèvres prêtes à la proférer, chacun baisse les yeux de honte; un silence profond a remplacé le tumulte et les cris. Celui qui cause une révolution si subite, et qui semble inspirer une crainte respectueuse à toute cette réunion si agitée, n'offre rien d'imposant par son âge et sa naissance; sous ce rapport il est l'égal des plus jeunes, qui sont ses frères ou ses cousins, et il est inférieur aux plus âgés, parmi lesquels il compte un père et plusieurs oncles; mais il est revêtu d'un caractère sacré qui le place en quelque sorte en dehors de la ligne

occupée par les autres membres de la famille, en un mot c'est l'abbé Darnay, le nouveau vicaire de la paroisse de Saint-Hippolyte du Verney.

« Que la paix soit avec vous ! dit l'abbé en entrant ; et, traversant la salle en saluant affectueusement tout le monde, il vient serrer avec respect la main de son père dans les siennes ; il en fait autant à ses oncles, au père Bolard, et aux vénérables fermiers qui l'entouraient, puis prenant la parole :

— Vous êtes surpris, dit-il, de me voir à cette heure, au milieu de vous, surtout dans une assemblée où les usages ecclésiastiques ne me permettent guère d'assister ; mais il me faut quelques hommes de bonne volonté pour rendre service à un pauvre malheureux bûcheron qui vient de faire une chute du haut d'un sapin ; et qui, outre plusieurs contusions graves, a une jambe cassée.

— Qui donc ? qui donc ? demanda-t-on de toutes parts avec empressement.

— C'est ce pauvre Olivier, que vous connaissez tous, et qui soutient seul, par son travail, l'existence de sa nombreuse famille. Sa femme est accourue à la cure nous avertir de l'accident arrivé à son mari ; aussitôt nous nous

sommes mis en route, monsieur le curé et moi, pour lui porter les premiers secours que réclamait son état.

— Comment, s'écria le père Darnay, M. le curé, malgré son âge et ses infirmités, n'a pas craint d'entreprendre ce voyage ?

— Vous le connaissez ; quand il s'agit d'accomplir un devoir, il oublie son âge, la fatigue et les douleurs. Il est resté dans les bois auprès du malade pour le consoler et le soulager autant qu'il le pourra, et il m'a envoyé chercher du monde pour transporter ce pauvre homme au presbytère, où il sera mieux soigné que dans sa cabane, qui ne renferme qu'un misérable grabat. Allons, mes amis, continua-t-il, en se tournant du côté des jeunes gens, il me faut des bras, et j'ai pensé que j'en trouverais ici tant que je voudrais, tout disposés à abandonner les fêtes de la noce pour répondre à l'appel de l'humanité et de la religion : qui de vous veut m'accompagner ?

— Moi, moi, s'écrient-ils tous d'une seule voix.

— C'est bien, mes amis ; je n'en attendais pas moins de vous. Mon père, voulez-vous donner des ordres pour faire préparer un brancard recouvert d'un matelas, et disposer un

certain nombre de torches pour éclairer les porteurs? Aussitôt que tout sera prêt, vous me préviendrez pour que je leur serve de guide. »

Le père Darnay fit un signe à l'aîné de ses fils, et à l'instant il sortit, suivi de tous les jeunes gens qui se disposaient avec empressement à tout préparer pour cette excursion.

« Je veux aussi t'accompagner, dit le père Darnay à l'abbé; et moi aussi, répétèrent tous les autres fermiers.

— Je vous remercie de votre zèle, et je vais en profiter avec reconnaissance; seulement je pense qu'il est inutile que vous veniez avec nous, puisque j'aurai assez de monde, et qu'une trop grande multitude pourrait occasionner de l'encombrement; mais il reste à faire bien d'autres choses encore, et c'est ici où votre concours m'est nécessaire. D'abord il faut courir à la ville chercher un chirurgien; M. le curé s'entend bien, comme vous le savez, en médecine, mais fort peu en chirurgie, et nous avons besoin d'un homme expert, et promptement. Cousin Sancey, vous qui avez un char-à-bancs et un bon cheval; je vous charge de cette commission, si cela vous convient.

— A merveille, et je pars à l'instant, car il y a douze lieues à faire, tant pour l'aller que

pour le retour, et il est temps de me mettre en route pour pouvoir revenir de bonne heure.

— Très-bien, cousin Sancey; en ce cas, adieu et bon voyage. A présent, il nous reste à penser aux pauvres petits enfants d'Olivier; leur mère ne s'est occupée que de son mari, et ils n'ont rien mangé depuis ce matin; vous, père Bolard, qui êtes voisin de leur cabane, située à deux cents pas de la ferme de la Combe-du-Grand-Pin, vous pourriez bien vous charger d'eux pour ce soir et même pour demain.

— Je m'en charge pendant huit jours, et plus s'il le faut, répondit Bolard.

— Messieurs, dit Darnay, nous sommes ici huit chefs de famille, l'offre de notre ami Bolard me suggère une idée. Le pauvre Olivier ne pourra pas travailler d'ici plusieurs mois, que chacun de nous se charge, pendant quinze jours, de nourrir sa famille; durant ce temps-là le père sera probablement rétabli, et nous aurons sauvé ces malheureux de la ruine et de la misère. »

La proposition de Darnay fut accueillie par les acclamations unanimes de tous ces braves gens.

« Je vous remercie, s'écria l'abbé vivement ému, je vous remercie au nom de cette famille infortunée, et je rends grâce à l'auteur de tous

biens, qui vous a inspiré cette bonne pensée. Persévérez dans ces sentiments de la véritable charité chrétienne, étendez-les à tous les hommes, et vous aurez accompli le précepte de celui qui a dit à tous les chrétiens, dans la personne de ses disciples : « Le commandement que je vous donne est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés (1). »

Se tournant alors vers les jeunes gens qui arrivaient avec des torches pour le chercher : « Partons, mes amis, leur dit-il, je suis venu vous arracher aux plaisirs d'une fête pour vous emmener au milieu des bois porter secours à un de vos semblables qui souffre; mais quels divertissements pourraient l'emporter sur le bonheur que procure l'accomplissement d'un acte de vertu, et peut-on mieux terminer une journée d'amusement et de joie que par une bonne action? »

A ces mots, ils se mirent en route; les vieux fermiers les suivirent à quelques pas de la maison; ils entendaient l'abbé, qui avait rangé sa troupe sur deux lignes, leur donner les instructions nécessaires pour régler leur marche et leurs mouvements, de manière à éviter tous les accidents. Bientôt ils n'aperçurent que les tor-

(1) Évangile selon saint Jean, chap. xv, v. 12.

ches résineuses de sapin, qui projetaient au loin leur lumière rougeâtre, et qui disparurent peu après elles-mêmes au détour de la colline.

Darnay, se retournant alors vers ceux qui l'entouraient : « Mes amis, leur dit-il, cette journée a failli se terminer par des querelles et par la discorde; l'arrivée de l'abbé a changé tout à coup nos dispositions, et je pense qu'il n'est aucun de nous qui soit tenté de recommencer une dispute ridicule de notre part, et de mauvais exemple pour nos enfants. Oublions et pardonnons-nous nos torts réciproques, et ne nous couchons pas la conscience chargée de haine, ou seulement de rancune contre nos frères. »

Il tendit alors la main au père Bolard, qui la serra cordialement; tous ces vieux amis en firent autant, et chacun se sépara en paix avec lui-même et les autres.

CHAPITRE V.

Le curé de Saint-Hippolyte.

On aurait tort de penser, d'après ce que nous avons vu dans le chapitre précédent, que l'abbé Darnay ignorât ce qui s'était passé dans la journée entre Ferréol et le fils de M. Trébuchet. En approchant de la ferme, il avait entendu un bruit extraordinaire qui ne ressemblait en rien aux joies tumultueuses qui accompagnent ordinairement un festin de noces; sa sœur Marguerite, qu'il rencontra, le mit bientôt au courant de tout ce qui s'était passé. Il prit aussitôt son parti, et, profitant du malheureux événement

d'Olivier pour changer le cours des idées de toutes ces têtes montées par des sentiments et des passions divers, et peut-être surexcitées, du moins quelques-unes, par un peu d'excès de table assez ordinaires en pareilles circonstances, il était entré, comme nous l'avons dit, sans paraître s'apercevoir de la querelle qui existait, et, sur-le-champ, il avait fait un appel à la charité de l'assemblée. Dès qu'il se vit écouté, il put compter sur un double succès; il commença par éloigner du théâtre de la dispute tous ceux qui montraient le plus d'ardeur; c'est pour cela qu'il donna au cousin Sancey la commission de partir sur-le-champ pour la ville, au père Bolard celle de veiller sur les enfants d'Olivier, et qu'il détermina tous les jeunes gens à le suivre, quoiqu'il eût pu se passer de la plupart d'entre eux. Tout se passa comme il l'avait prévu, et de tout le reste de la soirée il ne fut plus question des événements qui avaient failli jeter le désordre et la division dans cette petite société.

Le lendemain, de bonne heure, l'abbé vint chez son père, et il eut avec lui un long entretien sur ce qui était arrivé la veille; il décida son père à se rendre chez Bolard, comme s'il n'y avait rien eu entre eux, se chargeant de

prévenir ce dernier, et même de faire auprès de M. Trébuchet toutes les démarches qu'il croirait nécessaires pour étouffer, à leur naissance, ces germes de discorde semés entre eux. Puis il parla de Ferréol; il fit sentir à son père combien cet enfant, qui annonçait d'heureuses dispositions, avait besoin d'une éducation forte et surtout religieuse, pour dompter les passions mauvaises qui prenaient déjà en lui un développement effrayant.

« C'est à moi surtout, ajouta l'abbé, que cette tâche appartient, puisque c'est moi qui ai répondu pour lui sur les fonts sacrés du baptême; malheureusement les fonctions de mon ministère ne me permettent pas de m'occuper autant que je le voudrais de ce cher enfant, mais j'ai trouvé un coopérateur bien plus digne et bien plus capable que moi de veiller à l'éducation de Ferréol.

— Comment! s'écria Darnay, serait-ce notre vénérable pasteur? car je ne vois que lui dans cette paroisse qui soit plus capable et plus digne que toi de remplir une pareille mission.

— C'est lui-même; lui à qui notre famille a déjà tant d'obligations, lui à qui je dois en particulier d'avoir été admis à la dignité du sacerdoce, et qui veut encore répandre sur nous de

nouveaux bienfaits dans la personne de notre cher Ferréol. Il m'a chargé de vous dire que, si cela vous convenait, vous pouviez l'envoyer dès aujourd'hui à la cure, où il occupera la petite chambre que j'ai habitée si longtemps moi-même avant d'entrer au séminaire. J'ai pensé que vous y consentiriez facilement, et je suis venu dans l'intention d'emmener Ferréol avec moi; je crois, pour plusieurs raisons, qu'il ne convient pas qu'il vous accompagne chez le père Bolard. Il se prépare à faire sa première communion, et il faut éviter pour lui les occasions de nouvelles scènes comme celle d'hier.

— Je n'hésite pas un instant à accepter la proposition de M. le curé; le seul embarras que j'éprouve est de savoir comment lui témoigner toute ma reconnaissance; aussi je veux aller moi-même lui présenter Ferréol, et le remercier de ses bontés. Allons maintenant prévenir l'enfant et sa mère. »

Toute la famille fut enchantée en apprenant cette nouvelle; cependant, quand on annonça que le départ était fixé à l'instant même, la mère et la bonne Magui essuyèrent quelques larmes furtives en embrassant leur petit Ferréol. Pour lui, il était au comble de la joie, parce que, à cet âge, tous les enfants aiment le changement,

et que déjà son petit orgueil était flatté de devenir bientôt un savant, ce qui le placerait au-dessus de tous ses camarades, et lui donnerait sur eux une influence marquée; car, nous devons l'avouer à la honte de notre héros, il était doué d'une forte dose de vanité.

La mère voulut faire quelques objections sur un départ si précipité, pour lequel elle n'avait rien préparé.

« Eh quoi! ma femme, répondit Darnay, ne dirait-on pas que notre enfant va faire un grand voyage, tandis qu'il ne sera éloigné que d'une demi-lieue de chez nous, et que nous pourrons le voir quand nous voudrons? Au lieu de lui faire emporter à présent ce qui peut lui être nécessaire, chaque jour tu lui porteras les objets dont il aura besoin, et ce sera pour toi une occasion de le voir plus souvent. Allons, embrasse-le encore une fois et partons. » Et tous les trois se mirent en route.

Avant de continuer notre récit, nous devons faire connaître à nos lecteurs un nouveau personnage qui joue un rôle important dans cette histoire : c'est le curé de Saint-Hippolyte du Verney. Depuis quarante-deux ans il était à la tête de cette paroisse, et il la gouvernait avec tant de douceur, d'équité, de charité, que cha-

que famille le regardait comme un bienfaiteur, comme un père, comme un saint; son nom était ignoré de la plupart des habitants du Verney, qui ne le connaissaient que sous le nom de M. le curé; cependant il appartenait à une des plus anciennes et des plus nobles familles de la province, la maison de Fallerans, déjà célèbre au temps des croisades, et qui avait joui de grands priviléges à la cour des ducs de Bourgogne. Il était le troisième fils du marquis de Fallerans; son frère aîné, qui devait hériter de la fortune et du nom de la famille, était colonel; le second était mousquetaire; pour lui, suivant l'expression de son père, on voulait en faire un évêque, un riche abbé, ou bien un chevalier de Malte. Dans ce but, on dirigea son éducation vers l'état ecclésiastique; mais le jeune abbé de Fallerans n'entra point dans les vues ambitieuses de sa famille. Se sentant une véritable vocation pour l'état auquel on le destinait, toute son ambition fut d'en exercer réellement les fonctions, non dans les hautes dignités, mais dans la position la plus humble, la plus pénible, la plus obscure, persuadé que dans le service de Dieu toutes les places sont également bonnes, et que souvent celui qui choisit la dernière à la table du père de famille, peut être bientôt appelé à la

place d'honneur. Quand il eut reçu les ordres sacrés, loin de solliciter ou de rechercher quelques-uns de ces riches bénéfices auxquels sa naissance et son mérite lui donnaient des droits assurés, il eût voulu, comme Fénelon le voulait aussi dans sa première jeunesse, partir pour les missions étrangères, et aller porter aux sauvages de l'Amérique ou des Grandes-Indes la parole de l'Évangile. Il n'osait, comme on le pense bien, faire part de ses intentions à sa famille; mais il les confiait volontiers à un ami d'enfance, à un de ses cousins avec lequel il avait été élevé; c'était le baron du Verney, dont nous avons déjà eu occasion de parler. Celui-ci cherchait tous les moyens possibles de détourner son ami d'un projet qui l'eût probablement à jamais séparé de lui; mais c'était en vain, et l'abbé de Fallerans revenait sans cesse à son idée favorite.

« Mon cher abbé, lui dit un jour le baron, je crois avoir trouvé à peu près ce que vous désirez, et sans que vous soyez obligé d'aller le chercher au delà des mers.

— Que voulez-vous dire? reprit l'abbé.

— Je veux dire que je connais dans un pays sauvage, agreste, hérissé de montagnes et de forêts, dans un pays où l'hiver est aussi rude

que chez les Iroquois, les Algonquins et les autres peuplades du Canada, que vous désirez visiter; je connais, dis-je, une population de douze à quinze cents âmes, qui me charge de demander pour elle à monseigneur l'archevêque de Besançon un prêtre jeune, robuste et surtout zélé, pour remplacer leur curé, dont le tempérament trop faible n'a pu résister à leur âpre climat, et qui vient de succomber à une maladie de poitrine.

— Et quelle est cette paroisse?

— C'est celle de Saint-Hippolyte du Verney, qui fait partie de la baronnie dont je porte le nom; mais je dois vous prévenir qu'elle offre de grandes difficultés dans l'exercice du ministère, non pas que vous deviez rencontrer des infidèles ou des idolâtres à convertir; bien loin de là, tous les habitants de cette contrée sont de bons et fervents catholiques, et c'est pour cela même qu'ils ne ménagent pas assez leur pasteur.

— Comment cela? je ne vous comprends pas.

— Le voici: dès qu'ils sont atteints de la plus petite maladie, ils s'adressent au curé plutôt qu'au médecin, et commencent par se confesser. Si la maladie se prolonge, ils renouvellent

leur confession plusieurs fois, et reçoivent la communion de même. Or, il faut observer que la paroisse a près de cinq lieues d'étendue du nord au midi, et deux ou trois du couchant au levant; que la cure occupe à peu près le centre, et que s'il arrive, ce qui est très-fréquent, qu'il se trouve seulement trois ou quatre malades aux diverses extrémités, le curé est obligé de faire tous les jours dix à douze lieues dans des chemins affreux, quelquefois la nuit, et sur le bord des précipices. Et si le nombre des malades s'élève à quinze, à vingt, à trente et au delà, comme je l'ai vu quelquefois, le pauvre curé est obligé d'être sur pieds jour et nuit, d'affronter la neige et les tempêtes, et, au milieu de tous ces travaux, il faut qu'il prêche tous les dimanches et les fêtes, et que souvent, la veille, il passe la plus grande partie de son temps au confessionnal, car pas un de ses paroissiens communiants ne laisse passer un jour de fête sans approcher des sacrements. Vous voyez, mon cher abbé, par ce tableau, qui peut être encore au-dessous de la vérité, qu'il y a une rude besogne dans la paroisse de Saint-Hippolyte; aussi personne ne se soucie d'accepter un pareil bénéfice, et il reste souvent vacant pendant des années entières.

— Eh quoi ! on abandonne ainsi un troupeau si fidèle ! Eh bien ! mon cher ami, usez de toute votre influence pour me faire nommer à cette cure, et vous m'aurez rendu un véritable service.

— J'avoue que j'aimerais mieux vous voir à Saint-Hippolyte qu'en Amérique, et pour moi en particulier j'y trouverais assez mon compte, car je serais sûr au moins de rencontrer une société agréable quand je vais visiter cette terre ; mais réfléchissez-y bien, c'est une pénible tâche que vous entreprendriez là, et qui d'ailleurs ne convient guère à un homme de votre naissance, habitué à vivre au milieu de la bonne compagnie, et qui n'aurait là pour toute société que quelques paysans grossiers, sans usage et sans éducation.

— Tout ce que vous dites me confirme de plus en plus dans ma résolution, et je suis persuadé que c'est Dieu qui vous a inspiré cette idée. Je suis prêtre pour travailler à la vigne du Seigneur, et non pas pour rester oisif dans les salons de ce que vous appelez la bonne compagnie. Je compte sur vous, et j'attends avec impatience le succès de vos démarches. »

Le baron du Verney avait fait cette proposition à l'abbé de Fallerans, dans l'espoir que s'il

l'acceptait, ce rude essai des travaux apostoliques aurait bientôt refroidi son zèle, et qu'au bout de quelque temps passé au Verney, non-seulement il ne songerait plus aux missions étrangères, mais qu'il accepterait avec joie quelque canonicat ou quelque bon bénéfice qui ne l'obligerait pas à tant de fatigues. Le marquis de Fallerans, à qui le baron avait communiqué son plan, se rangea de son avis, et joignit son crédit au sien pour faire obtenir à son fils la cure de Saint-Hippolyte.

Peu de temps après, l'abbé de Fallerans fut installé dans ses nouvelles fonctions. Il y déploya tant de zèle, tant d'activité, tant de charité, que bientôt il fut chéri et vénéré de tous ses paroissiens. Son ami n'avait point exagéré les fatigues qu'il aurait à supporter dans l'exercice de son ministère, mais, loin de s'en plaindre, il apportait dans l'accomplissement de ses devoirs, quelque pénibles qu'ils fussent, une sérénité, une douceur, une gaieté, qui répandaient autour de lui la consolation et la joie. Au bout de deux ans, il fut atteint d'une maladie grave qui fit craindre pour ses jours. Sa famille crut pouvoir profiter de cette circonstance pour le faire sortir de ce désert, de cette *Thébaïde* où il s'était confiné malgré elle. Pour le déterminer,

elle employa un moyen qu'elle regardait comme infaillible. Elle obtint pour lui le titre d'abbé de la riche et belle abbaye d'Assey. C'était un bénéfice qui valait trente mille livres de rente, et n'obligeait pas à résidence.

Le baron du Verney fut chargé d'aller annoncer cette nouvelle au curé de Saint-Hippolyte, en lui faisant part du désir de sa famille, et surtout de la crainte que lui inspirait pour sa santé et pour sa vie la prolongation de son séjour dans la montagne. Il pensait que sa nouvelle proposition serait accueillie avec empressement; aussi quel ne fut pas son étonnement quand l'abbé de Fallerans lui répondit avec calme : « Je remercie ma famille, je vous remercie en particulier, mon ami, de la bienveillance que vous me portez ; mais je vous déclare que je ne puis accepter l'offre que vous me faites, et que je suis décidé à rester dans le poste où la Providence m'a placé.

— Mais n'est-ce pas tenter cette même Providence que d'exposer de gaieté de cœur votre vie, en voulant conserver un emploi au-dessus de vos forces? et comptez-vous pour rien aussi les reproches que j'aurais à me faire, moi qui vous ai engagé le premier à venir dans ces contrées sauvages, si vous succombiez aux fatigues

auxquelles vous expose l'exercice de votre ministère?

— Rassurez-vous, mon cher baron; la maladie que je viens de faire m'a complétement acclimaté, et maintenant je n'ai plus à redouter ce qui fait l'objet de vos craintes.

— Vous ne savez pas, mon ami, ce que vous refusez; l'abbaye d'Assey est située dans un vallon délicieux, arrosé par une rivière poissonneuse, en partie couvert de magnifiques forêts pleines de gibier; des prairies immenses, des champs cultivés, de jolis villages contribuent à embellir ce paysage charmant. La maison, ou plutôt le château de l'abbé, est entouré de vastes jardins qui s'étendent d'un côté jusqu'aux bords de la rivière, et de l'autre jusqu'à la forêt. Des appartements, on jouit d'une vue magnifique...

— Assez, assez, interrompit en souriant le curé; toutes vos brillantes descriptions ne peuvent guère me toucher; j'ai, sans sortir d'ici, de quoi satisfaire tous mes vœux, toute mon ambition. Voyez cette croix qui s'élève au milieu du cimetière: cette vue a pour moi plus de charmes et m'offre plus de consolations, que les riants tableaux que vous dérouliez tout à l'heure à mes yeux.

— Je rends justice à votre zèle, et je vois bien que la perspective d'une vie oiseuse et molle ne peut avoir d'attraits pour vous; mais ne pourrez-vous exercer ce zèle dans nos villes, au milieu du monde, où vos talents obtiendraient les plus éclatants succès, tandis que toute cette science si profonde, toute cette éloquence si persuasive qui vous distinguent, restent en quelque sorte enfouies dans ce désert? N'est-ce pas mettre la lampe sous le boisseau, au lieu de l'élever sur le chandelier pour qu'elle répande au loin sa lumière?

— Savez-vous, mon cher baron, reprit le curé avec douceur, qu'après vous avoir autrefois regardé comme inspiré de Dieu même, quand vous m'avez proposé la cure du Verney, je commence à craindre que, quand vous voulez m'en arracher, vous ne soyez inspiré par l'esprit tentateur; ou plutôt votre amitié s'égare, et, tout en résistant à vos instances, je dois rendre justice à vos bonnes intentions; mais je vous le demande, que voulez-vous que j'aille faire dans ce monde où vous m'appelez? être témoin de la corruption des mœurs, et, ce qui est plus terrible encore, de l'altération de la foi; car, vous le savez comme moi, une secte de prétendus philosophes attaquent en ce moment avec acharne-

ment la religion, et déjà leurs doctrines empoisonnées ont envahi les sommités de la société. Ah! plaignez, plaignez les prêtres vraiment dignes de ce nom, appelés à exercer leur ministère au milieu de ce monde corrupteur et corrompu. Je les compare à ces médecins dévoués qui s'enferment dans une ville envahie par la peste, pour porter des secours aux malheureux attaqués du fléau. Que de misères, que de souffrances, et, ce qui les désole encore davantage, que de travaux sans succès! Et moi, si j'éprouve ici quelques fatigues corporelles, combien n'en suis-je pas dédommagé par les consolations que je goûte! Quel bonheur de vivre au milieu d'une population dont les mœurs et la foi sont aussi pures que l'air des montagnes qu'elle respire! Ah! prenons garde, tremblons que les mauvais exemples et les funestes doctrines des grands et des riches de ce siècle, ne pénètrent dans la masse du peuple, car alors nous serions menacés des plus grands malheurs. Comprenez-vous maintenant de quelle importance est le poste où la Providence m'a placé? Si Dieu n'a pas, dans ces décrets éternels, résolu de châtier la France; s'il daigne bénir les efforts de ceux qui, comme moi, travaillent à préserver le peuple de la contagion répandue dans les hautes classes de la société,

nous pouvons encore espérer ; mais si le flambeau de la foi vient à s'éteindre, malheur à nous, malheur aux grands de la terre, malheur à tout le monde!

— Vous vous exagérez un peu, ce me semble, mon cher curé, les craintes que vous inspirent quelques écrivains de nos jours. Quand même ils altèreraient la pureté de la foi dans le petit nombre d'individus qui les lisent, comment voulez-vous que cela puisse amener une perturbation générale?

— Quand l'incendie attaque le faîte d'une maison, si ses progrès ne sont pas arrêtés promptement, il pénètre peu à peu dans l'intérieur, et bientôt l'édifice entier s'écroule. Nous n'avons encore parcouru que la moitié du dix-huitième siècle, eh bien! je suis convaincu que, si l'on ne peut s'opposer à la marche de l'incendie qu'allume et excite en ce moment la philosophie moderne, l'autre moitié de ce siècle ne s'écoulera pas sans être témoin des plus épouvantables catastrophes. Je souhaite et je désire encore plus que mes prévisions ne se réalisent jamais ; mais pour cela il faut, comme je vous le disais tout à l'heure, que ceux qui sont placés pour veiller à la garde du troupeau que n'a point encore atteint la contagion, n'abandonnent pas leur poste

quand le danger approche et les environne. Quel compte n'aurais-je pas à rendre un jour à Dieu, si, entraîné par l'ambition, l'avarice ou la vanité, je quittais les brebis dont il m'a confié la garde, pour les laisser sans défense exposées à la dent des loups ravissants! »

Le baron vit bien qu'il n'obtiendrait rien, et que la résolution de l'abbé de Fallerans était inébranlable; il n'insista pas davantage, et se retira quelque temps après, mécontent de l'inutilité de son message.

Dès lors on laissa le curé de Saint-Hippolyte tranquille au milieu de sa paroisse, et celui-ci ne s'occupa plus que de redoubler de zèle dans l'accomplissement de ses devoirs.

Il fit construire à ses frais, auprès du presbytère, une école pour les garçons de la paroisse, afin de pouvoir la surveiller plus facilement.

Malgré les travaux qu'exigeait son ministère, il savait si bien distribuer son temps, qu'il en trouvait encore assez pour se livrer à l'étude sérieuse et approfondie de l'Écriture sainte et des Pères de l'Église. A cette étude, qui est la base fondamentale de l'instruction ecclésiastique, il voulut joindre des connaissances qu'il regardait comme indispensables dans la posi-

tion où il se trouvait. Il n'y avait point de médecin dans les environs de sa paroisse, et souvent les malades, privés des premiers secours si nécessaires au début d'une maladie, ne pouvaient recevoir les soins d'un homme de l'art, que quand ils étaient devenus impuissants pour arrêter les progrès du mal. Pour remédier à un inconvénient dont les suites étaient si souvent funestes, l'inépuisable charité du curé lui fit imaginer d'étudier lui-même la médecine et toutes les autres sciences qui peuvent concourir à éclairer celle-ci, telles que l'histoire naturelle, la physique, la botanique, etc. Bientôt il sut apprécier les vertus des nombreuses plantes médicinales qui croissent dans ces montagnes, et il acquit en peu de temps par le travail, le zèle et l'expérience, des connaissances précieuses dans l'art de guérir. Cependant il n'usait de ce moyen qu'il avait de plus de faire le bien, qu'avec prudence et discrétion, observant avec soin les convenances que lui imposait son état, et ne dépassant jamais certaines limites qu'il n'appartenait qu'au véritable médecin de franchir.

Il avait établi au presbytère un dispensaire, où tous les pauvres de sa paroisse pouvaient trouver gratuitement les médicaments dont ils

avaient besoin dans leurs maladies. Il avait même fait disposer quelques lits dans une vaste salle, qu'il nommait l'infirmerie, et il y faisait transporter ceux qui, comme le malheureux Olivier, ne pouvaient être soignés dans leurs familles.

Souvent il visitait l'école qu'il avait fondée, surveillant avec soin les progrès et l'instruction des élèves. S'il découvrait parmi eux quelque sujet remarquable par ses dispositions, et surtout par sa piété et sa vertu, il s'entendait avec les parents, et se chargeait lui-même de compléter son éducation. Son but était surtout de former des jeunes gens pour le saint ministère; et en les choisissant parmi ces enfants des montagnes, il voulait qu'ils fussent plus capables de supporter les travaux et les fatigues qui accompagnent l'exercice de cet état dans ces contrées sauvages.

C'est ainsi qu'à l'époque où commence notre histoire, un grand nombre de paroisses du Jura possédaient des ecclésiastiques instruits et vertueux, tous élèves, ou, comme ils s'appelaient entre eux, disciples du curé de Saint-Hippolyte du Verney.

Ce qu'il avait le plus à cœur c'était de se préparer un successeur capable de continuer

l'œuvre qu'il avait commencée dans sa paroisse. Après avoir longtemps cherché, il avait fixé les yeux sur le jeune abbé Darnay, et en l'appelant près de lui comme vicaire, il voulut l'exercer aux fonctions qu'il devait remplir un jour, et lui continuer les instructions nécessaires pour les remplir dignement.

L'abbé Darnay méritait un tel choix, qui d'ailleurs était confirmé par les suffrages unanimes de la paroisse.

Ainsi avait vieilli sous la simple étole pastorale, mais entouré de l'amour, du respect, de la vénération de pauvres paysans grossiers, ce jeune et noble abbé de Fallerans, destiné par sa famille à briller dans les salons et à la cour, et à paraître dans le lieu saint, la tête ornée de la mitre, et la main chargée de la crosse. Quelquefois, dans ses rares visites, le baron du Verney lui rappelait ces circonstances, et il lui demandait un jour s'il ne lui était jamais arrivé de regretter le refus qu'il avait fait de consentir à ses propositions. « Le regretter! répondit en souriant le curé; chaque fois que ces idées-là me traversent l'esprit, je m'applaudis de la résolution que j'ai prise; j'en remercie le Seigneur, et il me semble entendre sa voix qui me dit: « Vous avez choisi la meilleure part, elle ne vous sera point ôtée. »

CHAPITRE VI.

La première communion.

En arrivant au presbytère, le père Darnay et ses deux fils trouvèrent le bon curé qui les attendait, et qui leur fit la réception la plus gracieuse et la plus amicale.

« Je ne saurais, Monsieur, dit Darnay, vous exprimer toute ma reconnaissance; une seule chose m'inquiète, c'est que ce nouveau bienfait que vous m'accordez n'excite la jalousie de quelque autre père de famille qui y aurait autant de droit que moi, surtout aujourd'hui que vous avez cessé depuis plusieurs années de vous

charger spécialement de l'éducation des enfants de vos paroissiens.

— Que ce scrupule cesse de vous tourmenter, reprit le curé. J'ai cessé, il est vrai, dequis quelque temps de recevoir chez moi des élèves, parce que mon âge et les infirmités qui l'accompagnent ne me permettaient de me livrer à d'autres soins qu'à ceux du ministère ; mais aujourd'hui que votre fils l'abbé est venu me soulager dans ce que ces fonctions avaient de plus pénible, il me reste assez de temps pour que je puisse reprendre mes anciennes habitudes, et personne ne trouvera mauvais que je consacre une partie de ce temps à l'éducation du frère de celui qui s'est chargé de la partie la plus rude de mes travaux. »

Le père Darnay remercia de nouveau M. le curé, et se retira après avoir plus d'une fois recommandé à Ferréol de se rendre digne, par sa conduite et son application, des bontés de leur bienfaiteur.

L'abbé Darnay sortit avec son père et l'accompagna jusqu'à la Combe-du-Grand-Pin ; son intention était de prévenir toute nouvelle dispute à l'occasion de ce qui s'était passé la veille ; mais en arrivant ils trouvèrent un messager de M. Trébuchet, annonçant au père Bolard qu'il

ne pouvait répondre à son invitation par suite d'affaires extraordinaires qui lui étaient survenues. Personne, comme on le pense bien, ne fut fâché de son absence, et le reste de la fête se passa sans trouble et avec une joie décente.

Quand le curé se trouva seul avec Ferréol, après le départ de son père et de son frère, il engagea avec lui une conversation pleine de douceur et de bienveillance, dans laquelle il acheva de gagner la confiance de son nouvel élève, car depuis longtemps, et surtout depuis l'arrivée de son frère l'abbé, Ferréol avait souvent fréquenté le presbytère, et était déjà presque regardé comme un commensal de la maison.

Tout en causant familièrement, M. le curé amena la conversation sur les scènes de la veille, dont il connaissait déjà tous les détails, et engagea Ferréol à lui raconter tout ce qui s'était passé. Celui-ci le fit aussitôt avec franchise, sans réticence, sans déguisement. M. le curé l'écouta avec attention, souriant de temps en temps de la vivacité et de la chaleur que son jeune interlocuteur mettait dans son récit.

Quand il eut fini, le curé lui dit avec douceur : « Ce qui m'afflige dans tout cela, mon enfant, c'est que vous avez voulu vous venger au lieu de pardonner.

— Moi, Monsieur, reprit vivement Ferréol, je ne lui pardonnerai jamais.

— Ne jamais pardonner !... Que dites-vous là, mon enfant !... Avez-vous fait votre prière ce matin?

— Oui, Monsieur.

— Tant pis.

— Comment ! monsieur le curé, vous m'avez dit vous-même bien souvent qu'il ne fallait jamais manquer de prier Dieu matin et soir.

— Cela est vrai ; mais il faut prendre garde aux dispositions que l'on apporte à la prière, et, au lieu des grâces et des miséricordes de Dieu ne pas attirer sur soi les rigueurs de sa justice; ainsi, quand vous avez dit le *Pater*, n'avez-vous pas demandé à Dieu de vous pardonner comme vous pardonniez ? et puisque vous ne voulez pas pardonner, n'est-ce pas comme si vous aviez demandé à Dieu de ne jamais pardonner vos offenses? N'avais-je pas raison de dire qu'il eût mieux valu ne pas prier que de prier ainsi? »

Ferréol resta confondu, et ne répondit rien. Après quelques instants de silence, le curé reprit : « Je croyais que vous aviez intention de faire votre première communion cette année?

— Oui, Monsieur; vous savez que je vais régulièrement au catéchisme et aux instructions

que vous faites pour ceux qui s'y préparent.

— J'en conviens; j'ajouterai même que vous êtes peut-être celui de tous vos camarades qui montrez le plus de mémoire et d'intelligence; mais que vous servirait, mon ami, d'être parfaitement instruit des vérités de notre sainte religion et d'y croire avec une foi vive et sincère, si vous ne pratiquez pas ce que cette religion vous enseigne? Vous savez bien que communier c'est s'unir à Jésus-Christ; mais pour s'unir à lui il faut écouter ses paroles et l'imiter; or que nous dit-il? Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent; et, comme si ce précepte ne suffisait pas, il a voulu le fortifier par son exemple. Après avoir été injurié, calomnié, battu de verges, insulté avec mépris; après avoir été condamné à mourir sur un infâme gibet, lui, le Dieu de l'univers, lui, qui d'un mot pouvait anéantir ses ennemis et ses bourreaux, que fait-il du haut de la croix? Il prie pour eux, il leur pardonne!... Et vous, misérable enfant, vous ne voulez pas pardonner une offense légère, dont vous-même avez tiré une vengeance injuste, parce qu'elle n'était pas proportionnée à l'injure, et que d'ailleurs à Dieu seul appartient la vengeance; et vous dites que vous vous préparez à faire votre première com-

munion!... Mais songez donc que si vous aviez le malheur de communier sacramentalement avec de telles dispositions, vous commettriez un sacrilége pareil à celui de Judas. »

A ces mots, Ferréol fut comme anéanti: sa poitrine, grosse de soupirs, se soulevait avec force; sa tête était baissée, son visage était rouge, et ses yeux se mouillaient de larmes. Il y eut encore un nouveau silence que le curé rompit en disant avec douceur à l'enfant :

« Eh bien, mon ami, vous ne répondez pas?

— Ah! Monsieur, s'écria Ferréol en sanglotant, je suis bien malheureux. Je sens la vérité de tout ce que vous venez de me dire; eh bien! malgré cela j'éprouve au dedans de moi une répugnance invincible à faire ce que vous me demandez; je vous dirais de bouche que je pardonne, que cela ne serait pas, et cependant je voudrais, oui, je voudrais bien sincèrement surmonter cette répugnance, mais il me semble que cela est impossible.

— Mon ami, votre aveu et votre désir me persuadent à moi, au contraire, que rien n'est plus facile; mais puisque vous connaissez le mal dont votre âme est attaquée, que n'employez-vous le remède que la religion a mis à votre disposition?

— Et quel est ce remède ? demanda avec empressement Ferréol.

— C'est le sacrement de pénitence. Préparez-vous à faire une bonne confession, et quand elle sera faite, ce que vous croyez à présent impossible vous deviendra facile et même agréable. »

Ferréol suivit ce conseil. Dans la journée même, et quelques heures après son entretien avec le curé, il le pria de vouloir bien l'entendre au tribunal de la pénitence.

Ce qui se passa entre eux alors, nous l'ignorons, mais ce que nous savons, c'est qu'en sortant du confessionnal, Ferréol répandait encore des larmes, mais de ces larmes douces qui soulagent le cœur; sa poitrine était comme débarrassée d'un poids énorme, et agenouillé aux pieds du crucifix, il remerciait Dieu de l'abondance des grâces dont il l'avait comblé.

En sortant de l'église, il alla trouver son frère l'abbé, qui était rentré au presbytère, et le pria de l'accompagner chez M. Trébuchet pour lui demander, ainsi qu'à son fils, pardon de sa conduite de la veille, et offrir à ce dernier de se réconcilier avec lui.

L'abbé, prévenu par M. le curé, embrassa son jeune frère avec émotion, et s'empressa d'ac-

quiescer à sa demande. Ils se rendirent à l'instant chez M. Trébuchet, dont l'habitation était peu éloignée.

En les voyant paraître, l'intendant s'imagina que cette démarche était une nouvelle soumission du père Darnay; aussi les reçut-il avec cette morgue et ce ton d'importance qui lui étaient familiers. Aux premiers mots d'excuses que balbutiait Ferréol, il l'interrompit.

« Il paraît que votre père reconnaît ses torts envers moi, puisqu'il vous envoie me faire des excuses; dites-lui, je vous prie, et cela dans son intérêt, qu'il ait une autre fois plus d'égards pour un homme de qui il dépend, et qui peut fort bien, malgré toutes les belles promesses qu'on lui a faites, l'expulser de la ferme du Val-des-Bois.

— Monsieur, reprit l'abbé, nous ne venons point ici au nom de notre père; nous ignorons s'il a des torts envers vous, mais si cela est, il sera le premier à les reconnaître, et, sans employer aucun intermédiaire, il viendra lui-même vous présenter ses excuses. Quant à la visite que nous vous faisons aujourd'hui, elle a été provoquée par mon jeune frère, qui désire vous demander pardon, ainsi qu'à monsieur votre fils, de l'emportement qu'il a mon-

tré hier à son égard. Le motif qui le détermine à cette démarche, c'est qu'étant sur le point de faire sa première communion, il doit, auparavant, se réconcilier avec les personnes contre lesquelles il pourrait avoir quelque sujet de haine et solliciter le pardon de celles qu'il aurait offensées.

— Ah ! ceci regarde mon fils; mais, comme je l'ai renvoyé ce matin même au collége, j'accepte pour lui les excuses de Ferréol, et je me charge de les lui faire agréer. Tout cela n'est qu'un enfantillage auquel j'attache peu d'importance; mais encore une fois, ce que je regarde comme plus grave, c'est la conduite de votre père à mon égard.

— Monsieur, reprit l'abbé, pendant toute la longue carrière qu'il a parcourue, mon père s'est toujours fait remarquer par une conduite honorable et vertueuse: jamais personne n'a eu à se plaindre de lui, et vous êtes certainement le premier. Du reste, je ne puis entrer sous ce rapport dans aucune autre explication, ne connaissant pas les faits que vous lui reprochez; l'objet de notre visite étant rempli, vous nous permettrez de prendre congé de vous. »

A ces mots, les deux frères saluèrent M. Trébuchet, et se retirèrent.

L'intendant était un homme, comme on en voit tant de nos jours, qui ne connaissait la religion que de nom, et dont l'incrédulité n'était pas le résultat d'une conviction ou d'un système. Il avait simplement entendu dire par certaines gens, soi-disant esprits forts, que la religion était bonne tout au plus pour le peuple, et qu'elle n'était qu'une invention des prêtres pour gagner de l'argent; dès lors, sans aucun examen, il se hâta de s'en débarrasser comme d'un fardeau qui gênait les mouvements de ses passions et contrariait ses mauvais penchants. Aussi était-il incapable d'apprécier le sentiment qui avait dirigé la conduite des deux frères Darnay. Il concevait bien, car il en avait fait plus d'une fois l'expérience, que l'avarice, l'ambition ou tout autre intérêt personnel, pussent décider un homme à s'humilier devant un autre; mais, qu'à la voix de la religion, un chrétien reconnût ses torts et en demandât pardon, et que cette action, loin de dégrader son âme, l'élevât au contraire et lui donnât plus d'énergie et de dignité, voilà ce qu'il ne pouvait comprendre ni même soupçonner, et ce qu'éprouvait Ferréol en sortant de chez M. Trébuchet. Il marchait gaiement, le cœur soulagé et plein de ce bonheur que donne l'accomplissement d'un devoir pénible.

A leur arrivée au presbytère, l'abbé rendit compte au curé de ce qui s'était passé; celui-ci félicita Ferréol en peu de mots, et lui annonça que dès le lendemain ils commenceraient ensemble à travailler à son instruction. Il lui remit un petit règlement qu'il avait préparé pendant son absence, et lui en fit faire la lecture à haute voix. Tous les instants de la journée étaient distribués et combinés de manière à ne laisser de place ni à l'oisiveté ni à l'ennui.

La base de toute bonne éducation c'est la religion. Aussi on pense bien que ce fut là l'objet des premières et des plus importantes leçons que reçut Ferréol, surtout jusqu'au moment de sa première communion. Le curé commença par faire apprendre à son élève l'histoire de la religion chrétienne. Il s'attacha d'abord à lui faire bien comprendre l'origine toute divine de cette religion, qui remonte, par une suite non interrompue de ses pasteurs, jusqu'aux apôtres et à Jésus-Christ lui-même, et de là jusqu'au berceau du monde, formant ainsi une chaîne immense qui rattache le ciel à la terre (1). Ferréol écoutait avec avidité ces leçons, que son savant précepteur avait l'art de rendre toujours inté-

(1) Tel est le sens primitif du mot *religion*, qui vient du verbe latin *religare* rattacher.

ressantes, variées, et d'où il faisait découler comme d'une source limpide les préceptes de la morale la plus pure.

En peu de temps il se fit en Ferréol un changement remarquable et pour ainsi dire prodigieux. Cet enfant, qui jusque-là s'était montré si orgueilleux, si irascible, si emporté, devint humble, doux et soumis.

Enfin arriva le jour de sa première communion. Il apporta, dans cet acte, l'un des plus importants de la vie, la foi la plus vive, la piété la plus sincère et toutes les heureuses dispositions que peut inspirer à une âme jeune et vertueuse une religion solide et éclairée. Sans doute, ses passions, ses mauvais penchants n'étaient pas détruits, et nous aurons plus d'une occasion, dans la suite de cette histoire, de le retrouver en proie à ces tempêtes qui agitent et bouleversent le cœur; leur violence même doit s'accroître avec l'âge; mais avec l'âge aussi doit croître la force destinée à les combattre et à les dompter, et cette vertu, il ira la puiser dans la religion, et surtout dans cette nourriture céleste à laquelle il vient de goûter pour la première fois, et qui est à si juste titre appelée le pain des forts.

CHAPITRE VII.

L'éducation.

Ferréol resta quatre ans chez le curé du Verney, et n'en sortit, comme nous le verrons, que lorsque les événements extraordinaires qui agitaient alors la France forcèrent le disciple et le maître à se séparer.

Notre intention n'est pas, comme on le pense bien, malgré le titre de ce chapitre, de suivre pas à pas notre héros dans le cours de son éducation ; nous ne ferons qu'indiquer sommairement les travaux auxquels il se livra, les connaissances qu'il parvint à acquérir, et les

événements principaux qui se passèrent pendant ce laps de temps.

Le bon curé avait remarqué dans son élève d'heureuses dispositions, qui le déterminèrent à ne pas faire usage des méthodes trop lentes employées à cette époque dans les colléges.

Il divisa son travail en ce qu'il appelait études graves et sérieuses, et en études amusantes. Les premières comprenaient la religion, les langues anciennes, la grammaire, l'histoire, les mathématiques, et plus tard la rhétorique et la philosophie; les autres comprenaient la géographie, la physique, l'histoire naturelle, la musique, etc.

Tout cela marchait simultanément, et grâce à la manière dont le temps était partagé, l'élève non-seulement n'éprouvait aucune fatigue, mais souvent même il montrait pour le travail une ardeur qu'il fallait réprimer.

Les progrès de Ferréol furent rapides; au bout de deux ans il connaissait assez la langue latine pour entendre et même expliquer facilement la plupart des auteurs qui ont écrit dans cette langue. L'histoire ancienne, l'histoire romaine et l'histoire de France lui étaient familières; il n'était pas aussi fort en mathématiques, et de tous les objets de ses études cette science

était celle pour laquelle il avait le moins de goût; mais ce qui lui plaisait par-dessus tout, ce qu'il étudiait avec une ardeur infatigable, c'étaient la physique et l'histoire naturelle.

Pendant la belle saison, il allait souvent se promener dans la campagne avec le curé, pour herboriser; il rapportait toujours de ses excursions une ample collection de ces belles plantes que la flore si brillante et si variée du Jura fournit avec tant d'abondance. Bientôt il eut un herbier garni des productions les plus rares, et classées avec soin. L'étude de la botanique ne lui faisait pas négliger les autres parties de l'histoire naturelle, et il rapportait ordinairement de ses excursions tantôt des minéraux, des cristallisations, des pétrifications remarquables; tantôt des insectes, des papillons, même des oiseaux, etc. Tout cela était ensuite rangé sur des tablettes, distribué dans des cases, ou placé sous des vitraux.

Le curé possédait un cabinet de physique assez complet pour cette époque, où cette science n'avait pas encore fait tous les progrès qui ont signalé la fin du XVIII[e] siècle et le commencement du XIX[e]. Ferréol ne pouvait se lasser d'admirer toutes les expériences qu'il voyait faire à l'aide de ces instruments si variés de

forme et de matière, et auxquels il n'osait toucher qu'avec la plus grande précaution.

Le curé ne se bornait pas à donner à son élève une explication sèche et plus ou moins scientifique des phénomènes de la nature. Toujours il faisait ressortir de cet enseignement des leçons salutaires, capables d'élever l'esprit et de former le cœur de son élève.

— Les ouvrages de Dieu, lui disait-il souvent, manifestent sa gloire et sa puissance, et plus on étudie ses merveilles, plus on sent la petitesse de la créature devant la grandeur infinie du créateur. Si nous jetons un coup d'œil sur les œuvres diverses de la création, depuis ce brin d'herbe dont la tige est si frêle et si déliée, jusqu'à ce pin altier, le roi de la forêt, depuis l'insecte imperceptible à nos yeux sans l'aide du microscope, jusqu'à l'éléphant et la baleine; si de la terre nous élevons nos regards jusque dans les voûtes célestes, si nous suivons le cours de ces astres sans nombre qui roulent sur nos têtes, notre esprit s'anéantit à la contemplation de l'ensemble et de l'harmonie qui règnent dans l'univers, et, pénétrés d'admiration, de respect et d'amour, nous ne pouvons que nous écrier : *O altitudo!..* O grandeur, ô immensité, ô profondeur infinie de puissance, d'intelligence et de gloire!....

Le bon curé avait remarqué plusieurs fois que Ferréol aimait à parler beaucoup et à faire en quelque sorte étalage de ses connaissances devant toutes sortes de personnes, et surtout devant celles qui, n'y comprenant rien, ne manquaient pas de s'écrier : Oh ! comme il est savant !

Il le corrigea peu à peu de cette ridicule manie, tantôt en le raillant avec douceur, tantôt en employant le langage de la raison et de la religion.

« Vous croyez savoir quelque chose, lui disait-il ; mais, mon cher enfant, vous ne savez rien ; vous ne savez que ce que je vous ai appris ; eh bien ! moi-même je ne sais rien ; le savoir de tous les hommes réunis n'est rien auprès de ce qu'il leur reste à apprendre, et ceux qui ont passé leur vie à étudier, et pénétré le plus avant dans les secrets de la nature, reconnaissent, quand ils sont de bonne foi, qu'il ne savent rien.

— Mais à quoi sert d'étudier, si c'est là le résultat auquel on doit arriver? Je vous avoue, Monsieur, qu'une telle pensée est décourageante.

— Vous parlez bien là comme un enfant qui se laisse entraîner avec ardeur et sans réflexion, et qui se laisse abattre aussi facilement. Je vais tâcher de vous faire comprendre que cette pensée n'a rien de décourageant, et qu'elle doit au contraire exciter l'homme à exercer les facultés

de son âme. Dieu a donné à l'homme une certaine portion d'intelligence, comme il lui a donné une certaine force physique; l'une et l'autre ont des limites qui ne sauraient être dépassées; sous le rapport de la force corporelle, il est inférieur à un grand nombre d'animaux, mais il les surpasse infiniment par son intelligence. De ce que vous ne pouvez porter un fardeau comme le fait un éléphant, ou même un cheval, traverser la plaine avec la rapidité d'un cerf, vous soutenir sur l'eau et nager comme un cygne, en conclurez-vous que vous ne devez pas exercer votre corps à supporter un poids proportionné à vos forces, ou à marcher, à courir, à nager? et cette pensée que, malgré vos efforts, vous n'atteindrez ni la force de l'éléphant, ni la vitesse du cerf, devra-t-elle vous décourager?

— Non sans doute; mais je sais fort bien qu'en exerçant mon corps j'augmenterai sa force et son agilité, sans avoir la prétention d'atteindre jamais la force et l'agilité de certains animaux.

— Eh bien! mon ami, les forces de votre intelligence ont des bornes comme celles de votre corps, et de même qu'il vous serait impossible de soulever avec vos membres cet énorme rocher que nous apercevons d'ici, de même vous ne pourrez jamais soulever le voile qui couvre les

mystères de la nature. Une telle entreprise serait le fait d'une audacieuse et folle témérité qui n'aboutirait qu'à la perte de celui qui oserait la tenter; à Dieu seul appartient de nous découvrir ces secrets, quand il le jugera convenable.

— Et quand croyez-vous que Dieu voudra nous accorder cette faveur?

— Je pense que ce sera quand, dégagés des liens qui nous attachent à la terre, nous serons jugés dignes d'être admis au rang de ses élus; c'est là que nous découvrirons des merveilles que l'œil n'a jamais vues, que nous entendrons ce que l'oreille n'a jamais entendu, et que nous goûterons une félicité que notre cœur ne peut comprendre, que notre esprit ne peut imaginer (1). Jusqu'à ce moment nous devons faire usage de cette intelligence dans la sphère déjà si vaste où elle peut s'exercer; car nous avons reçu ce don, non pas pour qu'il reste stérile en nous, mais pour qu'il tourne à la gloire de son auteur. Pénétrez-vous bien de cette vérité, que notre âme n'a pas été créée pour comprendre dès cette vie Dieu et ses mystères, mais seulement pour le connaître, l'adorer et l'aimer. Plus nous exercerons les facultés de notre âme, plus

(1) Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quidquid præparavit Deus iis qui diligunt illum.

nous admirerons Dieu dans ses ouvrages, et plus nous serons portés à lui rendre ce culte d'adoration, de reconnaissance et d'amour, qu'il a droit d'attendre de nous. Vous voyez donc bien, mon ami, qu'il est bien utile de fortifier notre intelligence par l'étude, puisqu'elle nous présente en première ligne un si beau résultat, sans parler des avantages que nous en retirons pour nous-mêmes et pour le prochain.

— J'entends bien maintenant, et je reconnais mon erreur; mais, Monsieur, les ignorants, ou les hommes qui ont peu d'intelligence, ou qui n'ont pas le temps ni les moyens de s'instruire, ne peuvent donc pas connaître Dieu?

— Tous les hommes peuvent le connaître dès qu'ils ont l'usage de leur raison. Tous, il est vrai, n'ont pas le même degré d'intelligence, tous n'ont pas les mêmes moyens de la perfectionner; mais Dieu ne demandera compte à chacun que de ce qu'il aura reçu, et quand le grand jour de la justice sera venu, il pourra bien arriver que plus d'un pauvre et simple paysan, qui aura connu et aimé Dieu avec une âme pure et reconnaissante, soit préféré au savant qui aura passé des années entières à étudier le cours des astres et tous les autres phénomènes de la nature.

— Effectivement, Monsieur, vous m'avez déjà dit que beaucoup de savants perdaient la foi et par conséquent leur âme; comment la science peut-elle conduire à un but si différent de celui où elle devrait tendre?

— Ce n'est pas la science qui les perd, c'est l'orgueil. Souvenez-vous que toutes les fois que l'arbre de la science sera cultivé par l'orgueil, il ne produira que des fruits de perdition. Ce n'est point Dieu que cherchent ces savants; c'est leur propre satisfaction; alors Dieu les abandonne à eux-mêmes, et ils tombent dans toutes les aberrations auxquelles peut se livrer la raison humaine, quand elle a perdu le seul flambeau qui puisse l'éclairer, c'est-à-dire la foi. « Car les « perfections invisibles de Dieu, dit l'Apôtre; « sa puissance éternelle et sa divinité sont deve« nues visibles depuis la création du monde, « par la connaissance que ses créatures nous en « donnent; et ainsi ces hommes sont inexcusa« bles, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont « point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point « rendu grâces; mais ils se sont égarés dans « leurs vains raisonnements, et leur cœur in« sensé a été rempli de ténèbres (1). » Et ailleurs, citant ce passage du prophète Isaïe où il

(1) Epître de saint Paul aux Romains, ch. 1, v. 20 et 21.

est écrit : « Je détruirai la sagesse des sages, « et je rejetterai la science des savants, » l'Apôtre ajoute : « Que sont devenus les sages? que « sont devenus les docteurs? que sont devenus « ces esprits curieux des sciences de ce siècle? « Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse « de ce monde (1)? » Et tous les jours, malheureusement nous voyons se renouveler la vérité de ces paroles de l'Apôtre. Des hommes qui, par de profonds calculs et à l'aide des instruments inventés et perfectionnés depuis quelque temps, ont découvert la marche des corps célestes, en ont prédit avec justesse les mouvements, les révolutions, les éclipses, au lieu de reconnaître et d'adorer la cause immortelle et la puissance infinie qui gouverne avec tant d'ordre et fait mouvoir avec tant de précision cette quantité innombrable de globes, répandus dans l'espace, ces hommes, dis-je, se sont en quelque sorte regardés comme les inventeurs de cet admirable système, et, dans leur orgueil, ils se sont écriés : Il n'y a point de Dieu!.... Sans doute parce qu'ils ne l'ont pas aperçu au bout de leur télescope!.... ou s'ils veulent bien admettre l'existence d'un Dieu, ils en font un être à leur fantaisie, reculé dans les profondeurs de

(1) Première épître aux Corinthiens, chap. 1, v. 19 et 20.

l'infini, et qui ne s'occupe guère des affaires des hommes. Comme si l'on pouvait assigner des bornes à une puissance infinie! comme si elle n'embrassait pas dans son éternelle sollicitude tous les êtres créés, et ne pouvait veiller également au mouvement des astres et à la conservation ou à la reproduction du plus faible insecte rampant sur la terre!

On en voit d'autres qui passent leur vie à étudier avec soin la structure du corps humain; ils connaissent dans ses plus petits détails cette charpente osseuse qui le soutient, ces artères, ces veines qui font circuler le sang dans toutes ses parties, ces nerfs, ces fibres qui lui font faire tous les mouvements qu'ordonne la volonté; ces organes merveilleux de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat; puis ils viennent vous dire avec assurance : Mais dans tout cela je n'ai vu qu'une matière admirablement organisée, et je n'ai pu, malgré toutes mes recherches, découvrir ce que l'on appelle une âme.... Insensés! espéraient-ils donc que la pensée, que l'intelligence, que l'âme, en un mot, pouvait se découvrir à la pointe d'un scalpel?

Et voilà comme des gens, avec toute leur science, arrivent, sinon à l'athéisme, du moins au déisme, au matérialisme et à l'incrédulité.

— Mais, Monsieur, demandait Ferréol, comment peut-il se faire que des hommes doués de bon sens et de raison, et éclairés par une instruction sérieuse, puissent arriver à des conclusions aussi absurdes ?

— Je vous l'ai déjà dit, mon enfant, c'est l'orgueil, ce sont les passions qui les aveuglent. Ils ne veulent pas concevoir une intelligence supérieure à la leur, ou, s'ils connaissent un Dieu, ils ne veulent pas qu'il les gêne par les lois d'une religion qui prescrit à l'homme de réprimer ses mauvais penchants, qui condamne l'orgueil, l'avarice, l'envie, la colère et tous les vices auxquels est sujette notre nature corrompue. Ils nient la religion, sous prétexte qu'elle renferme des mystères incompréhensibles ; mais voient-ils dans la nature autre chose que des mystères ? Ils doivent donc nier l'existence de l'univers, et leur propre existence, et tous les phénomènes qui s'accomplissent sans cesse sous nos yeux et qui sont autant de mystères. S'ils ne veulent croire que ce que leur raison comprend, ils doivent ne croire à rien, ou à fort peu de chose, car cette pauvre raison humaine est si bornée, qu'elle a bientôt atteint les limites de sa sphère, et arrive facilement au point où le souverain maître lui a dit : Tu n'iras pas plus loin !

— Cependant, Monsieur, on fait chaque jour de nouvelles découvertes; ainsi autrefois on croyait que la terre occupait le centre de l'univers, et maintenant on sait qu'elle tourne elle-même autour du soleil. On a observé ensuite, comme vous me l'avez appris, que tous les corps célestes exerçaient l'un sur l'autre une certaine influence en raison de leur masse et de leur distance respective, ce que l'on a appelé gravitation. Et dans les arts, combien de découvertes remarquables! je nommerai seulement l'imprimerie, la boussole et la poudre à canon, trois inventions dont une seule aurait suffi, ainsi que je vous l'ai entendu dire plusieurs fois, pour changer la face du monde. Eh bien! les auteurs de ces importantes découvertes n'ont-ils pas reculé en quelque sorte les bornes que vous assignez à l'intelligence humaine; ne méritent-ils pas la reconnaissance de leurs semblables, et n'ont-ils pas sujet d'être fiers des fruits qu'ils ont obtenus de leurs travaux et de leur application?

— Vous pressez un peu les questions, jeune homme, et chacune d'elles pourrait seule entraîner une longue discussion; mais nous ne faisons pas ici un traité, ce n'est qu'une conversation, et je vais vous répondre en peu de mots et en me servant d'expressions ou de comparaisons qui soient à votre portée.

Sans doute le genre humain doit de la reconnaissance aux hommes qui ont fait d'utiles découvertes, capables d'améliorer notre condition ici-bas, ou d'étendre le domaine de notre intelligence, dont vous dites à tort que j'ai assigné les limites, car j'ai avancé seulement que cette intelligence avait des bornes, mais je ne les ai pas fixées, surtout en ce qui concerne les arts, les sciences naturelles, la mécanique, la physique, la chimie, etc. Je suis convaincu que, sous ce rapport, il reste encore à l'esprit humain d'immenses progrès à faire; eh bien! quand il les aura faits, il n'aura encore aperçu que la surface des choses, il sera encore à une distance infinie de la réalité; les plus simples opérations de la nature lui échapperont toujours. Imaginez une réunion des plus savants philosophes, des plus habiles mécaniciens, chimistes, physiciens du monde; imaginez que leur science est perfectionnée par toute l'expérience des temps qui se sont écoulés avant eux et par toutes les découvertes que l'homme fera d'ici à la fin du monde : eh bien! cette société si savante ne pourra pas créer et faire croître un brin d'herbe, ni donner la vie à un ciron; la machine la plus ingénieuse que pourra jamais inventer un mécanicien, sera loin d'atteindre la perfection du

corps de cette mouche, ou de cet oiseau qui fend l'air de ses ailes rapides. Toutes nos inventions ne sont que des imitations plus ou moins heureuses de la nature, toutes nos découvertes ne font que constater ce qui existe déjà et que l'intelligence suprême a créé; aussi, chaque fois que Dieu, secondant les efforts de notre faible intelligence, veut bien nous laisser pénétrer quelqu'un de ses secrets, la première chose que nous avons à faire n'est pas de nous enorgueillir, mais au contraire de le remercier, de l'adorer, de nous humilier devant lui, en disant avec le roi-prophète : « C'est là l'ouvrage du Seigneur, qu'il daigne offrir à notre admiration. *A Domino factum est istud, et est mirabile oculis nostris.* » Quand Christophe Colomb découvrit l'Amérique, ses compagnons, dans l'admiration que leur inspirait le génie de ce grand homme, qu'ils avaient quelque temps méconnu, se jetèrent à ses genoux; mais le héros, repoussant leurs hommages : « Ce n'est pas à moi, leur dit-il, que vous devez adresser des actions de grâces, c'est au créateur de l'univers, qui a daigné nous conduire, à travers les abîmes de l'Océan, sur cette terre que nul Européen n'avait foulée avant nous. » Et, donnant lui-même l'exemple, il se prosterna la face contre terre,

adorant et remerciant le Dieu qui a dirigé et éclairé sa marche au milieu de tant de hasards. Cependant, si l'orgueil était permis, Colomb eût pu en concevoir à plus juste titre que bien d'autres auteurs de découvertes moins importantes, et surtout moins certaines et moins évidentes que la sienne. Car souvent combien d'erreurs, combien d'illusions ne se rencontrent pas dans un grand nombre de ces systèmes, de ces inventions, de ces découvertes dont tant d'hommes sont si fiers ! Le temps, l'expérience, un événement imprévu, vient tout à coup déranger les plus savantes combinaisons et les calculs les mieux établis. Pour moi, je pense, et cette idée m'a souvent préoccupé l'esprit, que ceux des mortels que Dieu juge dignes d'être admis dans sa gloire éternelle, au moment où ils ont été éclairés de la lumière céleste et qu'ils ont puisé à la source de toutes vérités, regardent en pitié ces grands efforts de la science humaine, et que tous ces produits de notre intelligence, que nous appelons travaux sublimes, monuments gigantesques, inventions admirables, ne paraissent à leurs yeux que petits, mesquins et puérils. C'est ainsi, pour me servir d'une comparaison qui est bien loin d'approcher de la réalité, que quand nous so

arrivés à l'âge mûr, nous regardons en souriant les travaux, les occupations, les jeux de l'enfance, et nous ne pouvons comprendre comment nous-mêmes nous nous sommes sérieusement attachés à toutes ces frivolités que nous dédaignons aujourd'hui.

— Je conçois très-bien, Monsieur, répondit Ferréol, ce que vous venez de m'expliquer; seulement ce qui m'étonne et que je ne puis comprendre, c'est comment il se fait que quand un homme a commis une erreur grave dans l'exposition d'un système, ou dans l'annonce d'une découverte importante, on n'aperçoive pas cette erreur plus tôt, que souvent elle subsiste pendant des siècles, et soit même adoptée et défendue par d'autres savants, longtemps avant d'être découverte.

— Ceci est une nouvelle preuve de la faiblesse de notre intelligence, qui ne marche qu'en tâtonnant, et se laisse entraîner facilement par ceux qui affirment avec assurance ce dont ils ne sont pas sûrs eux-mêmes. Le véritable savant, homme de conscience et de foi, n'affirme que ce qui lui est parfaitement démontré; le reste, il le présente sous la forme du doute. L'ignorant présomptueux donne toutes ses opinions pour des certitudes, et plus il montre d'assu-

rance, plus il impose à la multitude. C'est ainsi que les charlatans, les prétendus sorciers, les astrologues, parviennent à faire un si grand nombre de dupes. Ceci me rappelle une anecdote que je veux vous raconter; elle terminera d'une manière moins sérieuse la conversation un peu abstraite que nous venons d'avoir.

J'ai lu, je ne me souviens plus dans quelle relation d'un voyage dans l'Amérique du nord, que, vers la fin du dernier siècle, une petite troupe de sauvages, appartenant aux tribus les plus éloignées des établissements européens, était descendue à travers les grands lacs et le fleuve Saint-Laurent, jusqu'à Québec, capitale du Canada. Ils avaient entrepris et exécuté ce long et pénible voyage par les conseils et sous la conduite d'un chef qu'ils nommaient dans leur langue l'Aigle-Noir; il les avait engagés à venir dans cette ville pour y échanger les nombreuses pelleteries, produits de leurs chasses, contre des fusils, de la poudre, des haches, des couteaux et une quantité de petits objets que les rares voyageurs qui venaient les visiter leur faisaient payer un prix trop élevé. L'Aigle-Noir avait raison, et la petite caravane tira un bon parti de ses marchandises, ce qui augmenta la confiance qu'elle avait dans son chef, qui joi-

gnait à cette autorité la qualité de devin. Aussi quand la tribu, et souvent les tribus voisines voulaient entreprendre une expédition quelconque, soit de guerre, de chasse, de pêche ou de voyage, l'Aigle-Noir était toujours consulté, et ses avis toujours suivis. Le non succès, quand il avait lieu, ne nuisait en rien à la réputation du devin; c'étaient toujours ceux qui l'avaient consulté qui n'avaient pas observé exactement certaines pratiques qu'il leur avait recommandées pour se rendre tels ou tels esprits favorables.

Pendant leur séjour à Québec, nos sauvages ne cessèrent de parcourir la ville et le port qui offraient à leurs yeux tant d'objets nouveaux pour eux. C'était la première fois qu'ils voyaient des vaisseaux et une ville bâtie à l'européenne. Rien pourtant n'avait l'air d'exciter leur admiration : car, selon la coutume de presque tous les sauvages, ils regardaient avec une indifférence réelle ou affectée tous les produits de nos arts et de notre industrie. Les vaisseaux, qui élevaient leur forêt de mâts dans la rade de Québec, n'étaient à leurs yeux que des canots plus grands que les leurs; les rues, garnies de maisons à plusieurs étages, n'étaient qu'une suite de cases alignées et placées les unes sur les autres.

Cependant, en passant sur une place où se trouvait une église, les sauvages s'arrêtèrent tout à coup en entendant un carillon qui jouait un air terminé par un certain nombre de coups frappés régulièrement, mais d'un son plus grave. C'était l'horloge de la cathédrale, qui sonnait midi. La troupe s'arrêta immobile, et resta longtemps à regarder, sans y rien comprendre, ces deux aiguilles qui cheminaient lentement sur le cadran, et à écouter les sons inégaux des timbres qui, de temps en temps, annonçaient les quarts, les demies, ou les trois quarts d'heure. Chaque fois qu'une heure venait à sonner, un nouvel air se faisait entendre sur le carillon, et les sauvages accroupis, la tête appuyée sur leurs mains, écoutaient avec un nouveau plaisir cette mélodie si nouvelle pour eux et si extraordinaire. Ils passèrent ainsi une partie de la journée dans cette espèce de contemplation muette, fumant silencieusement leur calumet, et attendant l'arrivée de l'Aigle-Noir pour lui demander l'explication de ce qui causait leur étonnement.

L'Aigle-Noir arriva bientôt, et ses compagnons s'empressèrent de lui montrer l'horloge et de lui raconter ce qu'ils avaient observé depuis quelque temps. Après avoir examiné lui-même la marche lente des aiguilles, après avoir

entendu les divers sons des timbres et un air du carillon, quoiqu'il ne comprît pas plus que ceux qui l'environnaient la construction de cette machine, il se tourne de leur côté et leur dit avec assurance : « Enfants du Grand-Castor, écoutez-moi. De même que le Grand-Esprit a donné aux oiseaux le pouvoir de traverser les airs, aux poissons la faculté de nager dans les lacs et dans les rivières, de même il a donné aux peaux rouges et aux hommes pâles des qualités différentes (1). Si les hommes pâles construisent de plus grands canots que les nôtres, s'ils bâtissent des cabanes plus solides et plus spacieuses, s'ils fabriquent des haches, des couteaux, des fusils, de la poudre à canon, et tant d'autres choses qui nous étaient inconnues avant leur arrivée dans nos pays, ils n'ont pas comme nous le pouvoir de marcher sans guide à travers nos vastes forêts, d'y suivre à la piste un ennemi, d'en reconnaître les traces après plusieurs jours, de déterminer le nombre de guerriers qui ont suivi cette route, la tribu à laquelle ils appartiennent, etc. Nous avons même sur eux un avantage, c'est que nous savons faire usage des

(1) Les indigènes de l'Amérique du nord ont la peau d'un rouge cuivre; c'est pour cela qu'ils se nomment peaux rouges, et qu'ils appellent les Européens, où les blancs, les hommes pâles.

choses qu'ils inventent : ainsi nous savons nous servir d'un fusil, d'une hache, d'un couteau aussi bien et peut-être plus adroitement qu'eux-mêmes, tandis qu'il n'en est aucun parmi eux qui puisse lancer une flèche, manier un tomawk, ou gouverner un canot comme nous. Quant à cet objet qui excite en ce moment votre admiration, j'aurai bientôt découvert ce que c'est, et je vous l'expliquerai avant notre départ. »

A ces mots, la troupe se leva et continua de parcourir la ville sans s'occuper de ce qui l'avait tant frappée d'étonnement. L'Aigle-Noir seul resta à la même place, cherchant à pénétrer ce mystère. Chaque jour il revenait devant l'horloge, étudiant avec attention le mouvement des aiguilles et le son des cloches. A force d'observations, il parvint à découvrir que chaque matin les aiguilles étaient placées verticalement et partageaient le cadran par une ligne droite du haut en bas, et qu'alors le gros timbre sonnait six coups; qu'au milieu du jour, ces mêmes aiguilles étaient l'une sur l'autre, la pointe en haut, et qu'alors l'horloge sonnait douze fois; il fit encore d'autres observations sur les rapports qui existaient entre le son des cloches, la position des aiguilles et les divers moments de la journée.

Les sauvages restèrent à Québec environ une semaine. La veille de leur départ, quelque temps avant le coucher du soleil, l'Aigle-Noir rassembla ses compagnons sur la place et leur dit : « Je vous ai annoncé qu'avant de quitter cette ville je vous expliquerais cette machine qui sonne et joue des airs, et à quoi servent ces deux flèches qui tournent autour de cette espèce de table ronde marquée sur les bords de différents signes. La plus grande de ces flèches fait le tour de la table, tandisque la plus petite ne va que d'un signe à l'autre ; mais quand elle a atteint ce signe et que l'autre touche le signe qui est tout en haut, alors les cloches jouent un air suivi d'un certain nombre de coups réguliers, et qui varient à chaque signe. Tenez, faites attention... voilà la grande flèche qui arrive en haut ; la musique va se faire entendre, puis la cloche sonnera six coups. » A peine achevait-il ces mots, que la prédiction s'accomplit. Dès que le carillon eut cessé : « Comptez maintenant les coups, leur cria l'Aigle-Noir, » et aussitôt les sauvages de dire tous ensemble, à mesure que le marteau retombait sur le timbre : « Un, deux, trois, quatre, cinq, six ! » Ils écoutent encore un instant ; plus rien ne sonne. Les sauvages applaudissent à l'accomplissement

de la prédiction de leur sorcier, et leur admiration redouble pour l'Aigle-Noir. « Demain, leur dit le chef, trouvez-vous ici à la même place, vers le milieu du jour; vous attendrez que les deux flèches soient placées l'une sur l'autre, la pointe en haut; alors, après la musique, vous compterez, comme vous venez de faire, mais il sera sonné douze coups au lieu de six; puis nous nous mettrons aussitôt en route pour retourner dans notre pays. »

Ils furent exacts au rendez-vous, et tout se passa comme l'Aigle-Noir l'avait annoncé la veille. Enchantés de la science de leur devin, ils partent sous sa conduite, pleins d'une confiance sans bornes dans un chef si habile. L'entretien roula quelque temps sur ce sujet, et l'un d'eux demanda à l'Aigle-Noir ce qui faisait mouvoir ces flèches sur cette table ronde et blanche, et sonner ces petites cloches placées au haut de la tour. L'Aigle-Noir répondit avec une imperturbable assurance : « Un homme est placé derrière cette table ronde; il regarde pendant le jour la marche du soleil, pendant la nuit celle de la lune ou des étoiles; il fait suivre à la petite flèche le même mouvement, et quand elle arrive sur l'une des marques tracées autour de la table, il fait sonner, à l'aide d'un fil qu'il tire,

les cloches placées au-dessus de sa tête, car vous avez pu remarquer que sur chaque cloche il y a un marteau qu'un fil tiré d'en bas fait élever et retomber à volonté. »

Non-seulement les sauvages se contentèrent de cette explication, mais ils furent tellement persuadés de sa justesse, que si quelqu'un eût essayé de leur expliquer la vérité, et de leur faire connaître le mécanisme réel d'une horloge, ils l'auraient traité d'imposteur. De retour dans leur pays, ils racontèrent ce qu'ils avaient vu; leur récit passa de génération en génération, accompagné de l'explication de l'Aigle-Noir, et, de nos jours, des voyageurs ont trouvé des peuplades, situées sur les bords du lac du Cèdre, qui conservaient encore ce préjugé que leur avait transmis la tradition.

Eh bien! mon cher Ferréol, continua le curé, nous traitons nous-mêmes bien souvent ces sauvages d'enfants, et nous ne sommes aussi comme eux que de grands enfants. Nous nous laissons facilement entraîner à croire ce que l'on nous dit d'un ton d'assurance et de bonne foi, parce qu'il est plus facile de croire que d'examiner, surtout quand il s'agit de faits scientifiques, qui demandent, pour être appréciés et jugés, des connaissances que peu de monde pos-

sède, et qu'il est souvent difficile d'acquérir.

Que conclure maintenant de tout ce que nous venons de dire? Que nous devons chercher avant tout, quand nous étudions, la gloire de Dieu, l'intérêt du prochain, éviter l'orgueil dans le succès, nous humilier quand nous ne réussissons pas, et ne jamais oublier que toute science, toute découverte, tout système qui ne reçoivent pas cette direction, ne sont, le plus souvent, qu'erreur et vanité. »

Cette conversation, telle que nous venons de la rapporter, ne fut pas tenue de suite et d'une seule fois; mais elle résume un grand nombre d'entretiens sur ce sujet que le curé eut avec son élève pendant le temps qu'il passa chez lui. A mesure que Ferréol avançait en âge, et acquérait de nouvelles connaissances, ces sortes d'entretiens devenaient plus sérieux, plus profonds, et le jeune homme prenait ainsi, et sans s'en apercevoir, l'habitude de raisonner avec justesse, avant d'avoir appris les règles arides de la logique.

CHAPITRE VIII.

Les jeux olympiques.

Les heures de récréation de Ferréol correspondaient avec celles de l'école de la paroisse, placée, comme nous l'avons dit, à côté du presbytère. Une vaste pelouse servait dans ces moments aux ébats de cette jeunesse turbulente, et dans ces instants, les cris, les sauts, l'agitation, le mouvement remplaçaient le silence et l'immobilité de la classe. Chaque jour le curé envoyait Ferréol jouer avec ses camarades, car il savait combien à cet âge l'exercice est utile pour la santé et le développement des forces du

corps ; puis il voulait aussi qu'il conservât ses relations avec les compagnons de son enfance, et que l'éducation plus soignée qu'il recevait ne fût pas un motif de le rendre à leur égard plus fier et moins familier.

Pendant quelque temps, Ferréol se livra avec ses amis à toute la vivacité, à toute la gaieté de son âge ; mais peu à peu il voulut prendre sur eux un certain ascendant qu'il croyait dû à son mérite et aux connaissances plus étendues qu'il possédait. Les jeunes gens se laissèrent facilement entraîner, et Ferréol fut en quelque sorte reconnu pour le chef, ou le roi de la bande joyeuse ; on ne faisait rien sans le consulter, on choisissait le jeu qui lui plaisait ; c'était lui qui décidait toutes les contestations, et ses arrêts étaient sans appel. Enfin il était l'oracle de cette petite troupe, à peu près comme l'Aigle-Noir l'était de la tribu du Grand-Castor, ou plutôt, sans aller si loin, comme le sont parmi nous bien des gens qui n'ont d'autre mérite que de l'audace, de l'assurance et le ton tranchant ; toutes les sociétés d'enfants, de sauvages, d'hommes policés, ont ce trait commun de ressemblance.

Ferréol avait atteint le but où tendaient son ambition et sa vanité. Bientôt il fallut que tous

ses camarades se soumissent à toutes ses volontés, à tous ses caprices. Il se trouvait bien parmi eux quelques opposants, mais ils étaient en si petit nombre, qu'ils étaient obligés de céder à la majorité.

Un jour, ayant rassemblé ses jeunes amis, il leur déclara que tous ces jeux de barres, de boules, de cheval-fondu, etc., l'ennuyaient, et qu'il leur proposait des jeux plus nobles et beaucoup plus intéressants.

— Quels jeux? quels jeux? demandèrent aussitôt une vingtaine de voix.

— Ce sont, reprit gravement Ferréol, les jeux olympiques.

— Les jeux olympiques! qu'est-ce que c'est que ça?

— Ce sont les jeux qui étaient en usage chez les anciens Grecs.

— Tiens, dit Thomas Ledru, l'un de ceux qui n'avaient pas toujours approuvé les actes d'autorité de Ferréol, serait-ce, par hasard, le jeu auquel joue quelquefois mon grand-père, et qu'on appelle le jeu de l'oie, renouvelé des Grecs? »

Toute la troupe, excepté Ferréol, rit de cette question; mais celui-ci, sans se déconcerter, reprit avec assurance : « Non, Messieurs, il

ne s'agit pas d'un jeu aussi sot que le jeu de l'oie, mais bien d'imiter les véritables jeux olympiques, qui consistaient dans la course des chars, la course à pied, la lutte, le pugilat, etc. Voilà les jeux que je vous propose, et qui sont dignes d'exercer votre ardeur et votre émulation. « Puis il leur fit une description détaillée de ces différents exercices, telle qu'il l'avait lue quelques jours auparavant dans le Voyage d'Anacharsis, que M. le curé lui avait prêté.

« Mais comment pourrons-nous exécuter la course des chars? fit observer Thomas Ledru. Crois-tu que l'on voudrait nous confier quatre chevaux pour atteler nos *carriges*, comme tu les appelles?

— J'y ai réfléchi, et voici ce que j'ai résolu de faire pour en tenir lieu. Nous prendrons, pour nous servir de quadriges (retenez bien ce mot, et non pas *carriges*, comme dit Thomas), nous prendrons, dis-je, quelques petites charrettes à bras, dont on se sert pour transporter les fagots; quatre d'entre nous s'y attelleront, un cinquième montera dans le char, et l'on partira au galop.

— Fort bien ; mais qui voudra remplir le rôle de cheval? ce n'est pas moi, d'abord, je le déclare.

— Tu aimes toujours à contredire, Thomas, et l'on n'a pas le temps de s'expliquer avec toi. Écoutez-moi, voici le moyen d'éviter toute discussion. On commencera par la course à pied; les premiers arrivés au but auront seuls le droit de monter sur les chars et ils tireront leurs coursiers au sort. Y consent-on?

— Oui, oui, répondit tout le monde.

— Occupons-nous maintenant des préparatifs, et demain, dimanche, après vêpres, nous célèbrerons nos jeux, en présence d'un grand nombre de personnes, car il y avait toujours une nombreuse assemblée de spectateurs aux jeux olympiques. Tous les vainqueurs seront couronnés, et celui qui l'aura été plusieurs fois sera promené en triomphe autour de la lice, monté sur un quadrige orné de guirlandes de fleurs, et traîné par tous les vaincus. »

Ferréol, en faisant cette proposition, espérait bien être ce triomphateur, et sa vanité recueillait d'avance avec un sourire de bonheur les applaudissements de la foule, émerveillée d'un spectacle si nouveau.

A l'aide de quelques pieux, de cordes et de mottes de gazon, Ferréol traça une vaste enceinte, autour de laquelle devaient se ranger les spectateurs; puis il détermina, à l'aide

d'autres pieux, l'espace que devaient parcourir les coureurs, et la borne qu'il fallait dépasser avant de revenir au point de départ.

Les enfants ne manquèrent pas de rendre compte à leurs parents des projets de Ferréol, et le lendemain, après vêpres, une foule de jeunes gens de dix-huit à vingt ans, de jeunes filles et d'enfants, se rendirent sur la pelouse. La curiosité y attira même plusieurs mères de famille, mais en petit nombre, et deux hommes d'un certain âge, dont l'un était le vieux père Ledru, l'amateur du jeu de l'oie; il voulait voir quel rapport ces jeux, que l'on disait aussi renouvelés des Grecs, pouvaient avoir avec son jeu favori; et l'autre était le magister du village. Ferréol fit au père Ledru les honneurs de la séanee, comme au plus âgé, et le pria de vouloir bien, avec quelques jeunes gens qui n'appartenaient plus à l'école, être les juges des divers combats, et proclamer les vainqueurs. Le bonhomme y consentit en souriant.

Quand tout est disposé, on donne le signal, et toute la troupe s'élance à la fois. En un instant Ferréol, qui avait proposé la course à pied d'abord, parce qu'il comptait sur son agilité bien connue, dépasse ses camarades, et les laisse à une grande distance. Arrivé à la borne, il ra-

lentit son pas, regarde derrière lui, et apercevant ses concurrents encore si éloignés, il ne se presse plus, montrant qu'il n'a besoin de faire aucun effort pour remporter une victoire aisée; mais Thomas Ledru a remarqué ce mouvement, il redouble d'efforts, et bientôt atteint et dépasse Ferréol, qui ne se doutait pas que quelqu'un pût lui disputer la victoire. Dès qu'il voit devant lui son antagoniste, il s'élance de nouveau, mais il est trop tard, et Thomas Ledru arrive au but avant lui.

« C'est, dit le magister, la fable du lièvre et de la tortue; allons, Ferréol, consolez-vous, vous allez prendre votre revanche. »

Ferréol était rouge de dépit plus encore que de l'agitation de la course, et affectait de répéter que, s'il l'avait voulu, il serait bien arrivé le premier.

On n'avait pu réunir que quatre charrettes à bras, que Ferréol décorait du nom pompeux de quadriges. Thomas, Ferréol, et les deux jeunes gens qui étaient arrivés les premiers après eux montèrent chacun sur un char. On tira au sort les *coursiers* qui devaient composer l'attelage de chaque quadrige; ils se rangèrent sur une même ligne, et partirent tous ensemble au signal convenu. Cette fois Ferréol eut l'avantage, mais il

eut le désagrément d'entendre ses *coursiers* prétendre que la couronne leur était due plutôt qu'à celui qu'ils avaient traîné, et Thomas, arrivé le second, soutenait qu'effectivement il n'y avait pas grand mérite à obtenir une pareille victoire, puisqu'elle dépendait du hasard qui avait donné à son adversaire les meilleurs coureurs, et que, s'il voulait en changer avec lui, il répondait d'avoir le même succès.

Les spectateurs riaient de ces discussions, et Ferréol voyait avec une secrète douleur que ses fameux jeux olympiques commençaient à n'être plus qu'un objet de dérision. Pour se relever un peu dans l'opinion, Ferréol dit à Thomas : « Eh bien ! nous allons passer au combat de la lutte ; là on ne pourra pas dire que le vainqueur aura dû son triomphe à d'autres qu'à lui-même. Veux-tu m'accepter pour antagoniste? » Thomas consentit avec plaisir, et l'on invita tous ceux qui voulaient prendre part à ce jeu à choisir leurs adversaires.

Il ne se présenta que huit concurrents qui formaient quatre groupes ; les conventions étaient que le combat durerait jusqu'à ce que l'un des deux lutteurs fût renversé. Celui-ci se retirait alors, et ne pouvait plus prendre part au combat. Si deux lutteurs tombaient ensemble,

celui dont le corps touchait le premier la terre devait également être déclaré hors de combat. Les quatre vainqueurs de cette première lutte devaient combattre ensuite deux à deux, et enfin les deux derniers devaient se disputer le prix.

Les quatre groupes commencèrent ensemble; trois eurent bientôt terminé leur combat; mais il n'en fut pas de même de Ferréol et de Thomas. Leur force était à peu près égale: Thomas avait plus de sang-froid et d'aplomb, ce qui lui donnait la facilité d'éviter les ruses de son adversaire. Celui-ci s'abandonnait à toute son impétuosité, avec une énergie, avec une ardeur qui semblaient s'accroître du calme de son antagoniste. En effet, Thomas Ledru était une de ces bonnes natures, toujours égales, et très-difficiles à émouvoir, de ces figures réjouies qui annoncent la santé, et cette sérénité que donne le silence ou plutôt l'absence des passions tumultueuses. Aussi pendant cette lutte, le sourire n'abandonna pas un instant ses lèvres; on voyait qu'il ne regardait cela que comme un jeu dont le succès lui paraissait à peu près indifférent, tandis que Ferréol déployait toute son adresse, toute sa force, comme s'il se fût agi d'un combat à mort. Enfin ce dernier parvint à saisir son ad-

versaire à bras-le-corps, et le soulevant avec effort, il lui fit perdre terre. Ils tombèrent ensemble, mais Thomas toucha la terre le premier, et fut déclaré vaincu.

Ferréol se releva haletant, couvert de sueur, et tendant la main à son adversaire : « Tu ne prétendras pas cette fois, lui dit-il, que d'autres m'ont fait remporter la victoire.

— Non, répondit Thomas toujours riant, mais tu n'es pas encore vainqueur.

— Ah bah ! les autres, je ne les crains pas.

— Tu as peut-être tort; oserais-tu attaquer Louis Duval?

— Pourquoi pas? ce n'est pas la première fois que nous avons essayé nos forces ensemble, et j'ai presque toujours eu l'avantage sur lui.

— Eh bien ! nous allons voir, reprit Thomas. »

Aussitôt Louis Duval s'avance pour soutenir la proposition de Thomas, et engage la lutte avec Ferréol ; mais les forces de celui-ci avaient été épuisées pendant le premier combat, et dans un instant Louis Duval l'étendit à ses pieds. Ferréol se releva plus déconcerté, plus honteux que jamais, et alla cacher son dépit au milieu d'un groupe qui regardait la fin de la lutte, dont le prix fut remporté par Louis Duval.

« Eh bien! ne te l'avais-je pas dit, s'écria Thomas en s'adressant à Ferréol, que tu n'étais pas encore vainqueur? Tes jeux olympiques ne t'ont pas beaucoup réussi, et je te conseille d'y renoncer.

— Et moi, répondit Ferréol d'un air furibond, je te conseille de te taire.

— Tiens! et pourquoi donc me serait-il défendu de parler? Sommes-nous ici à l'école, et es-tu le maître pour imposer silence?

— Parle tant que tu voudras, mais ne me parle pas, et ne parle pas de moi.

— Voyez donc, dit Thomas en s'adressant à ses voisins, voyez donc monsieur Ferréol Darnay, comme il est fier depuis qu'il apprend le latin, et tant de belles choses qui ont eu pour résultat de lui faire découvrir les jeux olympiques! » Et tous les jeunes paysans se mettent à rire.

La vanité de Ferréol se révolta de cette innocente plaisanterie, et surtout de se voir en butte, pour la première fois, au rire moqueur de ses camarades. Incapable de se contenir plus longtemps, il s'avança vers Thomas : « Puisque tu ne veux pas te taire, s'écria-t-il furieux, voici pour te fermer la bouche. » Et en même temps il lance un coup de poing sur la mâchoire de

Thomas. Ce dernier était, comme nous l'avons dit, difficile à émouvoir; mais quand on l'avait trop violemment provoqué, il se fâchait tout de bon, et sa colère était d'autant plus dangereuse, qu'elle avait été plus longtemps comprimée. La douleur, et surtout l'injustice d'une telle agression le révoltent; rapide comme la foudre, il se précipite sur Ferréol, et le frappe à coups redoublés. Celui-ci peut à peine parer quelques coups, il recule de quelques pas, et tombe dans un petit fossé qu'il avait creusé lui-même, au milieu et dans la longueur de sa lice. Malheureusement sa tête va frapper avec violence contre une pierre qui se trouvait sur le bord du fossé, et qui lui fait une large blessure d'où le sang sort en abondance. Ferréol, étourdi du coup, ne peut se relever.

La promptitude avec laquelle toute cette scène s'était passée, n'avait pas permis aux spectateurs de séparer les combattants. En voyant tomber Ferréol, chacun s'empressa d'accourir; mais Thomas fut le premier qui l'aida à se relever; toute sa colère s'était évanouie à la vue du sang de son adversaire, car Thomas était la bonté même, et s'il se permettait quelquefois des plaisanteries, dans le genre de celles qui lui avaient attiré le courroux de Ferréol, elles

étaient toujours inoffensives ; il aimait à rire et à faire rire, voilà tout, et pour y parvenir, il se permettait de chatouiller, de piquer même un peu, mais jamais de mordre et de déchirer.

Deux sœurs de Ferréol, la bonne Marguerite et la petite Marie, se trouvaient au nombre des spectateurs. On pense bien qu'elles ne furent pas des dernières à accourir auprès de leur frère. Marie jetait les hauts cris; Marguerite plus calme, mais non moins émue, étanchait le sang avec un mouchoir, et examinait la blessure pour en reconnaître le plus ou le moins de gravité; elle s'aperçut promptement qu'elle n'avait rien de dangereux, et se hâta de bander la plaie avec son mouchoir tourné autour de la tête.

En revenant à lui, le premier objet qui frappa les yeux de Ferréol fut la figure triste et pleine de larmes de Thomas, qui semblait se reprocher ce malheur comme un crime et en implorer le pardon ; puis sa petite sœur Marie, dont les sanglots déchirants se faisaient entendre au loin, et enfin sa bonne Marguerite qui le tenait dans ses bras : « Mais qu'avez-vous donc tous? dit-il en ouvrant les yeux ; je n'ai point de mal, et il se leva en essayant de marcher; mais ses pas étaient chancelants, et ses deux sœurs le soutenaient en le prenant chacune par un bras. Quand ils se fu-

rent éloignés de la foule, Ferréol commença à sentir la douleur occasionnée par sa chute et par les meurtrissures que lui avaient faites les coups de poing de Thomas. Bientôt le souvenir de tout ce qui venait de ce passer se présenta à son esprit, et la honte, plus que la douleur physique, lui fit verser des larmes abondantes. Il pria ses sœurs de le conduire chez le maître d'école, dont la maison était voisine, ne voulant pas rentrer au presbytère dans l'état où il se trouvait. Arrivé dans la chambre du magister, qui s'était empressé d'accourir pour donner ses soins à son ancien élève, et éloigner la foule des autres enfants qui avaient suivi le blessé, on lui prodigua tous les soins que réclamait sa position. Quand il fut pansé, on le fit mettre sur un lit pour prendre quelque repos, et calmer l'agitation à laquelle il était encore en proie. Tout le monde se retira, excepté Marguerite qui s'assit auprès de son lit.

Ferréol, resté seul, livré à lui-même et à ses réflexions, repassa dans son esprit tous les événements de la journée; de sa poitrine s'exhalaient d'abord de fréquents et profonds soupirs, puis quand le tumulte de l'âme et des sens fut un peu apaisé, que ses idées eurent repris un cours plus régulier, il promena ses regards

sur les objets qui l'environnaient. Tout à coup il aperçoit sa sœur, qui avait quitté la chaise placée auprès du lit, et s'était agenouillée sur un prie-dieu, au-dessus duquel était placé un crucifix. Cette vue change à l'instant le cours de ses idées : une révolution salutaire s'opère en lui, et de nouveaux sentiments viennent remplacer ceux qui l'agitaient il n'y a qu'un instant.

« Bonne sœur, se disait-il à lui-même, ah ! tu as bien deviné que ma plus grande douleur n'est pas celle que ressent mon corps. Tu as trouvé le véritable remède qui peut me guérir... Prie, prie pour moi, bonne Marguerite, car je ne suis pas encore en état de prier... Oh ! que M. le curé avait bien raison de dire que la colère rendait l'homme semblable à un animal féroce !... Que de fautes m'a déjà fait commettre cette brutale passion !... Au moins avec Robert Trébuchet, j'avais un sujet raisonnable de me plaindre... ; et d'ailleurs dans ce temps-là je n'avais pas encore fait ma première communion, je n'avais pas encore entendu les sages instructions de M. le curé... ; et aujourd'hui je viens de fouler aux pieds toutes mes promesses, je viens d'oublier toutes les leçons, tous les préceptes de ma religion, pour maltraiter, qui ? un ami, un brave et digne garçon qui ne m'avait pas of-

fensé, qui n'avait voulu que se moquer un peu de ma sotte vanité... O mon Dieu, mon Dieu! ne pourrai-je donc jamais me corriger? » Et tout en se parlant ainsi à lui-même, ses pleurs coulaient avec abondance, mais ces larmes le soulageaient, car c'était le repentir, et non plus la colère et la mauvaise honte qui les faisait couler.

Après avoir pleuré quelque temps en silence, voyant toujours sa sœur dans la même attitude, il se sentit enfin disposé à prier.

« Exaucez, disait-il, ô mon Dieu! les vœux que vous adresse pour moi ma tendre sœur. Sans doute elle vous demande de toucher mon cœur et de me pardonner; ô mon Dieu! c'est la grâce aussi que je vous demande moi-même... mais pour l'obtenir, n'ai-je pas une démarche importante à faire?... J'ai insulté et provoqué grossièrement un ami, qui s'est justement irrité contre moi... : ne dois-je pas avant tout me réconcilier avec lui? Ensuite j'offrirai ma prière au Seigneur. »

Tandis que cette pensée occupait son esprit, Marguerite se leva, et, s'approchant doucement lui demanda comment il se trouvait, et s'il avait besoin de quelque chose.

« Je suis mieux, beaucoup mieux, ma chère

Magui ; je n'ai besoin de rien, si ce n'est pourtant de voir Thomas Ledru.

— Thomas Ledru ! et que lui veux-tu ?

— Je veux me réconcilier avec lui, je veux lui demander pardon, car c'est moi qui ai tort, et ce pardon hâtera plus ma guérison que tous les médicaments que la médecine ou la chirurgie pourraient employer. »

Marguerite, enchantée de la résolution de son frère, se hâta d'en préparer l'accomplissement. Elle en fit part sur-le-champ au maître d'école, en le priant de se charger de faire venir Thomas. Le magister alla lui-même chercher le jeune Ledru, qu'il trouva encore au milieu d'un groupe nombreux de ses camarades réunis sur la pelouse, s'entretenant des événements de la journée, dont le plus important, sans doute, était la rixe de Ferréol et de Thomas. Celui-ci s'empresse de suivre le magister ; une partie des jeunes gens l'accompagnent et s'arrêtent à la porte de la maison, dans laquelle Thomas entre seul. A sa vue, Ferréol se lève sur son séant, et lui tend la main : « Mon ami, dit-il, veux-tu me pardonner ? veux-tu oublier mes torts envers toi ? »

Thomas, sans lui répondre, se précipite dans ses bras, et, pour la seconde fois de la journee,

sa figure trahit une émotion peu ordinaire chez lui ; mais cette fois du moins, s'il y a encore des larmes dans ses yeux, le sourire a reparu en même temps sur ses lèvres vermeilles, comme on voit quelquefois sur le soir d'un beau jour une ondée de pluie arroser la terre, tandis que le soleil jette encore sur la nature l'éclat de ses rayons.

Ferréol, ayant entendu du bruit à la porte, reconnut la voix de ses camarades. Il demanda qu'on les fît entrer, en disant qu'après avoir insulté Thomas en leur présence, il était juste de réparer sa faute devant eux. Marguerite ouvrit la porte aux jeunes gens, qui se précipitèrent aussitôt dans la chambre. Ils virent en entrant Ferréol et Thomas pressés l'un contre l'autre, et se donnant les témoignages de la plus vive amitié.

« Mes amis, dit Ferréol, je vous ai fait appeler pour vous rendre témoins de ma réconciliation avec celui que j'avais injustement offensé. J'espère que dorénavant nous vivrons tous deux dans uue parfaite union, et que tout ce qui s'est passé aujourd'hui sera oublié.

— Non, dit Thomas, tout ne sera pas oublié; car je me souviendrai toujours de la noble conduite que tu tiens en ce moment.

— Ne m'en attribue pas la gloire, mon ami; ce sont les prières de Marguerite, c'est la vue de ce Christ mourant sur la croix, qui ont opéré en moi un changement subit et m'ont rappelé à mes devoirs. Aussi je remercie Dieu de tout mon cœur de la grâce qu'il m'a faite, et de la douce satisfaction que j'éprouve en ce moment.

— Ma sœur, continua-t-il en s'adressant à Marguerite, je vous l'avais bien dit, que ma réconciliation avec Thomas me guérirait mieux que tous les médicaments que l'art pourrait employer. Je ne sens plus aucun mal et je désire me lever. »

Tous les jeunes gens félicitèrent Ferréol de sa prompte guérison et surtout de sa conduite avec Thomas; puis ils prirent congé de lui et se retirèrent.

Après leur départ, Ferréol se leva, et se trouva en état de sortir; mais il éprouvait un peu d'embarras pour se présenter au presbytère, dans l'état où il se trouvait.

« Laisse-moi faire, lui dit Marguerite, je vais préparer ta rentrée. Reste ici encore quelques instants; je viendrai te chercher quand il sera temps.

— Va, ma bonne sœur, va, je t'attends avec impatience, mais avec confiance. »

Marguerite alla trouver aussitôt M. le curé. Elle lui raconta tout ce qui s'était passé depuis le moment de la querelle jusqu'à la réconciliation, et en terminant elle dit que son frère n'osait encore se présenter devant lui dans la crainte d'être grondé.

« Moi le gronder, répondit le curé, quand il a si noblement réparé sa faute! rassurez-le bien, je vous en prie, sans trop le louer pourtant de l'action qu'il a faite, car il doit la regarder comme toute naturelle, ou plutôt, comme il l'a déjà fait, il doit remercier Dieu de la lui avoir inspirée. Pour moi, je vous avoue que j'éprouve une grande joie, et que je remercie aussi Dieu de tout mon cœur en voyant que déjà chez cet enfant la religion triomphe des passions. Allez promptement le chercher, car sa blessure réclame peut-être des soins que vous n'avez pu lui donner.

Marguerite retourna avec empressement auprès de son frère, et l'accompagna chez M. le curé. En les voyant paraître, celui-ci dit en souriant à Ferréol : « Eh bien! mon ami, vous avez donc fait une chute grave? mais, ajouta-t-il avec une intention qui n'échappa point au frère et à la sœur, il paraît que vous vous êtes assez bien relevé. — Voyons un peu cette blessure.

Le curé, après l'avoir examinée, reconnut qu'elle n'offrait aucun danger; il ordonna le repos à Ferréol, et ne lui parla plus de cet événement.

CHAPITRE IX.

Tentative de rapprochement.

M. Trébuchet et son fils restèrent plus de deux ans sans revenir au Verney. Robert n'était pas fâché de cette détermination de son père, espérant sans doute que sa triste aventure serait oubliée quand il y reparaîtrait. Enfin ils arrivèrent tous deux vers la fin d'août 1789. La première visite qu'ils firent fut, selon l'usage, à M. le curé. Celui-ci était absent, et il ne se trouva que Ferréol pour les recevoir. Au premier moment, il y eut quelque embarras de part et d'autre; mais Ferréol se remit bientôt, et fit un accueil

poli et même gracieux aux visiteurs, qui y répondirent assez bien, mais avec cette froideur, et ce ton sec qui les caractérisaient.

Quelques jours après, M. le curé alla rendre sa visite, et les invita à un repas qu'il devait donner le jeudi suivant à quelques-uns de ses confrères du voisinage et à quelques notables de la paroisse. M. Trébuchet n'aimait pas beaucoup M. le curé; mais il le ménageait parce qu'il exerçait une grande influence sur le baron, son cousin. Il le remercia de son invitation avec de grandes démonstrations de reconnaissance, et promit de s'y rendre avec son fils.

Au nombre des convives se trouvait aussi le père Darnay; le curé espérait amener un rapprochement entre le fermier et l'homme d'affaires, et s'était flatté que son intervention obtiendrait un heureux résultat.

Pendant le repas, le curé parla d'un voyage qu'il était sur le point d'entreprendre et qui durerait près de deux mois. « C'est la première fois, ajouta-t-il, depuis plus de quarante ans que je suis curé du Verney, que j'aurai passé plus d'une semaine hors de ma paroisse.

— Il a fallu sans doute, reprit M. Trébuchet, un puissant motif pour vous déterminer à rompre ainsi toutes vos habitudes.

— Sans doute, car il s'agit de terminer ou plutôt d'empêcher un procès qui menace de diviser plusieurs membres de ma famille, et dans lequel on m'a impliqué, je ne sais trop comment.

— Ah ! vous avez un procès? vous devriez me charger de cela, M. le curé; vous ne devez pas, je suppose, vous entendre beaucoup en pareille matière, et il y a souvent du danger à suivre ces sortes d'affaires quand on n'est pas versé dans les détours de la chicane.

— Je vous remercie, M. Trébuchet, reprit le curé en souriant; si je voulais suivre le procès, j'aurais besoin sans doute d'avocats, de procureur, d'hommes d'affaires; mais je vous ai dit que je voulais au contraire le prévenir, et je suis tout à fait fixé sur les moyens que j'aurai à employer, et qui me suffiront pour ramener dans ma famille la paix et l'union. Ah ! Messieurs, ajouta-t-il en poussant un profond soupir, nous avons besoin plus que jamais d'union dans les familles et entre tous les honnêtes gens, si nous voulons résister au torrent qui menace de tout engloutir. Veillons, mes chers confrères, à ce que la discorde ne s'introduise pas dans nos paroisses; pour moi, je vous avoue que je ne quitte la mienne en ce moment-ci qu'en tremblant, et que si je n'y laissais quel-

qu'un en qui j'ai la plus grande confiance, je me serais avec peine déterminé à m'éloigner du troupeau dont la garde m'a été confiée. »

Ces paroles furent suivies d'un instant de silence, car les événements politiques qui agitaient la France commençaient à avoir du retentissement dans ces contrées éloignées, et y excitaient une sourde fermentation au milieu des populations naguère si paisibles.

M. Trébuchet prit la parole le premier : « Je crois, M. le curé, que vous vous alarmez à tort. Soyez persuadé que quand le roi et la noblesse le voudront sérieusement, ils auront bientôt réduit au silence toute cette populace qui se croit toute-puissante aujourd'hui, parce qu'elle vient de prendre la Bastille que défendaient seulement quelques invalides. Mais la véritable force, la véritable puissance n'est-elle pas du côté de la richesse et de la naissance? Le roi n'est-il pas toujours le chef des armées de terre et de mer? Tous les officiers des régiments, et le plus grand nombre des soldats ne lui sont-ils pas entièrement dévoués? Que l'on promette seulement un sou de haute paie par jour aux soldats, et ceux mêmes dont la fidélité a paru ébranlée marcheront comme les autres; et je vous le demande, que pourront contre le sabre,

les baïonnettes et la mitraille d'une armée régulière, ces masses d'hommes aux bras nus, armés de bâtons ou de piques, ces femmes échevelées, ces enfants déguenillés, qui ne savent que hurler vive la nation! vive le tiers-état!

— Mais vous ne dites pas, fit observer le père Darnay, qu'ils demandent aussi du pain à grands cris.

— S'ils étaient aussi affamés qu'ils le disent, ils n'auraient pas la force de crier si fort. Et moi, je soutiens qu'on n'en viendra à bout qu'en sabrant toute cette canaille, et en pendant ceux qui se mettent à sa tête, ou l'excitent par leurs discours et leurs écrits. Pour moi, mon cri sera toujours vive le roi! à bas la populace!

— Je suis de votre avis jusqu'à un certain point, » dit le curé de Saint-Christophe, paroisse voisine du Verney. C'était un homme d'une quarantaine d'années, d'une physionomie dure et sévère, d'une taille élevée et bien prise qui annonçait une grande force musculaire; son caractère participait de la sévérité de sa physionomie; du reste, il était d'une exactitude scrupuleuse dans l'accomplissement de tous ses devoirs, et on ne pouvait lui reprocher que de ne pas savoir en adoucir quelquefois la rigidité par cette douceur et cette charité qui distinguaient son confrère de Saint-Hippolyte.

— Je suis de votre avis, reprit-il; ni le roi, ni la noblesse, ni le clergé ne doivent faire de concession; ils doivent maintenir leurs droits légitimes, et ramener le peuple à ses devoirs; mais je ne crois pas qu'il soit pour cela nécessaire d'employer les moyens extrêmes dont vous parlez. Il suffirait, je pense, d'arrêter les agitateurs, et de leur faire leur procès régulièrement; s'ils sont trouvés coupables, ils seront punis conformément aux lois, et ces exemples d'une justice sévère suffiront pour couper la racine du mal.

— Mon cher confrère, répondit le curé du Verney, songez donc qu'il ne s'agit pas ici d'une émeute que l'on pourrait calmer par les moyens que vous indiquez; mais il s'agit d'une révolution préparée depuis longtemps, et dont aujourd'hui personne ne peut prévoir les suites, d'une de ces révolutions, en un mot, qui remettent en question tous les principes de la société, et bouleversent les empires; nous n'en voyons encore que l'aurore, et peut-être dans cinquante ans nos petits-neveux n'en auront pas encore vu la fin.

— Permettez, Messieurs, dit le père Darnay, je suis loin d'être aussi instruit que vous; mais il me semble, d'après les simples notions du bon sens et de la justice, que plusieurs des

griefs présentés au nom du peuple sont légitimes, et qu'il existe un grand nombre d'abus qu'il serait possible de réformer, sans pour cela occasionner un bouleversement général.

— Ce que vous dites là serait vrai, reprit le curé, si la religion et l'équité présidaient aux conseils de ceux qui poussent le peuple à la révolte; mais cette réforme des abus n'est qu'un prétexte dont ils se servent pour renverser tout entier l'édifice social; parce qu'ils savent fort bien que quand une fois ce lion terrible qu'on appelle le peuple, est démuselé, on ne sait plus où s'arrêtera sa fureur.

— Cependant le peuple a des droits qui sont depuis longtemps méconnus....

— Il paraît, interrompit M. Trébuchet, que M. Darnay est un patriote?

— Je ne sais pas trop, Monsieur, ce que veut dire ce mot; mais si, comme je l'ai entendu dire, cela signifie un homme qui aime sa patrie, je ne crois pas qu'il y ait du mal à être patriote, et dans ce cas j'avoue que je le suis.

— Eh bien! je vous déclare que si vous êtes de ce parti, vous courez grand risque de ne pas voir votre bail se renouveler, car M. le baron m'a expressément recommandé de n'admettre aucun patriote au nombre de ses fermiers.

— Il y a longtemps, Monsieur, que vous cherchez quelque prétexte pour me nuire auprès de M. le baron, et vous êtes enchanté d'avoir trouvé celui-ci; mais puisqu'il doit bientôt venir, j'espère que quand je lui aurai parlé je dissiperai facilement les nuages que vous pourriez avoir élevés dans son esprit contre moi.

— Vous vous trompez encore à cet égard, car M. le baron ne peut pas venir, son devoir le retenant en ce moment-ci auprès du roi, pour défendre sa majesté contre l'insolence des *patriotes;* et il eut soin d'appuyer avec intention sur ce dernier mot.

— Je vous prie de croire, Monsieur, que je ne suis point du nombre de ces prétendus patriotes, qui, selon vous, insultent la majesté royale; pour moi, je ne sépare point le roi de la patrie, et... »

Ici le curé du Verney jugea qu'il était temps d'arrêter une discussion qui commençait à s'échauffer et à prendre un caractère d'aigreur : « Messieurs, dit-il en interrompant les interlocuteurs, tout à l'heure je recommandais l'union et la paix pendant mon absence, et voilà que sous mes yeux mêmes une dispute s'engage à propos de politique, et menace déjà de vous diviser. Ah! Messieurs, voilà bien le signe des révolutions désastreuses; quand un royaume se divise ainsi en deux ou en plusieurs partis, com-

ment pourra-t-il subsister? Vous trouverez dans l'Évangile la réponse à cette question (1).

— Mais, Monsieur, reprit M. Trébuchet, il me semble que le parti le plus juste, le plus honorable est celui qui réunit dans son sein l'élite de la société, les princes, le clergé, la noblesse, la magistrature, et tout ce qu'il y a de plus distingué dans la robe, la finance et l'épée. Voilà de quoi se compose le parti qu'on appelle aristocratique, et auquel je me fais gloire d'appartenir, tandis que dans le parti opposé....

— Arrêtez-vous, M. Trébuchet, et n'attaquez personne; ces partis dont vous parlez ne sont pas encore assez prononcés pour pouvoir être jugés, surtout dans nos contrées. Les mots qui leur servent aujourd'hui de ralliement ressemblent à ces divers uniformes dont sont revêtus des régiments d'armes différentes, et qui couvrent d'un habit semblable le guerrier intrépide et le lâche, l'homme d'honneur et le fripon, l'un qui s'est engagé par dévouement, par goût, par le désir de servir son pays, l'autre qui ne l'a fait que par ambition, ou parce qu'il n'avait plus d'autres ressources, et qui n'est venu sous un certain drapeau que pour chercher un asile

(1) Omne regnum in se divisum desolabitur. — Saint Luc, ch. 11, v. 17.

qu'il ne pouvait trouver ailleurs; l'un qui sera fidèle à son parti jusqu'au dernier soupir, l'autre toujours prêt à déserter et à passer, selon qu'il croira y trouver son avantage, d'un camp dans un autre. Telle est l'idée que je me fais de la situation des partis qui divisent en ce moment la France; la victoire de l'un ou de l'autre déterminera bien des défections, ainsi que la manière dont on usera de cette victoire. Tout ce que je redoute, tout ce qui me fait trembler pour l'avenir, c'est l'effusion du sang, c'est la guerre civile et toutes ses suites déplorables; mais pourquoi, par nos prévisions, anticiper sur des événements qui nous sont inconnus, et que Dieu seul peut connaître? Ah! si ce Dieu n'était pas irrité par l'impiété, par la dissolution des mœurs qui règnent depuis si longtemps, peut-être pourrions-nous espérer un dénouement heureux au drame effrayant dont nous n'avons vu encore que les premières scènes. Pour moi, l'avenir m'effraie, et j'avoue que je ne l'envisage qu'avec terreur.... Mais abandonnons, je vous prie, un sujet de conversation qui pourrait amener la discorde entre nous, sans avoir aucune influence sur les affaires de l'État. Vous venez de nous dire, M. Trébuchet, que le baron du Verney qui était attendu ici ne viendrait pas?

Cependant il m'avait annoncé son arrivée dans la dernière lettre que j'ai reçue de lui.

— Ce n'est que depuis l'événement du 14 juillet qu'il a changé d'avis ; il envoie à sa place son fils le chevalier du Verney, que j'attends d'un jour à l'autre, et qui doit être muni de ses pleins pouvoirs pour régler ses affaires dans ce pays.

— Je suis fâché d'être obligé de m'absenter pendant le séjour du chevalier ici ; je ne serais pas fâché de faire sa connaissance, car il y a plus de dix ans que je ne l'ai vu, et ce n'était alors qu'un enfant, d'un tempérament faible et souffrant.

— Il paraît qu'il n'est pas encore d'une très-bonne santé, car son père l'envoie aussi dans nos montagnes dans l'espoir que l'air pur que l'on y respire contribuera à la fortifier. Le jeune homme ne s'est décidé qu'avec peine à quitter Paris dans ces moments-ci, et je crois encore que son père en l'éloignant a eu pour but de le préserver des dangers auxquels sa tête un peu vive pourrait l'exposer. Deux ou trois mois suffiront, à ce qu'il pense, pour tout terminer ; alors il rappellera son fils.

— Deux ou trois mois !... s'écria le curé de Saint-Christophe, je crains bien que M. le baron

ne se trompe beaucoup dans un pareil calcul.

— Et moi, je suis persuadé que l'on veut montrer de l'énergie, et ne pas se laisser imposer par des criailleries.

— Eh bien, Messieurs, allez-vous recommencer la discussion? Voilà des jeunes gens, continua-t-il en regardant Robert et Ferréol qui causaient ensemble à voix basse, qu'elle ne doit guère amuser, car ils n'y doivent rien comprendre.

— Pardon, monsieur le curé, reprit Robert avec assurance; au collége nous étions au courant de tout cela; il y avait aussi parmi nous les aristocrates et les petits patriotes; j'étais à la tête des aristocrates, et nous nous battions tous les jours avec les patriotes. Je racontais tout cela à ce pauvre Ferréol qui n'y comprend rien, et qui entend pour la première fois, à ce qu'il me dit, parler de révolution, d'états-généraux, de tiers-état, de patriotes et d'aristocrates.

— Il est vrai que Ferréol, qui depuis plus de deux ans est devenu mon élève et mon commensal, a reçu d'autres leçons que celles-là, et je crois qu'il vaudrait mieux s'occuper dans les colléges de bonnes études que de politique. Il sera toujours assez tôt pour les jeunes gens de

se mêler des querelles de parti, quand ils seront devenus hommes, quand leur jugement aura pris de la consistance, et que leur esprit sera capable de se former une conviction raisonnable. Jusque-là je pense qu'ils doivent s'abstenir de discussions qui les détournent de leurs études et des occupations convenables à leur âge, et quand je verrai un écolier se lancer sur le terrain brûlant de la politique, je lui dirai, comme je le dis à vous : Prenez garde, mon ami, *Incedis per ignes suppositos cineri doloso*. Vous comprenez sans doute ce passage, et vous connaissez le poëte qui adressait ces paroles à un de ses amis.

— Sans doute, dit monsieur Trébuchet, que Robert connaît ce poëte, car il est depuis plus de huit ans au collége, et il a terminé ses études cette année.

Pour moi, je suis un peu brouillé avec mes auteurs et avec le latin, et j'avoue que je ne sais ni quel est le poëte que vous citez, ni ce que ce passage signifie; mais je ne suis pas fâché de voir si mon fils n'a pas perdu son temps : allons, Robert, traduis-nous ce que M. le curé vient de nous dire.

—Je n'ai pas bien entendu; si monsieur voulait avoir la bonté de le répéter. »

Le curé, enchanté de trouver l'occasion de changer la conversation qui s'était engagée, se prêta avec complaisance au désir du père et à la demande du fils, et répéta lentement la citation. Robert, après avoir réfléchi, perdant un peu de son assurance habituelle, dit avec l'air du doute : « Ce vers-là n'est-il pas de Virgile?

— Mais non, reprit en riant Ferréol, il est d'Horace.

— On peut se tromper entre l'un et l'autre, puisqu'ils vivaient tous deux à la même époque et qu'ils étaient amis.

— Votre remarque est très-juste, dit le curé, et Ferréol a eu tort de rire de votre erreur. »

Encouragé par cette observation, Robert voulut donner une nouvelle preuve de son érudition pour tâcher d'éviter une traduction qui l'embarrassait. « Ce qui m'a trompé, c'est que je croyais avoir vu quelque chose d'approchant dans le second livre de l'Énéide, quand Énée marche au milieu de Troie embrasée, et sur les débris de ses maisons en cendres; ensuite, comme c'est un vers hexamètre... »

Ici Ferréol ne put s'empêcher d'éclater de rire, ce qui interrompit la phrase commencée par Robert.

« Je voudrais savoir, M. Ferréol, pourquoi vous vous moquez de moi?

— Apparemment, fit observer M. Trébuchet, que lui, qui n'étudie le latin que depuis deux ans, croit en savoir plus que toi qui as fini tes classes.

— Je ne me moque pas de vous, M. Robert, mais j'ai ri parce que vous avez pris deux petits vers lyriques pour un vers hexamètre. Ce passage se trouve dans une ode qu'Horace adresse à un de ses amis qui s'occupait d'écrire l'histoire des guerres civiles, et il disait : « Vous marchez sur des feux que recouvre une cendre trompeuse. »

— M. Ferréol, dit le curé, vous avez eu tort d'interrompre M. Robert, et puisque ce n'était pas à vous que s'adressait la question, vous auriez pu vous dispenser de donner des explications, et surtout une traduction que M. Robert aurait faite tout aussi bien que vous. Puis, craignant que cette nouvelle discussion n'amenât encore quelque autre collision entre ceux de ses hôtes qu'il avait eu surtout à cœur de réunir, il tâcha de rendre la conversation générale, secondé par ses confrères et par l'abbé Darnay, qui avaient saisi sa pensée, et il ne fut plus question ni de politique, ni d'auteurs latins. Mais après le départ de ses convives, il resta à notre bon curé l'idée pénible qu'il n'avait pas

réussi dans le but qu'il s'était proposé de rapprocher le père Darnay et l'intendant. Il adressa en particulier à Ferréol des reproches sur sa conduite à l'égard de Robert, en lui représentant qu'il aurait dû montrer plus de modestie; qu'en faisant ainsi un étalage déplacé de quelques connaissances de peu d'importance, il avait blessé l'amour-propre du père et du fils, et peut-être augmenté l'animosité que M. Trébuchet paraissait avoir contre sa famille.

Ferréol comprit toute la justesse de ces observations, et son silence et la rougeur de son front témoignaient de son repentir de s'être laissé aller à un sot et ridicule mouvement de vanité. Le curé s'aperçut de l'effet que ses paroles produisaient sur son élève, et cessant de prendre le ton du reproche, il termina sa petite mercuriale en lui disant d'un ton affectueux : « Enfin, n'oubliez pas, mon ami, que pour être bon chrétien, il faut avant tout, à l'exemple de notre divin Sauveur, être doux et humble de cœur. »

CHAPITRE X.

Le chevalier du Verney; histoire d'Hubert Darnay.

Quelques jours après la réunion dont nous venons de parler, arriva le chevalier du Verney, comme l'avait annoncé M. Trébuchet. Sa suite, plus nombreuse que celle qui accompagnait ordinairement son père, dans ces occasions, se composait d'un valet de chambre, un cuisinier, un cocher et deux laquais. Il descendit avec tout son monde dans la petite maison occupée par M. Trébuchet, et qui servait de pied-à-terre au baron. Son père l'avait engagé à descendre chez son ami et son parent le curé de

Saint-Hippolyte, mais M. Trébuchet, qui était allé à sa rencontre, l'en avait détourné, d'abord parce que le curé était à la veille de partir, et ensuite parce qu'il n'aurait d'autre société que son vicaire et son jeune frère, tous deux fils d'un de ses fermiers.

Le chevalier du Verney était un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, accoutumé à vivre dans le luxe et la mollesse, et qui avait usé dans les excès et la débauche une santé déjà faible de sa nature, mais qu'une conduite sage et régulière aurait pu fortifier. Il n'était pas dépourvu de bonnes qualités; mais elles avaient été étouffées de bonne heure par les flatteurs et les complaisants qui l'avaient toujours entouré. Son père, malheureusement partisan de la philosophie moderne, avait négligé de lui inspirer ces principes religieux qui seuls auraient pu mettre un frein à ses passions, et l'avait lancé de bonne heure dans le tourbillon du grand monde, espérant, par son crédit à la cour, lui faire faire un chemin rapide, et lui obtenir un poste brillant et en rapport avec sa fortune et sa naissance. Ces idées d'ambition et de grandeur avaient facilement tourné la tête du jeune chevalier, et l'on conçoit sans peine combien il devait détester une révolution qui

menaçait de renverser ses plus chères espérances.

Le jour même de son arrivée, après quelques instants de repos, et quelques soins donnés à sa toilette, il alla voir son parent le curé. Celui-ci le serra dans ses bras avec une affection toute paternelle, heureux de revoir le fils d'un de ses plus anciens amis. Il lui adressa de tendres reproches de ce qu'il n'avait pas regardé sa maison comme la sienne, ainsi que le faisait autrefois son père. Le chevalier s'excusa avec politesse, disant que s'il eût été seul, ou n'eût eu qu'un domestique, il n'aurait pas hésité à lui demander l'hospitalité; mais qu'il aurait cru commettre une indiscrétion en venant prendre un logement chez lui avec tout l'attirail de domestiques, de voitures et de chevaux qu'il traînait à sa suite, surtout ayant appris qu'il était sur le point de s'absenter pour longtemps. Le curé n'insista pas davantage, mais il lui fit promettre de lui consacrer une partie de son temps, pendant les deux jours qui restaient avant celui fixé pour son voyage; n'espérant pas le retrouver à son retour au Verney, il voulait s'en dédommager au moins, en causant avec lui de son père, de lui-même, et de tout ce qui pouvait l'intéresser.

Cette première entrevue se passa en politesses de part et d'autre; seulement celle de l'un était plus franche, plus cordiale; celle de l'autre plus brillante, de meilleur ton, si l'on veut; mais l'une partait du cœur; l'esprit et l'usage du monde faisaient tous les frais de l'autre.

La connaissance que le curé avait du cœur humain, et sa longue expérience, lui faisaient facilement juger un homme, après quelques instants d'entretien. Il avait reconnu dans le chevalier une tête légère, éventée, prête à céder aux premières impressions; mais il avait en même temps remarqué qu'il avait conservé dans toute leur force ces sentiments d'honneur dont se faisait gloire la noblesse française, et qu'elle regardait malheureusement trop souvent comme tenant lieu de toutes les autres vertus. C'est à ces sentiments qu'il résolut de faire appel, pour prémunir son jeune cousin contre les piéges que M. Trébuchet tendrait à son inexpérience, et surtout contre les efforts qu'il tenterait pour perdre les Darnay dans son esprit, et parvenir à leur enlever la ferme du Val-des-Bois; car déjà le bruit se répandait dans la paroisse qu'un étranger, un nommé Nicolas Boichet, créature dévouée de M. Trébuchet, était destiné à remplacer le père Darnay.

Le curé avait engagé le chevalier à venir dîner avec lui le lendemain; celui-ci avait accepté, et à midi il se présenta au presbytère en grande toilette, et suivi de ses deux laquais en livrée.

« Ah! mon cher petit cousin, lui dit le bon curé en souriant, vous arrivez ici avec un appareil somptueux, comme si vous alliez dîner chez un évêque, tandis que vous venez partager le modeste repas d'un pauvre curé de campagne.

— Oui, mais je n'ai pas oublié que ce curé de campagne était le marquis de Fallerans.

— J'avoue, mon ami, que depuis que la mort de mes frères, qui n'ont pas laissé d'héritiers mâles, a jeté sur ma tête une couronne de marquis, je m'en suis occupé si peu, que, moi, je l'avais presque oublié; et vous êtes le premier qui m'ayez donné ce titre, comme vous êtes le seul dans toute cette paroisse qui en soyez instruit. Mais vous auriez dû me prévenir que vous entendiez dîner chez le marquis de Fallerans, alors j'aurais tâché de vous recevoir en marquis; j'aurais surtout choisi une société plus convenable que celle que vous aurez à ma table, où nous ne serons que vous et moi, avec mon vicaire et son frère, tous deux fils d'un de vos fermiers.

— Comment! Monsieur, dès que vous les ad-

mettez à votre table, j'aurais mauvaise grâce de me plaindre d'une telle société, surtout dans un temps où l'on parle tant d'égalité, et où la noblesse doit s'accoutumer à déroger. »

Le ton légèrement ironique avec lequel le chevalier prononça ces paroles n'échappa point au curé; et, voulant donner une leçon à son jeune parent, il reprit aussitôt : « Rassurez-vous, monsieur le chevalier, vous ne dérogerez point en ayant pour convives les fils d'un homme à qui votre père a toujours témoigné de la confiance, de l'amitié, et qui n'a cessé d'y répondre par un dévouement et une fidélité à toute épreuve. Souvent monsieur le baron du Verney a admis le père Darnay à sa table; plusieurs fois même il n'a pas dédaigné de s'asseoir à la sienne, et cependant alors il ne croyait pas déroger.

— Vous prenez un peu sérieusement une simple plaisanterie que vous pardonnerez à la préoccupation que me donnent ces nouvelles idées politiques qui malheureusement menacent de bouleverser la France. J'ai entendu effectivement parler à mon père de la famille Darnay d'une manière à prouver l'estime qu'il lui portait, et à justifier ce que vous venez de m'en dire; cependant, d'après certains bruits qui me sont parvenus, le chef de cette famille serait

imbu de ces nouvelles opinions, et j'avoue qu'à mes yeux il perdrait alors une grande partie de l'estime que sa conduite antérieure avait pu mériter.

— Prenez garde, Monsieur, de vous laisser entraîner à juger un homme respectable, vertueux, intègre, sur les rapports mensongers de l'intrigue et de l'envie. Depuis plus de quarante ans je suis à la tête de cette paroisse, il n'est pas une famille que je ne connaisse mieux peut-être qu'elles ne se connaissent elles-mêmes. Toutes, et c'est pour moi un grand sujet de consolation qui m'a déterminé à ne jamais abandonner ce troupeau privilégié, toutes, dis-je, sont remarquables par la pureté de leurs mœurs et par la pratique de toutes les vertus; mais entre toutes se distingue encore la famille Darnay. Si leur conduite honorable leur a mérité de la part des étrangers l'estime et la considération, il est une maison qui leur doit encore plus; elle leur doit la réconnaissance et l'accomplissement d'une promesse sacrée, et cette maison, c'est la vôtre, Monsieur.

— Je me rappelle en effet avoir entendu dire qu'un Darnay avait jadis sauvé la vie à l'un de mes ancêtres; mais je pense qu'ils en ont été assez bien récompensés par la concession à vil

prix d'une ferme aussi importante que celle du Val-des-Bois pendant un siècle, et qu'aujourd'hui on peut sans injustice et sans ingratitude leur demander une augmentation du prix de leur bail.

— J'ignore quel temps doit s'écouler pour prescrire les droits à une reconnaissance telle que celle que votre famille doit à la famille Darnay ; sans doute s'il ne se fût agi que de récompenser un de ces traits assez ordinaires de courage, par lequel un soldat, un vassal sauve la vie de son chef, de son seigneur, dans un combat ou dans tout autre danger où ses jours sont exposés, ainsi que plusieurs fois les Darnay l'avaient fait avant l'événement qui a amené la concession de la ferme du Val-des-Bois, sans doute, dis-je, je concevrais que la reconnaissance d'un pareil fait fût plus personnelle à celui qui en a profité, et qu'elle s'affaiblît et s'oubliât en passant de génération en génération; mais quant à un dévouement dont on trouve à peine quelques exemples dans l'histoire, et qui rappelle celui d'Eustache de Saint-Pierre et de ses compagnons à la prise de Calais.....

— Pardon, Monsieur, si je vous interromps; mais je ne connais pas le fait dont vous voulez parler, et je l'ai toujours regardé comme un

de ces actes de courage assez ordinaires dont il était question tout à l'heure.

— Alors je ne suis pas surpris si vous me parliez avec tant de légèreté de la reconnaissance que vous deviez aux Darnay ; j'étais affligé de ne pas vous voir partager les sentiments dont se sont honorés vos pères ; mais puisque vous n'en connaissiez pas le motif, vous êtes excusable ; seulement je m'étonne que votre père ne vous en ait jamais rien dit.

— Il m'a souvent répété que nous avions de grandes obligations aux Darnay, mais il n'est entré dans aucun détail, ou du moins je ne me le rappelle pas. Tout ce que je sais, c'est qu'ils se sont établis ici avec le chef de notre famille dans le XVIe siècle.

— Eh bien ! je vais réparer cette omission de la part de votre père, ou cet oubli de la vôtre. Mon récit ne sera pas long, et j'aurai le temps de le terminer avant que le dîner soit servi.

Voyez-vous d'ici, sur le haut de ce rocher qui s'avance comme un cap à l'entrée d'un vallon, ces vieilles tours en ruine, et ces pans de murailles dont il reste encore quelques créneaux? c'était le manoir de vos ancêtres. A l'époque de la conquête de la Franche-Comté, en 1674, il était habité par le jeune baron René

du Verney, et par sa mère, veuve de François du Verney, qui avait été tué au siége de Besançon, en 1664. Cette circonstance n'avait pas peu contribué à augmenter la haine que la mère et le fils portaient aux Français. Le baron René leva un certain nombre de soldats dévoués, et se réunissant à quelques seigneurs du voisinage, ils commencèrent une guerre de partisans qui fit beaucoup de mal à l'ennemi. Parmi les guerriers qui combattaient avec René, il en était un qui se distinguait par la bravoure, et surtout par le dévouement et la fidélité envers son seigneur : c'était Hubert Darnay. Le jeune baron et son vassal étaient à peu près de même âge; ils avaient été élevés ensemble, ensemble ils avaient parcouru les forêts, gravi les rochers, poursuivi à la chasse les chamois et les ours. Il était résulté de cette communauté d'habitudes et d'existence une familiarité, une intimité, qui, sans les confondre, avait rapproché les distances que la naissance et la fortune avaient mises entre ces deux jeunes gens. Hubert avait pour René cette déférence qu'il devait à son seigneur, mais sans bassesse, sans flatterie, sans lâche complaisance; de son côté le jeune baron, tout en témoignant à Hubert l'amitié, l'affection la plus vive, savait conserver la dignité

qui convenait à son rang, sans montrer ni orgueil ni fierté.

Au moment de partir pour la première expédition dont je viens de parler, la baronne douairière fit appeler Hubert Darnay, pour lui recommander spécialement de veiller sur son fils. « Vous le voyez, lui dit-elle ; il est le seul et dernier rejeton de la noble maison du Verney ; c'est à vous, mon cher Hubert, à vous qui dès l'enfance avez montré tant d'attachement pour lui, c'est à vous que je le confie. Vous savez qu'il est brave jusqu'à la témérité ; vous êtes, il est vrai, non moins brave que lui, mais vous êtes plus prudent... Je n'ai pas besoin de vous demander si vous m'accordez ma demande ; le feu qui brille dans vos regards, à travers les larmes qui semblent prêtes à couler de vos yeux, m'annonce que ce n'est pas en vain que je vous ai adressé ma prière. »

A peine eut-elle achevé ces mots, qu'Hubert mettant un genou en terre, et étendant la main du côté d'un crucifix placé au-dessus du prie-dieu de la baronne : « Je jure ici, dit-il, et fais vœu devant Dieu, et en présence de l'image de notre Rédempteur, que je défendrai au péril de mes jours les jours de votre fils, et que dans toute circonstance je serai prêt à donner ma vie

pour la sienne. La seule récompense que je vous demande, Madame, c'est que, si je succombe, vous preniez soin de mon enfant, et que vous et votre fils vous me remplaciez auprès de lui.

— J'espère, reprit la baronne, que Dieu vous préservera d'un pareil malheur; mais s'il en était autrement, vous pouvez être assuré, et j'en prends ici l'engagement devant le même Dieu qui vient d'entendre vos serments, que votre enfant sera regardé comme le mien, et que j'aurai pour lui les soins de la plus tendre mère. »

Pendant plusieurs mois le baron René obtint des succès remarquables sur les détachements français qui parcouraient les environs. Il enleva plusieurs convois, battit quelques corps détachés, et arrêta le progrès des armes de Louis XIV dans cette partie de la province. Le roi, courroucé d'une résistance à laquelle il était peu accoutumé, envoya enfin un de ses lieutenants à la tête d'un nombreux corps de troupes, avec ordre de détruire tous les châteaux de ces montagnes, et de s'emparer de tous les chefs qui avaient dirigé cette insurrection, comme il l'appelait. Le baron du Verney était surtout signalé comme un de ceux qu'il fallait à tout prix prendre mort ou vif.

Le lieutenant du roi exécuta ces ordres avec

une sévérité qui dépassait, comme c'est l'ordinaire, la lettre de ses instructions. Les pauvres soldats montagnards ne purent tenir longtemps devant des troupes aguerries, et n'eurent bientôt de refuges que dans les châteaux forts qui hérissaient ces montagnes. Mais quelle résistance pouvaient opposer ces murailles construites au moyen âge, et avant l'invention de la poudre, contre l'artillerie qui les foudroyait et les renversait en quelques heures?

Un seul de ces châteaux soutint un siége plus long et plus opiniâtre que les autres; c'était celui du Verney. Pendant plus de huit jours il arrêta tous les efforts des Français, et leur fit éprouver des pertes considérables. Le lieutenant du roi était furieux; il fit sommer la garnison de se rendre à discrétion, la prévenant dans les termes les plus menaçants qu'elle serait tout entière passée au fil de l'épée, et que son chef serait pendu aux créneaux. Les assiégés répondirent qu'ils préféraient s'ensevelir sous les ruines de la forteresse. Aussitôt le canon fit de nouveau retentir de son tonnerre les échos de la montagne, et à la fin de la journée une des tours principales s'écroula avec un horrible fracas, ouvrant aux assiégeants une large brèche par laquelle ils pouvaient facilement entrer

dans la place. Pour surcroît de malheur, le baron René fut dangereusement blessé d'un éclat de pierre, et on fut obligé de le transporter sur son lit, privé de tout sentiment.

La nuit suspendit le combat; mais il était évident qu'à la pointe du jour l'assaut serait livré, et qu'il n'y avait aucun moyen d'y résister. La baronne appela une partie des guerriers dans la grande salle, et là on tint conseil. Après plusieurs avis proposés et discutés, il fut résolu d'envoyer un parlementaire au commandant français pour demander à capituler. La réponse ne se fit pas attendre; voici ce qu'elle contenait : « Le baron du Verney me sera livré pour être pendu immédiatement; à cette condition le reste de la garnison aura la vie sauve, sinon tout ce qui est dans le château sera passé au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. »

Une pareille réponse jeta l'effroi et la consternation parmi les habitants du château; la baronne était anéantie. Tout à coup entra le chirurgien, qui venait de panser les blessures de René; ignorant ce qui s'était passé, et attribuant ce surcroît de douleur générale à la crainte qu'inspirait l'état du jeune baron, il s'approche de la douairière : « Rassurez-vous, Madame, votre fils n'a reçu qu'une forte contusion, mais

il n'existe aucune lésion sérieuse, et je réponds de sa vie. Il vient de reprendre connaissance, et les premières paroles qu'il a prononcées étaient celles-ci : Où est ma mère? je voudrais bien la voir.

— Ah! plût à Dieu, s'écria la baronne en sanglotant, qu'il fût mort comme son père, en combattant sur la brèche!... et ses gémissements interrompirent sa voix. Puis elle se leva, et, appuyée sur le bras d'une de ses femmes, se rendit dans l'appartement de son fils.

Le chirurgien ne comprenait rien à l'effet qu'avait produit la nouvelle qu'il venait d'apporter, et, regardant autour de lui, il voyait sur tous les visages paraître la même stupeur que s'il eût annoncé la mort du baron.

Pendant quelques instants, il régna un silence morne que bientôt Hubert Darnay rompit, en s'adressant au chirurgien : « Êtes-vous bien sûr que les blessures de M. René ne sont pas mortelles, et qu'il n'y a aucun danger à craindre pour sa vie?

— J'en suis parfaitement sûr, et j'en répondrais sur ma tête.

— En ce cas, mes amis, dit-il en s'adressant à ses compagnons d'armes, j'ai un devoir à remplir, et je compte sur vous pour m'aider

dans cette occasion. Au commencement de cette campagne, dans cette même salle où nous sommes, au pied de ce crucifix que vous voyez, j'ai promis, par un serment solennel, qu'en toute circonstance je donnerais ma vie pour sauver celle de notre jeune baron. Voici le moment d'accomplir ma promesse et de me dégager de mon vœu; le commandant français exige que le baron du Verney lui soit livré seul à discrétion, et à ce prix vous serez tous libres. Eh bien! je vais prendre les vêtements et les armes de M. René; nous sommes à peu près de même âge et de même taille, personne dans le camp français ne connaît les traits du baron; mais un grand nombre ont vu de près son armure et son casque, dont la visière, toujours baissée, ne laissait apercevoir que ses yeux étincelants; je passerai facilement pour le baron, et je réussirai, si Dieu m'est en aide, à vous sauver tous. »

Un mouvement de surprise et d'admiration agita l'assemblée; on hésitait à répondre, à prendre un parti; Darnay s'en aperçut, et reprit aussitôt : « Nous n'avons pas un instant à perdre, il faut profiter de l'absence de madame la baronne, qui se ferait peut-être un scrupule de me laisser accomplir mon vœu....... D'ailleurs, ne croyez pas que je cours autant de dan-

ger qu'on pourrait le craindre au premier coup d'œil ; aujourd'hui on n'exécute plus les menaces du genre de celles qu'a faites le commandant français. J'en serai quitte pour être retenu pendant quelque temps comme prisonnier de guerre, et mis à rançon. Cependant, s'il doit y avoir une victime, ne vaut-il pas mieux que ce soit moi qui périsse, et que le dernier rejeton des du Verney soit sauvé ? Que deviendriez-vous tous, tant que vous êtes ici, après sa mort ? que deviendrais-je moi-même, si je lui survivais ? Tous ses biens seraient confisqués et donnés à des étrangers, qui nous chasseraient des domaines où nous vivons depuis si longtemps.... Je n'ai qu'une grâce à vous demander, mes amis : que ma femme et mon enfant ignorent mon sort ; dites-leur que je suis mort en combattant.... O mon enfant !... si jeune, être privé de ton père !... et ici sa main essuya quelques larmes ; puis reprenant avec force : Non, tu ne seras pas privé d'un père, je te lègue au baron du Verney, et si celui-ci te manque, il t'en restera toujours un dans le ciel qui ne te manquera jamais !.... Allons, mes amis, vite à nos rôles, et hâtons-nous d'en finir. »

Les compagnons d'Hubert, cédant à l'entraînement qu'il avait su leur inspirer, lui obéirent

en pleurant, et en admirant son noble dévouement. On le revêtit des habits et de l'armure du baron, tandis que le parlementaire retourna auprès du commandant français lui annoncer que le jeune du Verney se remettait à sa discrétion, à condition qu'il accorderait, comme il l'avait promis, la liberté à tous les autres habitants du château.

L'officier français ordonna que la garnison évacuât sur-le-champ la place, et emmenât ses blessés. Chaque soldat devait ensuite déposer ses armes, et n'emporter du château que les effets servant à son usage personnel; mais, avant tout, le baron devait être remis entre les mains du prévôt de l'armée, qui irait le recevoir à la porte du château, avec une escorte chargée d'occuper immédiatement ladite porte.

Aussitôt que le parlementaire fut de retour, Hubert régla l'ordre dans lequel on devait sortir du château. Il recommanda surtout qu'on laissât ignorer à la baronne ce qui allait se passer; il lui fit dire seulement que tout le monde allait partir, et qu'elle suivrait la garnison avec les femmes qui l'accompagnaient. A cette nouvelle, la baronne, croyant qu'on allait livrer le jeune baron, jeta des cris perçants, en répétant, dans son désespoir, qu'elle voulait mourir avec son

fils. Hubert avait prévu cette explosion de la douleur maternelle, et avait calculé que ce serait un moyen de plus de donner le change aux ennemis.

Tout réussit au gré de ses désirs. Le cortége se mit en marche, ayant à sa tête Hubert; venaient ensuite les blessés, et le reste de la garnison, suivi de la baronne et de ses femmes, dont les lamentations et les gémissements attendrissaient même le cœur des soldats ennemis. En sortant du château, la baronne s'évanouit, et l'on fut obligé de la transporter sur une espèce de litière improvisée, de sorte qu'elle ne s'aperçût point de ce qui se passait autour d'elle.

Hubert remit au prévôt une épée, dont le pommeau était gravé aux armes des barons du Verney; les soldats déposèrent les armes et se retirèrent. Les Français se précipitèrent aussitôt dans le château, qui fut livré au pillage, et ensuite aux flammes.

Pendant cette scène de désolation, Hubert était resté au milieu de ses gardes, attendant que l'on décidât de son sort. Un groupe d'officiers, au milieu desquels était le commandant français, se tenait à quelque distance, en parlant à voix basse. Bientôt l'un d'eux se détacha, et vint dire à Hubert : « Baron du Verney, préparez-vous à mourir. — Je suis prêt, répon-

dit-il avec calme. Quelques minutes après, il fut pendu à cet arbre que vous pouvez apercevoir d'ici, et qui n'était éloigné que de cent pas de la porte du château.

— Il fut pendu ! s'écria le chevalier, qui avait écouté ce récit avec le plus vif intérêt.

— Oui, Monsieur, et c'est ainsi que le dévouement d'un Darnay a sauvé la vie d'un de vos ancêtres, assuré l'existence de sa postérité, et il n'est pas un de ses descendants qui ne lui doive la vie; aussi jusqu'à vous il n'en est aucun, pas même votre père, qui n'ait renouvelé, sur son honneur et sa foi de gentilhomme, la promesse de maintenir la famille Darnay dans la possession des droits et priviléges accordés par le baron René au fils du malheureux Hubert.

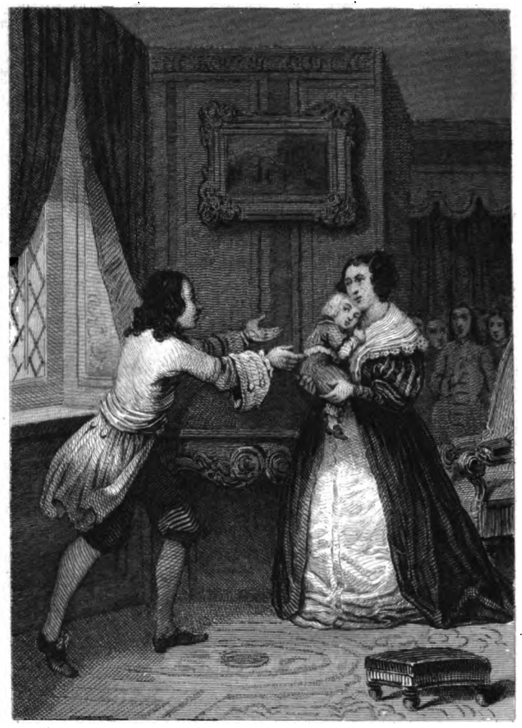
— Et certes ce n'est pas moi qui violerai une promesse aussi sacrée, et je le jure ici, comme mes pères, sur l'honneur et la foi de gentilhomme.

— Bien, très-bien, mon ami, je n'en attendais pas moins de vous; toute autre réponse m'aurait fait croire que le noble sang des du Verney, qui coule dans vos veines, était bien dégénéré. Maintenant penserez-vous déroger, en vous asseyant à table avec deux des descendants d'Hubert Darnay?

— Ne me rappelez pas, je vous prie, cette sotte plaisanterie, que je ne me serais certainement pas permise si j'eusse connu toutes les particularités de l'histoire que vous venez de me raconter. Il me tarde, au contraire, que vous me les présentiez, et vous verrez, par l'accueil que je leur ferai, si je ne me conduirai pas comme un du Verney doit le faire avec un Darnay. Mais auparavant achevez-moi, je vous prie, votre récit, et dites-moi ce que devint le baron René après la prise du château.

— Il fut transporté dans la maison d'un de ses fermiers, et, jusqu'au départ des Français, il passa pour l'un des fils de cet homme. Comme il y avait des soldats logés dans cette maison, on avait conduit la baronne dans une autre, de crainte que l'émotion et la joie que lui causerait la vue de son fils, qu'elle croyait mort, ne trahissent la vérité. Mais aussitôt que les Français se furent éloignés, ce qui eut lieu trois ou quatre jours après, on lui fit connaître tout ce qui s'était passé. Je n'essaierai pas de vous décrire ce qu'elle éprouva pendant ce récit; on peut le sentir, l'imaginer, mais il est presque impossible de l'exprimer. Sa première pensée fut de demander à voir son fils, comme si elle eût encore douté de la vérité de ce qu'elle venait

d'entendre. On s'empressa de la conduire auprès de lui, mais en lui recommandant d'éviter avec soin de rien dire qui eût trait à la fin tragique d'Hubert, car une pareille nouvelle, dans l'état d'affaiblissement où il se trouvait, aurait pu occasionner en lui une révolution capable de le tuer. On lui dit qu'Hubert, dont il ne cessait de parler, avait été tué du même coup qui l'avait blessé lui-même. Ce ne fut que plusieurs mois après, quand il fut parfaitement rétabli, qu'il apprit toute la vérité. A ce récit, il entra dans un violent désespoir, et son esprit fut quelque temps comme égaré; il fit venir tous ceux qui se trouvaient dans la salle du château quand Hubert leur avait fait part de son projet. Lorsqu'ils furent réunis, il exigea qu'on lui rendît compte dans les plus petits détails de tout ce qui s'était passé; il se le fit répéter plusieurs fois par les différents témoins de cette scène, et écouta ces récits en silence, la tête appuyée sur ses mains; son œil était fixe, ses dents serrées, sa poitrine oppressée. A la fin il se leva tout à coup, et lançant sur ceux qui l'entouraient un regard qu'animait une sombre fureur : « Quoi! misérables, s'écria-t-il, vous avez eu l'infamie de consentir au noble sacrifice d'Hubert, et de livrer à ses bourreaux mon frère d'armes,



— Eh bien, dit-elle au baron, vous parlez de mourir et qui servira de père à cette innocente créature [illegible]

mon ami d'enfance!.... Et vous l'avez fait sans me consulter, sans consulter ma mère!.... Vous êtes plus barbares que ceux qui lui ont fait subir un infâme supplice.... Mais c'était, dites-vous, pour me sauver!... Et vous croyez que j'accepterai la vie chargée du poids de la mort d'un ami aussi dévoué!... Non, non, vous avez fait de cette vie un fardeau qu'il m'est impossible de supporter. » Et en disant ces mots il s'arrachait les cheveux, et se livrait à l'explosion du plus violent désespoir.

La baronne, avertie de l'état dans lequel était René, entra dans l'appartement en tenant dans ses bras le jeune fils d'Hubert: « Mon fils, lui dit-elle en lui présentant l'enfant, vous parlez de mourir; et qui servira de père à cette innocente créature que celui que vous pleurez vous a léguée en mourant pour vous?... »

Ces mots apaisèrent tout à coup l'agitation violente qui bouleversait l'âme de René. Il regarda quelques instants cet enfant qu'on lui présentait, comme s'il eût cherché à découvrir sur son visage les traits de son ami; puis le prenant dans ses bras: « Oui, oui, s'écria-t-il, tu seras désormais mon fils.... et puisque je suis condamné à survivre à ton père, tu resteras près de moi comme son image vivante, et tu retrou-

veras en moi celui que tu as perdu. Comme il prononçait ces paroles, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux; c'étaient les premières qu'il répandait depuis qu'il avait appris l'affreuse nouvelle qui l'avait jeté dans un si violent désespoir. Ces larmes le soulagèrent et calmèrent son agitation.

Quelque temps après, sa mère le décida à s'éloigner du théâtre de ses malheurs; elle le fit voyager pendant quelques années pour chercher à le distraire de sa douleur.

Deux ans après ces événements, elle l'engagea à se marier, et il épousa la fille d'un comte de Fallerans, l'un de mes ancêtres, ce qui a donné lieu à l'alliance de notre famille avec la vôtre.

Quand le fils d'Hubert eut atteint l'âge de pouvoir être établi, le baron lui fit faire un bon mariage, et lui accorda pour lui et ses descendants la ferme du Val-des-Bois.

—Je vous remercie de tout ce que vous venez de m'apprendre, et je vous prie maintenant de me faire faire le plus tôt possible la connaissance des petits-enfants du brave Hubert. »

Le curé s'empressa de faire venir son vicaire et Ferréol. L'un et l'autre furent étonnés de l'accueil gracieux et plein de bonté que leur fit

le chevalier. Ils ne savaient que penser de tant d'égards, de tant d'empressement de la part d'un jeune seigneur de la cour. Ferréol surtout était tout honteux de ne savoir que répondre. Son embarras augmenta encore lorsque l'on se mit à table, et qu'il vit deux beaux messieurs tout galonnés qui se tenaient debout derrière les quatre convives, et les servaient également. La première fois que l'un de ces brillants valets voulut changer son assiette, il lui dit : « Monsieur, je ne le souffrirai pas, ne vous donnez pas cette peine. » Le sourire que ces paroles excitèrent sur toutes les lèvres, même sur celles des messieurs galonnés, fit penser à Ferréol qu'il avait fait une sottise, et il résolut d'imiter ses voisins qui se laissaient servir sans rien dire. Peu à peu il reprit son assurance, et répondit aux questions que lui adressait le chevalier, avec une présence d'esprit et un à-propos qui charmèrent son interlocuteur.

Le bon curé était heureux du succès qu'il avait obtenu ; aussi se mit-il en route le lendemain, persuadé que le chevalier tiendrait, envers la famille Darnay, la parole qu'il lui avait donnée.

CHAPITRE XI.

Événements inattendus.

M. Trébuchet avait bien prévu que le curé parlerait au chevalier en faveur des Darnay ; aussi ne fut-il pas surpris quand le jeune du Verney lui déclara nettement qu'il entendait leur continuer leur bail aux mêmes conditions que celles qui existaient.

« Comme il vous plaira, monsieur le chevalier ; mais je vous préviens que cela va exciter la jalousie de tous les autres fermiers dont les baux se trouveront augmentés de prix.

— Aucun d'eux, comme vous le savez sans

doute, n'y a les mêmes droits que la famille Darnay.

— Ah! vous voulez parler, reprit en souriant l'homme d'affaires, de cette vieille légende que racontent les Darnay, et que monsieur le curé n'aura pas manqué de vous répéter; c'est fort beau, c'est fort touchant; mais, à mon avis, il ne manque qu'une seule chose à ce récit pour le rendre vraiment intéressant, c'est la vérité.

— Comment! la vérité? croyez-vous que mon noble cousin, le curé de Saint-Hippolyte, m'aurait donné cette histoire comme vraie, si elle ne l'était pas?

— Ce n'est pas ce que je veux dire; mais monsieur le curé se trompe ou est trompé lui-même; tout le monde d'ailleurs connaît sa partialité pour les Darnay, et cela fait même beaucoup jaser dans la paroisse; quant à l'histoire en elle-même, elle n'est fondée sur rien d'authentique, et ce n'est qu'une tradition conservée dans la famille Darnay, et que chaque génération aura chargée et embellie avec le temps. En effet, si ce qu'ils racontent était vrai, il en serait fait mention dans le titre primitif de 1692, et je n'y trouve que ces mots : « En raison des services que le père de Philippe Darnay nous a rendus, nous lui avons concédé et concédons,

etc., etc, » Et remarquez, Monsieur, que cette formule, je la retrouve dans presque tous les autres baux de la même époque ; ainsi je ne vois pas pourquoi tous vos autres fermiers ne pourraient pas réclamer le même privilége que celui que veulent s'arroger les Darnay.

— Ce que vous dites peut être vrai, mais j'ai donné ma parole; ainsi n'en parlons plus. »

M. Trébuchet n'insista pas davantage, satisfait d'avoir ébranlé la confiance que le chevalier avait eue dans le récit du curé. Il se promit bien de profiter de toutes les circonstances qui pourraient s'offrir et même d'en faire naître au besoin, pour venir à bout de ses desseins. En attendant, son fils et lui redoublèrent de prévenances, de souplesse, de bassesse même, pour s'emparer de l'esprit du chevalier, habitué déjà à se laisser prendre à ce piége grossier.

Les occasions que cherchait l'intendant ne tardèrent pas à se présenter.

Le dimanche suivant le chevalier assista à la messe paroissiale, assis dans le banc réservé aux seigneurs du Verney ; à sa gauche était placé Robert Trébuchet ; le banc le plus rapproché était celui de la famille Darnay, occupé en ce moment par le père et la mère, et par Marguerite et Marie, leurs filles.

Pendant toute la messe, et dans les instants mêmes les plus solennels du sacrifice, le chevalier et Robert ne cessèrent de parler, de rire, quelquefois assez haut pour être entendus d'une partie de l'assemblée. Robert avait l'air d'y mettre un peu plus de réserve; il cachait de temps en temps son visage dans son mouchoir, comme pour étouffer le rire qu'excitaient sans doute les plaisanteries de monsieur le chevalier. Pour ce dernier, il ne se gênait nullement, il promenait ses regards sur tout le monde, comme s'il eût assisté à un spectacle; il les arrêta par hasard sur la jeune Marie Darnay, qui se trouvait assez près de lui, et la fixa avec une telle impudence, que la jeune fille, toute déconcertée, rougit et baissa la tête. Puis il dit assez haut pour être entendu d'elle et des autres personnes qui étaient dans le même banc : « Robert, quelle est donc cette jolie enfant! » On n'entendit pas la réponse de Robert; mais elle fut suivie, après quelques chuchotements, de nouveaux éclats de rire, de nouveaux coups d'œil impertinents.

Tous les fidèles qui étaient témoins d'une telle conduite en étaient indignés, mais personne n'osait leur adresser des remontrances. A la fin le père Darnay, impatienté, leur dit à haute voix: « Messieurs, quand on vient dans la maison du

Seigneur, si on ne veut pas édifier le prochain, au moins ne doit-on pas le scandaliser. » Ces paroles, prononcées avec ce ton grave et imposant qui caractérisait le père Darnay, fit taire à l'instant nos jeunes étourdis. Ils se parlèrent bien encore à voix basse, mais le chevalier cessa ses éclats de rire et ses regards impudents.

Après l'office, ils ne manquèrent pas de raconter cette scène à M. Trébuchet, qui fut enchanté de trouver une occasion de nuire à Darnay. Son apostrophe fut représentée comme une insulte impardonnable, comme une preuve de l'impertinente grossièreté d'un homme orgueilleux qui ne respectait rien, et qui n'aurait pas osé se permettre un manque d'égards aussi révoltant, s'il n'eût été imbu des idées révolutionnaires à l'ordre du jour.

Pendant que l'intendant et son fils faisaient ce charitable commentaire sur la conduite du père Darnay, on annonça la visite de l'abbé et de Ferréol. L'abbé, à qui l'on avait raconté ce qui s'était passé pendant la messe, avait bien prévu que les Trébuchet chercheraient à en tirer parti. Il résolut donc de faire une visite au chevalier, qui avait témoigné tant de bienveillance à son jeune frère et à lui quelques jours auparavant, non pas pour excuser, mais pour expliquer la conduite de son père.

Ils trouvèrent effectivement le chevalier extrêmement irrité, et leur vue sembla redoubler sa colère. Avant que l'abbé eût eu le temps d'ouvrir la bouche, il s'emporta en invectives tellement injurieuses contre le père Darnay, que Ferréol, indigné, lui dit avec vivacité : « Assez, monsieur le chevalier, assez; vous oubliez que vous parlez d'un homme qui mérite le respect de tout le monde, et que vous en parlez devant ses enfants. Vous abusez de votre position!... Croyez bien que je ne l'aurais pas souffert plus longtemps de tout autre.

— Eh bien! ne voilà-t-il pas que ce jeune drôle veut me donner des leçons à son tour.... En vérité, ces gens-là sont incroyables.

— Excusez, Monsieur, dit alors l'abbé, les paroles un peu vives de mon jeune frère. Je suis venu dans une intention de charité et de consolation, et je serais au désespoir que ma visite entraînât un résultat opposé... Je me retire, et j'attendrai que votre esprit ait retrouvé le calme qui lui est nécessaire pour m'entendre.

— Vous ferez tout aussi bien; mais prévenez votre père qu'il se dispense de me faire des remontrances à l'avenir, car je ne les aime de la part de qui que ce soit, et surtout quand elles me sont adressées par des gens de son espèce. »

Et là-dessus il les congédia. L'abbé était mécontent, mais calme; Ferréol était rouge de colère et ne pouvait se contenir. Ce qui contribuait surtout à l'exaspérer, c'est que cette scène s'était passée devant les Trébuchet, qui riaient et applaudissaient au chevalier. C'est à cette présence qu'il faut attribuer le peu de modération de ce dernier, et son manque d'égards envers un homme revêtu d'un caractère sacré; il eût craint de paraître montrer de la faiblesse, et le respect humain, joint à l'amour-propre irrité, lui fit oublier tout sentiment des convenances.

Les Trébuchet triomphaient; mais bientôt un événement plus grave vint achever de rompre les liens déjà affaiblis qui pouvaient exister encore entre le chevalier et les Darnay.

Quelques jours après ce que nous venons de raconter, Ferréol reconduisait du presbytère au Val-des-Bois, sa jeune sœur Marie qui était venue lui apporter, comme elle le faisait toutes les semaines, du linge blanc, des bas, etc. Il y avait plus d'une demi-lieue de chemin; et le frère et la sœur l'avaient encore allongé en quittant la route ordinaire pour se rapprocher de la lisière du bois, où Marie se proposait de cueillir des fraises, et Ferréol d'herboriser. Pendant que l'un et l'autre se livraient à ces occupations,

Marie s'était insensiblement éloignée de son frère, et l'avait perdu de vue. Tout à coup, au détour d'un chemin de la forêt, elle se trouva en face de deux messieurs qu'elle ne s'attendait guère à rencontrer là; c'étaient le chevalier et Robert, qui avaient par hasard dirigé leur promenade de ce côté.

« Tiens! c'est la jolie petite Marie, dit le chevalier d'un ton dégagé : bonjour, la belle enfant. »

Marie fit une révérence modeste, mais sans proférer une parole.

« Voyez donc, Robert; ses joues sont encore plus vermeilles que les fraises de son panier;.. d'honneur, nous n'avons pas d'aussi jolis visages à Versailles... Ah ça, ma petite, je suis un peu en querelle avec ton père et tes frères ; mais j'avoue que je ne saurais garder rancune à des gens qui ont une fille et une sœur aussi jolie. Ainsi je veux te charger de travailler à notre réconciliation, et pour t'expliquer comment tu dois t'y prendre, nous allons faire ensemble une petite promenade dans cette belle allée. » Et il s'avança pour lui prendre la main, avec cette assurance d'un jeune fat qui dit une impertinence comme il ferait un compliment.

Mais Marie, interdite d'abord des paroles du

chevalier, quand elle le voit prêt à lui saisir le bras, retrouve dans sa pudeur alarmée une énergie dont on ne l'aurait pas crue capable.

« Ne m'approchez pas, Monsieur, » s'écrie-t-elle avec force, et en reculant de quelques pas.

—Comme tu t'effarouches, la belle!... Pour te prouver que mes intentions n'ont d'autre but qu'une réconciliation, permets-moi de t'offrir cette bague.

— Monsieur, je vous remercie.

— Tu fais des façons? allons, il faut donc que je la place moi-même à ton doigt. Et il cherche de nouveau à s'emparer de sa main.

—Laissez-moi, vous dis-je, Monsieur, ou j'appelle mon frère.

A peine achevait-elle ces mots qu'elle avait prononcés très-haut, que Ferréol, l'œil en feu, paraît tout à coup au milieu de la scène.

— Qu'as-tu donc, ma sœur? voulait-on t'insulter?... Malheur à celui qui aurait cette audace! Et Marie, rassurée par la présence de son frère, s'était rapprochée de lui comme pour se mettre sous sa protection; mais elle ne répondait point à ses questions, car sa timidité était revenue en même temps que la crainte du danger l'avait abandonnée.

— Bonjour, monsieur Ferréol! Comme vous

voilà courroucé!... Rassurez-vous; votre sœur s'est alarmée mal à propos sur l'offre que je lui ai faite d'une bague.

— Ma sœur, Monsieur, n'est point accoutumée à recevoir de cadeaux de ce genre, et vous ferez bien de vous montrer plus réservé à son égard, ou je me chargerai de vous rappeler aux convenances.

— Entendez-vous, Robert? je crois que ce drôle me donne des leçons,... qu'il m'adresse des menaces....

— Ah! Monsieur, répondit Robert, c'est que vous ne connaissez pas le terrible Ferréol Darnay.

— Vous n'en pourriez pas dire autant, vous monsieur Robert, s'écria Ferréol, et il doit vous souvenir du fossé du Val-des-Bois. »

Le chevalier, qui ne comprenait pas cette allusion, continua sur le même ton : « Parbleu, je suis curieux de savoir s'il aura la hardiesse d'exécuter ses menaces. Monsieur Ferréol, maintenant que votre sœur a trouvé en vous un vaillant protecteur, c'est à vous que je m'adresse pour obtenir la permission de lui offrir cet anneau.... Eh bien! vous ne répondez pas?...

— Marie, prends mon bras et partons. Et le frère et la sœur se disposaient à continuer leur

chemin ; mais le chevalier barrant le passage :

— Comment ! drôle, vous avez la grossièreté, l'impertinence de ne pas me répondre quand je vous fais l'honneur de vous adresser la parole? vous mériteriez que je vous donnasse sur-le-champ une leçon de politesse.

— Monsieur, il n'y a de grossier et d'impertinent que votre persistance à retenir ma sœur, qui désire se retirer.

— Malheureux, tu oses m'insulter !... Tiens, voilà qui t'apprendra ton devoir. « Et sa main était levée pour le frapper ; mais Ferréol para le coup avec son bras, et fit même reculer le chevalier. Celui-ci devenu tout à fait furieux veut redoubler ; cette fois Ferréol ne se contenta pas d'éviter l'atteinte du chevalier ; il frappe à son tour sans prendre plus de précaution que si son adversaire eût été un simple paysan : Marie jette des cris et veut retenir son frère, mais il la repousse et l'engage à s'éloigner. Robert fait semblant de vouloir secourir le chevalier, qui lui dit : « Retirez-vous, et laissez-moi seul châtier cet insolent comme il le mérite. »

Robert ne se fait pas répéter cet ordre, et se charge avec plaisir du rôle de spectateur. Le

chevalier ne se connaît plus ; il tire son épée(1) et s'avance comme pour en frapper Ferréol ; celui-ci aussitôt saisit une espèce de petite houlette qu'il portait toujours pour herboriser. Cet instrument, en usage parmi les amateurs de botanique, consiste en un bâton de deux à trois pieds de long, terminé à l'une de ses extrémités par une petite palette de fer, assez tranchante pour couper les racines des plantes. Ferréol lance un coup si violent de cette arme improvisée, sur l'épée du chevalier, qu'elle vole en éclats, tandis que le fer de la houlette pénètre dans le bras, et y fait une blessure profonde. Cet événement finit le combat. La douleur arrache un cri au chevalier ; Ferréol, effrayé lui-même, jette sa houlette et s'approche pour le secourir ; mais son adversaire le repousse avec fierté et appelle Robert.

Ferréol rejoignit sa sœur, et ils s'éloignèrent rapidement. Longtemps ils entendirent les menaces et les imprécations du chevalier. Quand ils furent arrivés à la vue du Val-des-Bois, Ferréol quitta sa sœur, en lui recommandant de ne pas parler à leur père de ce qui venait de leur

(1) Nos jeunes lecteurs savent sans doute que l'épée faisait alors partie obligée du costume d'un gentilhomme, et qu'elle ne le quittait jamais.

arriver, voulant d'abord en instruire son frère l'abbé qui se chargerait de cette mission, et aviserait au moyen de prévenir les suites de ce funeste événement. Il se hâta en conséquence de reprendre le chemin du presbytère.

Pendant ce temps-là, le chevalier et Robert étaient arrivés au château (nom que l'on donnait aussi au pied-à-terre dont nous avons parlé). M. Trébuchet, en écoutant le récit de leur aventure, donna toutes les marques de la plus vive indignation. « Quelle audace?... quelle horreur! s'écriait-il de temps en temps ; et vous voudriez conserver à votre service des gens qui, depuis le père jusqu'au plus jeune de ses fils, vous manquent de respect en public, vous insultent, et vont jusqu'à vous frapper?...

— Certainement, si mon père et moi n'avions pas engagé notre parole d'honneur, je m'en débarrasserais bientôt.

— Un tel procédé vous dégage de votre parole.

— Cela pourrait être, et j'y réfléchirai; mais en attendant je veux punir, le plus tôt possible et d'une manière exemplaire, l'attentat de ce rustre de Ferréol. Ne pourrais-je pas porter une plainte et le faire pourrir en prison pour avoir osé lever la main sur le fils de son seigneur?

— Cela n'eût pas souffert de difficultés il y a quelques années ; mais aujourd'hui, avec les idées qui règnent, il serait difficile de réussir. D'ailleurs pourquoi tant de façons pour châtier ce drôle? Il passe à chaque instant devant cette maison ; faites-le arrêter par vos laquais, et que l'un d'eux lui donne les étrivières comme à un petit écolier. Tous ces Darnay sont pleins d'orgueil, et cette punition humiliante produira plus d'effet que s'il recevait de vous un coup d'épée, ou que vous le fissiez condamner à plusieurs années de prison.

— Vous avez parbleu raison, et je vais à l'instant même mettre cette bonne idée à exécution. »

Il fit venir aussitôt ses gens, et leur donna les instructions nécessaires. L'avis infernal de M. Trébuchet fut suivi à la lettre. Au moment où Ferréol, revenant de reconduire sa sœur, passait sur le chemin qui longeait la maison occupée par le chevalier, deux vigoureux laquais s'emparèrent de lui, malgré sa résistance, et le firent entrer dans la cour. Ils appelèrent à leur aide le cocher, en lui disant que c'était à lui à faire l'exécution, parce qu'il était plus accoutumé qu'eux à en manier l'instrument. Celui-ci ne se fit pas prier, et, au milieu des basses plai-

santeries des valets, des sarcasmes amers, des rires éclatants qui partaient d'une croisée occupée par le chevalier et les Trébuchet, Ferréol subit complétement et vigoureusement l'ignoble supplice du fouet. Il soutint d'abord cette rude épreuve avec une fermeté et un courage qui étonnaient ses bourreaux, et redoublaient leur fureur. A la fin, la douleur lui arracha un cri, un seul, mais de ceux qui déchirent l'âme de tout homme qui l'entend, s'il lui reste encore quelque peu de sensibilité.

A ce cri, le chevalier, comme frappé d'un coup électrique, fit un signe à ses gens, et aussitôt le supplice de Ferréol cessa. On ouvrit la porte de la cour, on le poussa dehors, et on le laissa sur le chemin.

Nous n'essaierons pas de peindre l'état affreux dans lequel se trouva notre malheureux jeune homme quand il fut délivré des étreintes vigoureuses qui l'avaient retenu. Anéanti, hors de lui-même, il marchait au hasard sans suivre de route, sans songer où il portait ses pas. Plusieurs personnes qu'il rencontra lui adressèrent la parole, sans en obtenir de réponse : son air égaré, son visage en feu, ses yeux hagards leur inspirèrent des craintes, et on s'empressa d'aller prévenir sa famille. Ses frères, ses sœurs

se mirent aussitôt en route, et enfin on le trouva couché sous un arbre, se roulant par terre, s'arrachant les cheveux, et poussant des soupirs et des exclamations entrecoupées et sans suite. On s'empressa de le relever, et de le ramener dans sa chambre au presbytère. Dans le trajet, les mots d'infâme guet-apens, d'assassinat, et les noms du chevalier, de Robert et de Trébuchet, donnèrent à entendre suffisamment qu'il s'agissait encore d'une scène entre ces personnages et Ferréol; mais on ne put obtenir de ce dernier le récit suivi de ce qui s'était passé. Marie, qui aurait pu donner quelque éclaircissement, était restée à la ferme, et il fallut attendre que Ferréol fût un peu calmé. Marguerite, qui savait si bien apaiser les transports fougueux de cette âme ardente, fit cette fois d'inutiles efforts. Tout ce qu'elle put obtenir fut de le déterminer à se coucher, car elle s'aperçut qu'il était en proie à une fièvre violente. Cette fièvre redoubla pendant la nuit et fut accompagnée de délire. Le médecin, que l'on avait envoyé chercher à la hâte, arriva de bonne heure, et reconnut tous les symptômes d'une fièvre cérébrale.

Cependant Marie avait raconté ce qui s'était passé le matin entre elle, son frère et le cheva-

lier; de leur côté, les laquais avaient publié, comme un brillant exploit, l'infâme traitement qu'ils avaient fait subir à Ferréol, par ordre de leur maître. Cette nouvelle parvint bientôt aux oreilles de la famille Darnay, et l'on n'eut plus de doute sur la cause de la maladie et du silence de Ferréol, que la honte empêchait de parler, avant que le délire se fût emparé de lui.

Rien n'égalait l'indignation du père Darnay et de ses enfants; mais quand l'arrivée du médecin eut fait connaître toute l'étendue du danger que courait leur cher Ferréol, cette indignation, silencieuse jusqu'alors, éclata par des cris de douleur que poussaient les femmes, et par des menaces et des transports de colère qu'exhalaient les nombreux jeunes gens, frères, cousins ou amis du malade, que la nouvelle de cet événement avait attirés au presbytère.

Au milieu du groupe se faisait remarquer un jeune artilleur, récemment arrivé d'Auxonne, où son régiment était en garnison. A son chapeau d'ordonnance, était attachée une énorme cocarde tricolore; c'était la première qui eût paru dans ces montagnes. Ce jeune homme était le fils du maître d'école; il avait montré de bonne heure du goût et de l'aptitude pour les mathématiques, et, grâce à son père et aux soins

de M. le curé, il avait fait de rapides progrès dans cette science. Il avait un oncle, sergent d'artillerie, employé à l'arsenal d'Auxonne; un jour que cet oncle était venu rendre visite au pays natal, il fut enchanté de la tournure et des connaissances de son neveu. « Frère, dit-il au maître d'école, il faut me confier ce garçon-là; je te promets d'en avoir soin, et s'il a de la conduite et qu'il sache diriger proprement ses batteries, je te réponds de son avancement... Oui, dans un an il sera appointé; trois ans après, il pourra devenir caporal, et dans huit ans, qui sait?... il aura peut-être l'honneur de parvenir au grade de sergent, que je n'ai obtenu, moi, qu'au bout de vingt ans de service... Mais, encore une fois, avec ma protection et son talent, il pourra marcher plus vite que moi. »

Le père eut de la peine à se décider. Le jeune homme ne demandait pas mieux que de partir; il était ébloui de la brillante perspective que lui présentait son oncle, et les galons de sergent étaient pour lui le nec-plus-ultrà de la gloire et du bonheur. Enfin le consentement fut arraché après beaucoup d'hésitation, et notre futur artilleur se mit en route, la tête toute remplie des prédictions de son oncle. Disons, en passant et pour ne plus y revenir, que ces prédictions

furent loin de se réaliser, ou plutôt qu'elles dépassèrent merveilleusement tous les rêves du vieux sergent. Deux ans après son entrée au régiment, son neveu était devenu son égal; sous-lieutenant l'année suivante, en 92; lieutenant en 93, et continuant ainsi, d'année en année, d'augmenter d'un grade, il finit par être promu au rang de général d'artillerie, sous le consulat, et le bonhomme était resté sergent, et toujours garde de l'arsenal d'Auxonne. Mais revenons à notre histoire.

Nous disions que notre artilleur se faisait remarquer au milieu des jeunes gens rassemblés autour du presbytère. C'était lui en effet qui excitait les transports furieux dont ils étaient animés contre les ennemis de Ferréol. « Quoi! leur disait-il, souffrirons-nous qu'un petit gentilhomme et ses valets viennent nous insulter d'une manière aussi barbare? Sommes-nous retournés au temps où nous étions les esclaves des seigneurs, et où l'on faisait donner le fouet à un serf selon le caprice du maître ou de la maîtresse, ou même de leurs petits enfants? Sommes-nous en Pologne, en Russie, en Asie, où cet esclavage subsiste encore? Quoi! mes amis, c'est en France, c'est dans un pays civilisé, c'est à l'aurore d'une révolution faite au nom de

la liberté et de l'égalité, que l'on ose, sous nos yeux, se permettre de pareilles atrocités! Et l'on pense que nous le souffrirons! Non, non, mes amis; si vous n'êtes pas assez lâches pour vouloir rester vous-mêmes exposés à de tels outragés, venez avec moi; allons chasser de son repaire ce noble impertinent, ces vils Trébuchet, cette canaille en livrée, et débarrassons le pays de toute cette engeance. Il y a deux mois à peine, que le peuple de Paris a pris la Bastille; le château du baron du Verney n'est pas aussi fort, et nous avons autant de courage au moins que les Parisiens. »

A ces mots, les jeunes gens s'écrient tous ensemble. « Oui, oui, marchons; suivons le canonnier. Au château! au château!.... »

Le père Darnay, que ce tumulte avait attiré dehors, n'en eut pas plutôt connu la cause, que, s'avançant au milieu du groupe: « Arrêtez, jeunes imprudents, leur dit-il; qu'allez-vous faire? Voulez-vous attirer sur vous et sur vos parents les plus grands malheurs? Vous n'ignorez pas que le baron et son monde ne se laisseront pas attaquer sans se défendre; qu'ils ont des armes à feu, et qu'ils auront le droit légitime d'en faire usage: je vois parmi vous trois de mes enfants; si l'un d'eux, si tous les trois venaient à suc-

comber, croyez-vous que leur frère serait bien vengé? Et moi, pensez-vous que je serais heureux, au lieu d'un fils, d'en perdre quatre? Croyez-vous que votre cause serait meilleure quand vous auriez répondu à un acte de violence par d'autres violences aussi condamnables? Rappelez-vous que le désir de la vengeance ne peut entraîner qu'au mal, et qu'il ne doit jamais trouver accès dans un cœur vraiment chrétien. Retirez-vous ; c'est moi qui suis outragé dans la personne de mes enfants, c'est à moi seul qu'il appartient de demander la réparation de l'offense qui m'a été faite. Je vais de ce pas trouver le baron, et je défends qu'aucun de vous me suive. »

Tous avaient écouté le vieillard dans le plus profond silence, et ce silence continua jusqu'à ce qu'il se fût éloigné hors de la portée de la voix. Alors ils suivirent ses pas, mais à une grande distance, et seulement pour ne pas le perdre de vue jusqu'à son arrivée au château.

Darnay entra sans se faire annoncer. Il trouva le baron seul, dans sa chambre, assis dans un fauteuil, devant un pupitre sur lequel était placé un livre qu'il lisait, et dont il retournait les feuillets de la main gauche, ayant la main droite en écharpe. La vue du vieux fermier lui

causa un mouvement de surprise et de contrariété remarquable. Sans daigner répondre au salut froid mais convenable du père Darnay, il dit brusquement : « Comment se fait-il que vous ayez pénétré jusqu'ici? J'avais défendu ma porte à tout le monde ; quand on est souffrant comme moi (et il jeta un coup d'œil sur son bras en écharpe), on ne se soucie pas de recevoir des visites ; mais puisque vous voilà, parlez, que voulez-vous?.... Surtout ne me retenez pas longtemps.

— Il me semble, Monsieur, que vous deviez vous attendre à ma visite, et que vous devez également bien savoir le motif qui m'amène.

— Sans doute, vous venez pour me parler de votre fils ; eh bien ! que voulez-vous en dire? Pour une légère plaisanterie il s'est mis en colère, m'a insulté, m'a frappé au point de me blesser grièvement. Une telle conduite méritait correction ; je la lui ai fait subir ; maintenant nous sommes quittes, et le mieux est, je pense, de ne plus parler de cette affaire.

— Vous appelez cela une correction, Monsieur ! et moi je l'appelle un meurtre. Savez-vous qu'il est résulté de votre correction une maladie qui met les jours de mon fils en danger, et que peut-être bientôt vous aurez à vous reprocher sa mort?

— Bah ! bah ! tous les jours on donne le fouet tout aussi bien appliqué, à des enfants moins robustes que lui, et ils n'en meurent pas.

— Apprenez, Monsieur, que ce n'est pas seulement son corps qui a été frappé ; vous avez blessé son âme, une âme noble, généreuse, ardente....

— Dites plutôt orgueilleuse, fière, arrogante, car ce sont là les qualités qui distinguent votre fils, et dont il paraît, du reste, avoir hérité de sa famille.

— Bien, Monsieur ; après nous avoir indignement maltraités, vous avez besoin, pour justifier votre conduite, de nous donner des qualifications que nous ne méritons pas. Nous ne sommes ni arrogants ni orgueilleux ; mais j'avoue que nous ne manquons pas de cette fierté qui convient à l'honnête homme dont la conscience est pure, et dont l'honneur n'a jamais été terni par la moindre tache. C'est là un héritage de famille, ce sont là nos titres de noblesse, qui sont gravés dans nos cœurs en caractères ineffaçables.

— M. Darnay, vous le prenez bien haut ; ce ton ne me convient pas du tout, et si c'est pour me dire de ces choses-là que vous êtes venu, je vous prie de vous retirer avant d'avoir poussé ma patience à bout.

— Effectivement, Monsieur, vous me rappelez à l'objet de ma visite, que vos observations m'ont empêché de vous faire connaître plus tôt. Vous savez, Monsieur, que de tout temps notre famille a été dévouée à la vôtre, et que dans plus d'une occasion elle lui en a donné des preuves....

— Oui, oui, je sais tout cela, et je sais aussi que ce beau dévouement, que l'on fait sonner si haut, n'a pas été tout à fait désintéressé, et qu'on a fort bien su l'exploiter pour obtenir des prérogatives et des concessions assez avantageuses.

— Vous êtes le premier de votre famille, M. le chevalier, qui ayez eu une pareille pensée, et encore elle n'est pas de vous, car elle vous a été suggérée par un homme dont malheureusement vous suivez les perfides conseils.

— Sachez que je suis en état de me conduire moi-même, et que je sais juger les choses et agir en conséquence, sans avoir besoin des conseils ou des avis de personne. Je vois où vous en voulez venir, et ce qui vous inquiète : vous craignez que ce qui s'est passé entre nous depuis quelque temps ne me fasse céder au désir de M. Trébuchet (car je vous avoue franchement qu'il me l'a manifesté), de vous ôter la ferme du Val-des-Bois. Eh bien ! rassurez-vous;

mon père vous a donné sa parole de vous continuer votre bail, moi je l'ai donnée à M. le curé, ainsi vous pouvez être tranquille. Vous saurez ce que vaut la parole d'un gentilhomme, et vous reconnaîtrez que la noblesse est gravée dans notre cœur comme sur nos parchemins; car je dois vous déclarer, puisque je trouve ici l'occasion de vous parler à cœur ouvert, que sans cette parole d'honneur qui nous lie, mon père et moi, je n'aurais pas hésité à rompre toute relation avec vous.

— Si c'est la seule raison qui vous arrête, je vais lever cette difficulté. Tant qu'il a existé entre ma famille et la vôtre des relations fondées sur le zèle et le dévouement d'une part, sur la bienveillance, et je puis dire aussi sur la reconnaissance de l'autre; enfin sur une estime et une confiance réciproques, jamais je n'aurais pensé qu'elles eussent pu être rompues; mais aujourd'hui, que vous avez creusé un abîme entre nous, que le lien qui nous unissait vous pèse, et n'est plus retenu que par cette parole d'honneur que vous regrettez même d'avoir engagée, je ne puis accepter des offres qui me sont faites à contre-cœur, et je vous rends votre parole. De ce moment vous êtes libre d'agir à mon égard comme s'il n'y eût jamais eu d'engagement entre nous.

— Prenez garde à ce que vous dites, père Darnay, car je pourrais vous prendre au mot.

— Monsieur, je n'ai pas l'habitude de parler inconsidérément et sans avoir réfléchi à ce que j'ai voulu dire; mes paroles ont toujours été l'expression de ma pensée, et, pour vous en donner une preuve, je suis prêt à signer le désistement de mon bail à l'instant même.

— Eh bien! Monsieur, j'accepte votre proposition. »

Aussitôt le chevalier sonna, et fit demander M. Trébuchet. L'homme d'affaires parut bientôt, et, malgré sa dissimulation habituelle, il eut peine à cacher sa joie quand il apprit le motif qui l'avait fait appeler.

En un instant l'acte de désistement fut dressé. Le père Darnay déclara même que, quoique son bail eût encore une année à courir, il ne voulait pas en profiter, et que la ferme serait libre à la Toussaint prochaine, ne se réservant que le temps nécessaire pour déménager et trouver un autre logement.

L'acte signé, il laissa l'intendant et le chevalier s'applaudir de ce succès inespéré, et regagna rapidement le presbytère.

Pendant son absence la fièvre de Ferréol s'était un peu calmée; le mieux se soutint toute la

journée, et le lendemain le médecin déclara que le malade était hors de danger, si l'on suivait exactement le régime qu'il avait prescrit.

Cette nouvelle répandit la joie dans toute la famille; le père Darnay seul était toujours triste. Il n'avait pas encore parlé de ce qui s'était passé dans sa visite au château, et malgré toute la fermeté qu'il avait montrée dans cette occasion, il était horriblement tourmenté de l'idée de quitter une ferme qui avait été son propre berceau, celui de ses enfants et de ses ancêtres.

Enfin quand la santé de Ferréol n'offrit plus aucune crainte, Darnay réunit tous ses enfants et leur fit part de son fatal secret. Tout le monde fut consterné, et un silence profond, qui n'était interrompu que par des soupirs, répondit seul à cette triste confidence.

« Peut-être, continua Darnay, me blâmerez-vous d'avoir agi avec trop de précipitation; non, mes enfants, j'avais bien réfléchi à ce que je faisais, et en cela j'agissais dans votre intérêt, que je voyais compromis pour l'avenir. Si nous eussions eu l'espoir de conserver longtemps encore le baron du Verney, j'aurais peu redouté la mauvaise volonté de son fils et la haine des Trébuchet; mais le baron est vieux, il peut mourir d'un instant à l'autre; et que seriez-vous

devenus avec un nouveau maître aussi mal disposé pour vous que l'est le chevalier, et qui se laisse entièrement diriger par un homme d'affaires astucieux et méchant?

— Pourquoi, mon père, répondit l'abbé Darnay, chercher à vous justifier? depuis quand sommes-nous accoutumés à vous demander compte de votre conduite? Regardons cet événement comme une affliction que Dieu nous envoie; rappelons-nous qu'il n'afflige que ceux qu'il aime, et disons-lui du fond du cœur : Que votre sainte volonté s'accomplisse!

— J'aime à vous voir cette résignation, mon fils, et je pense qu'elle est partagée par tout le reste de la famille. Eh bien! mes enfants, quand on a pris une fois une résolution aussi importante, le mieux est de s'occuper immédiatement de l'accomplir. Ainsi, dès demain, nous mettrons la main à l'œuvre : la maison d'Antoine Gérard est à vendre, plusieurs fois déjà il m'a proposé de l'acheter; je conclurai le marché aujourd'hui même; j'ai quelques économies, qui me suffiront pour la payer comptant. N'ayant plus de ferme à exploiter, nous ferons le commerce des bestiaux, des fromages et des bois de sapin; et, avec du travail, de l'ordre et de l'économie, nous nous tirerons facilement d'affaires. »

Ces dernières paroles de Darnay rendirent un peu la confiance à la petite assemblée. Les jeunes gens surtout, pour qui toute espèce de changement offre toujours de l'attrait, applaudirent avec empressement et même avec joie aux projets de leur père, tandis que leur mère et la bonne Marguerite pleuraient en silence.

La maison d'Antoine Gérard fut achetée, et l'on s'occupa aussitôt de la mettre en état de recevoir la famille; on songea ensuite au déménagement. Toutes ces opérations durèrent près d'un mois.

Pendant ce temps-là, arriva le curé du Verney. Quels furent son étonnement et son affliction, en apprenant tout ce qui s'était passé pendant son absence! Oh! qu'il eût désiré rencontrer le chevalier! mais il était parti peu de jours après son entrevue avec Darnay, et les Trébuchet n'avaient pas tardé à le suivre. Tout ce qu'il pouvait faire maintenant était de répandre des consolations et de calmer l'effervescence de Ferréol, qui ne pouvait ni parler ni entendre parler du chevalier, sans retomber dans un accès de colère, que la présence même du curé avait peine à contenir.

Tant qu'avaient duré les travaux du déménagement et d'emménagement, l'activité qu'avait

déployée le père Darnay avait fait disparaître cette tristesse qui l'accablait auparavant. Mais quand ces travaux approchèrent de leur fin, quand il vit venir le jour où il faudrait abandonner cette maison, qu'il n'avait pas quittée depuis soixante-dix ans, il retomba de nouveau dans sa mélancolie. L'altération que le chagrin produisait sur les traits de son visage n'échappa point au curé, et il en conçut une vive inquiétude.

Enfin, quand tout eut été transporté dans leur nouvelle habitation, le fils aîné demanda à son père s'il fallait porter les clefs du Val-des-Bois à celui qui devait les remplacer. Cette question serra le cœur du vieillard, il fut un instant sans répondre; puis, maîtrisant son émotion, il dit avec un calme apparent : « On portera ces clefs demain; je veux y aller aujourd'hui pour m'assurer par moi-même si rien n'a été oublié.

— Voulez-vous que je vous accompagne?

— Non, c'est inutile, j'irai seul. Toi, tu vas conduire à Antoine Gérard les deux génisses que je suis convenu de lui donner en sus du prix de sa maison. »

Le fils, accoutumé à obéir sans répliquer, n'insista pas pour accompagner son père, et s'empressa d'exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir.

Quand il fut parti, Darnay prit les clefs, et s'achemina lentement vers la ferme du Val-des-Bois. Il cherchait des yeux tous les objets qui entouraient cette ferme, il y arrêtait quelques instants ses regards, comme pour leur dire un éternel adieu. Arrivé au détour de la colline, d'où l'on apercevait la maison, il se reposa un instant sur une pierre, où il avait autrefois coutume de s'asseoir pour surveiller les travaux de ses enfants et de ses domestiques; car de là on découvrait toute la vallée, qu'animaient jadis le mouvement des travailleurs, le chant des bergers, le bruit des sonnettes et le mugissement des vaches. Mais aujourd'hui tout est triste, tout est muet, et le même silence règne autour de l'habitation déserte. Les portes, les croisées, les volets sont fermés, et la fumée ne s'élève plus de la vaste cheminée où brûlait toujours un feu ardent entretenu avec des branches de sapin.

Après avoir contemplé ce douloureux spectacle pendant quelque temps, le vieillard poussa un profond soupir : « Allons, encore un peu de courage, » dit-il, et il se remit en route; mais sa démarche était plus appesantie qu'avant de s'être reposé.

Enfin il entra dans la maison, et la parcourut

tout entière à pas lents. A la vue de ces grandes murailles dégarnies de leurs meubles, et d'où pendaient en ce moment des toiles d'araignée et quelques lambeaux de tapisseries et d'images déchirées; à la vue de ces vastes étables, qui retentissaient naguère des mugissements d'un nombreux troupeau; à la vue de ce foyer éteint, qu'entourait naguère une famille heureuse, un frisson mortel parcourut tout son corps; il tomba à genoux à la place où il avait coutume de s'agenouiller pour la prière du soir, et, levant les yeux vers la muraille où était autrefois suspendu un grand crucifix sculpté, il s'écria : « Éloignez de moi, s'il est possible, ô mon Dieu! ce calice d'amertume; néanmoins, que votre volonté s'accomplisse, et non pas la mienne! »

Cependant la nuit était arrivée, et le père Darnay n'était pas encore de retour. On ignorait où il pouvait être à cette heure, car le fils aîné, qui seul en était instruit, n'était également pas rentré; mais on pensait qu'ils étaient ensemble, et l'on était sans inquiétude. Bientôt le fils arriva seul, et fut fortement étonné lui-même de ne pas trouver son père à la maison. Il se rappela alors tout à coup ce qu'il lui avait dit touchant la visite qu'il se proposait de faire au

Val-des-Bois : « Allons, s'écria-t-il, allons à sa rencontre, je sais où il est, » et il fit part à la famille de ce que lui avait dit son père.

Tous les jeunes gens, le fils aîné en tête, se mettent en route, portant chacun une torche de résine, car la nuit était obscure. Ils arrivèrent bientôt au Val-des-Bois, inquiets de ne pas avoir rencontré leur père sur le chemin. Mais leur inquiétude redoubla quand ils approchèrent de la maison, dont les portes étaient restées ouvertes. Ils se précipitent dans l'intérieur, et le premier objet qui frappe leurs yeux, c'est leur père étendu la face contre terre, à l'endroit où nous avons vu qu'il s'était agenouillé. Ils s'empressent de le relever... il était mort !...

CHAPITRE XII.

Quatre ans après.

Au mois de mars 1793, ou, pour parler le langage de l'époque, au mois de ventôse an 1er de la république française, le neuvième bataillon des volontaires du Jura quittait Grenoble, où depuis un an il était en garnison, et marchait sur la route de Lyon pour aller rejoindre l'armée du Rhin.

Plus d'une heure avant le départ du bataillon, les fourriers étaient partis avec l'avant-garde pour aller préparer les logements à la première étape. Deux jeunes sergents, devançant

le détachement, dont ils s'étaient séparés pour causer plus librement, marchaient d'un pas léger et rapide, que ne ralentissait nullement le poids d'un sac mieux garni de paquets de cartouches que d'effets, d'une giberne pleine aussi de cartouches, et d'un lourd fusil de munition.

« N'es-tu pas comme moi, Ferréol? il me semble que je n'ai jamais trouvé le sac, la giberne et tout le tremblement aussi légers qu'aujourd'hui.

— Je suis de ton avis, mon cher Thomas; et cela vient de ce que nous pensons l'un et l'autre que chaque pas que nous faisons à présent nous rapproche du pays. »

Nos lecteurs auront facilement reconnu notre héros, sous son uniforme de sergent de grenadiers. Quant à son interlocuteur, c'était Thomas Ledru, ce gros garçon réjoui, que nous avons vu figurer d'une manière remarquable dans les jeux olympiques.

« Oui, reprit Thomas, nous nous rapprochons du pays; mais nous n'y passerons pas, et crois-tu que nous puissions obtenir la permission d'y aller faire un tour?

— Certainement; le commandant m'a assuré qu'il nous la donnerait à Lyon.

— Et pourquoi ne nous l'avoir pas donnée

tout de suite? Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras; et quand on a été deux ans sans revoir son pays...

— Allons, allons, tu n'es pas raisonnable. Tu sais bien que nous devons passer une revue à Lyon, et qu'il faut que le bataillon soit au complet.

— Tu as raison; mais je tremble que nous recevions quelque contre-ordre d'ici là, car toute cette baraque de gouvernement, de convention, de comités, de représentants, que sais-je? change d'avis à chaque instant.

— Fais donc attention, Thomas, de modérer ta langue; car tu sais que nous avons des espions dans le bataillon.

— Oui, je le sais; mais personne ne nous entend, et avec toi je puis au moins me déboutonner sans crainte; mais quand je suis avec les autres, motus! Je ne parle jamais que du vertueux Marat et de l'incorruptible Robespierre, ce qui n'empêche pas que je ne les regarde comme des bêtes féroces. Du reste, vivent la joie et la république!... ce qui ne m'empêche pas non plus de penser que j'aimerais mieux avoir un roi tout seul que trois ou quatre cents comme ceux qui nous gouvernent aujourd'hui.

— Cependant il paraît que ce n'est pas avec

moi seul que tu es indiscret, car tu ne passerais pas pour un aristocrate déguisé, si tu n'avais jamais exprimé tes opinions que devant moi.

— C'est ce maudit Robert Trébuchet qui m'a fait cette réputation; quand il était sergent-major de ma compagnie, il venait toujours me tirer les vers du nez, et moi qui l'avais connu au pays, je lui parlais sans défiance, d'autant plus qu'avec moi il parlait comme moi. Aussi je ne suis pas fâché qu'il ait quitté le bataillon, quoiqu'il ne mérite guère l'avancement qu'il a reçu. N'est-ce pas ça une injustice criante, de voir un Trébuchet, grand flandrin, sans courage et sans connaissances, devenir en six mois lieutenant, tandis que toi, par exemple, qui as fait tes preuves, qui as de l'instruction, tu es encore sergent au bout de deux ans de service?

— Mon ami, je ne sers point par ambition, et je ne voudrais point d'un avancement que je ne devrais qu'à l'intrigue, et peut-être à un rôle plus odieux et plus vil encore. Je suis bien loin, malgré ma réputation de patriote, d'approuver tout ce qui se fait aujourd'hui, et j'ai en horreur comme toi les monstres qui nous gouvernent aujourd'hui. Mais, je l'espère, un pareil état de choses ne peut durer longtemps,

et l'excès du mal amènera nécessairement un changement heureux.

— Puisses-tu dire vrai! Mais laissons là la politique, qui me donne des idées noires et tout à fait contraires à mon tempérament. Parlons plutôt du pays; ne m'as-tu pas dit que tu avais reçu une lettre de ta sœur Marie?

— Oui, et mon intention était de te la lire en route; mais pour cela il faut que nous soyons seuls, et bien sûrs de ne pas être entendus, car elle contient des choses qui pourraient compromettre plusieurs personnes, et ma famille elle-même.

— Comment ta sœur a-t-elle eu l'imprudence de t'écrire de ces choses-là? ne sait-elle pas que dans ce temps de liberté, les lettres sont décachetées, et qu'il n'est pas permis à une sœur d'écrire à son frère tout ce qu'elle pense?

— Aussi ce n'est pas par la poste qu'elle m'écrit; c'est un des fils Bolard du 8e bataillon, en garnison à Draguignan, qui m'a apporté cette lettre, en revenant du pays, où il avait été envoyé en convalescence. Dans dix minutes, nous serons arrivés à la halte; nous chercherons quelque auberge écartée, nous demanderons à déjeuner dans une chambre à part, et là je te lirai la lettre.

Nos deux jeunes gens doublèrent encore le pas et arrivèrent à la halte une demi-heure avant le détachement. Ils eurent donc le temps de lire tranquillement la longue lettre de Marie, dont nous ne donnerons que quelques extraits avec quelques-uns des commentaires des deux amis :

« MON CHER FRÈRE,

« Je suis bien contente de trouver une oc-
« casion sûre pour te donner de nos nouvelles,
« dont tu es privé depuis longtemps.....

« D'abord, nous nous portons tous assez bien ;
« notre bonne mère, qui a été si souffrante pen-
« dant tout l'hiver, est beaucoup mieux depuis
« quelque temps ; mais elle est toujours bien
« triste, et dit qu'elle ne se consolera jamais. »

— Pauvre mère ! je le crois bien ; avoir perdu le plus brave, le plus vertueux, le plus digne des hommes, d'une manière aussi tragique !.... Et moi, Thomas, crois-tu que j'oublierai jamais mon père, et comment il est mort?

— Allons, allons, calme-toi, mon ami. Sans doute tu dois regretter ton père, mais il y a un terme à tout, et la douleur ne peut être éternelle. Il faut se faire une raison, et penser qu'il était dans l'ordre naturel des choses que ton père mourût avant toi.

— Mais était-il dans l'ordre naturel qu'il fût assassiné, car je ne saurais trouver une autre expression, par un blanc-bec de gentilhomme, une espèce de fat éventé, un roué de Versailles, qui semble tomber de Paris sur nos montagnes pour jeter le deuil et la désolation dans notre famille? Oh! si j'ai applaudi à quelques-uns des actes de la révolution, c'est à l'abolition de la noblesse, parce que ce chevalier du Verney, si fier de ses titres et de ses parchemins, n'est désormais pas plus que moi, et que maintenant si je le rencontre... Mais brisons là-dessus... Je ne puis parler de cet homme avec sang-froid.... Parfois il me prend des pensées de vengeance que tous mes principes religieux, que j'ai su conserver sous mon uniforme de soldat de la république, sont incapables de réprimer.... Et je n'ai plus là, pour m'arrêter, le sage mentor qui éleva ma jeunesse....

— Ne parlons donc plus de cela et continue ta lettre.

— Je le veux bien. « Je vais t'apprendre une « nouvelle qui va bien te surprendre, quoiqu'il « y ait bientôt six mois que cela soit arrivé, et « que je t'aie écrit plusieurs fois depuis ce temps-« là; mais on m'avait défendu de t'en parler avant « que j'eusse trouvé un moyen sûr de te faire

« parvenir ma lettre sans craindre qu'elle fût
« ouverte. Figure-toi donc que le 2 septembre
« dernier nous étions tous réunis pour la veil-
« lée. Darnay (*c'est le nom que l'on donnait à*
« *l'aîné*) nous lisait la Vie de saint Just, évêque
« de Lyon, dont on célèbre la fête ce jour-là,
« quand tout à coup on frappe à la porte, pan !
« pan ! Nous fûmes d'abord effrayés d'entendre
« frapper à une pareille heure ; mais quand mon
« frère eut crié : Qui est là? on nous répondit :
« Ami, et cette voix que nous ne reconnaissions
« pas d'abord eut je ne sais comment le pou-
« voir de nous rassurer à l'instant. On ouvre
« aussitôt, et nous voyons entrer un monsieur
« âgé, la figure à moitié enveloppée dans un
« mouchoir, et un grand chapeau rabattu qui
« cachait encore ses traits. Il avait un habit
« marron, à larges boutons d'acier, une culotte
« pareille, une paire de bottes ; enfin je le pris
« en entrant pour un marchand suisse qui faisait
« autrefois des affaires avec mon père sur les
« fromages de Gruyère. Quand il eut ôté son
« chapeau et dénoué le mouchoir qui lui en-
« tourait le visage, il nous dit : Bonsoir,
« mes enfants, la paix soit avec vous !... A ces
« mots, à cette voix si connue, nous poussâmes
« tous ensemble une exclamation de surprise et

« de joie..... C'était notre bon curé que nous
« n'avions pas vu depuis dix-huit mois. »

— Comment ! c'était notre curé? interrompit Thomas; mais quelle imprudence ! et s'il allait être arrêté !

— Laisse-moi continuer, tu verras que toutes les précautions ont été prises, et je ne pense pas qu'il coure de danger.

« Mon frère se jeta dans ses bras, nous pres-
« sions ses mains dans les nôtres, nous baisions
« les pans de son habit. Après ces premiers
« moments d'émotion et de bonheur, il nous dit
« avec cette douce gaieté qui ne l'abandonne ja-
« mais : Vous avez soupé, sans doute, mes
« enfants? et moi, il y a longtemps que je n'ai
« mangé, et je viens de faire une longue route
« qui m'a passablement aiguisé l'appétit.

« Tu penses bien que son souper fut bientôt
« prêt. Il nous conta alors tout ce qui lui était
« arrivé depuis qu'il avait quitté la paroisse, et
« nous dit que s'il n'était pas rentré plus tôt,
« c'est qu'il savait que notre frère l'abbé était
« resté dans la paroisse, et pouvait le rempla-
« cer; mais qu'aussitôt qu'il avait appris que
« les autorités avaient forcé notre abbé à quitter
« le pays, lui s'était empressé d'y revenir.
« — Nous sommes bien heureux de vous voir,

« lui dit ma mère ; mais je tremble que vous ne
« vous exposiez trop. — Bah ! répondit-il, vous
« vous alarmez à tort, ma bonne mère. Est-ce
« que Dieu ne veille pas sur moi ? La place d'un
« pasteur est au milieu de son troupeau, et
« surtout quand il y a du danger.... Il doit y
« avoir, depuis le départ de l'abbé, plusieurs
« enfants à baptiser, des malades à confesser,
« peut-être des mariages à bénir. — La volonté
« de Dieu soit faite ! dit ma mère.... J'espère,
« monsieur le curé, que vous prendrez votre
« logement chez nous. La chambre de l'abbé est
« vacante, ainsi vous pouvez l'occuper tant qu'il
« vous plaira. — Ce serait avec plaisir que j'ac-
« cepterais votre offre, ma bonne mère ; mais
« deux raisons s'y opposent, d'abord c'est que
« ceux qui me donnent l'hospitalité s'exposent
« eux-mêmes à de grands dangers, ensuite que
« je désire visiter toute la paroisse. Ainsi mon
« intention est de ne rester qu'un jour ou deux
« dans une maison, et de passer ensuite dans
« une autre ; de cette manière, il sera plus dif-
« ficile de me découvrir que si je restais tou-
« jours dans le même endroit, où le concours
« des fidèles qui viendraient réclamer le soin
« de mon ministère, attirerait bientôt l'atten-
« tion. Je dirai la messe tantôt dans une maison,

« tantôt dans une autre ; le dimanche et les « jours de fêtes seulement, nous célèbrerons « l'office dans la Grotte-du-Moine, au fond du « Val-des-Bois, parce que là toute la paroisse « pourra se réunir aisément, et qu'il serait fa- « cile de se disperser à la moindre apparence « de danger.

« Tout s'est fait comme il l'avait prévu, et de- « puis ce temps-là nous possédons notre bon « curé, qui vit aussi paisiblement au milieu de « nous qu'avant cette vilaine révolution qui met « tout sens dessus dessous. »

— Oh ! que je serai heureux, mon cher Thomas, de pouvoir serrer dans mes bras ce saint homme, quand nous serons arrivés au pays !

— Et moi donc, quoique je n'aie pas été son élève comme toi, crois-tu que je ne l'aime pas tout de même ? J'aurai presque autant de plaisir à l'embrasser que mon père... Voyons, que dit encore ta sœur ?

« Nous n'avons pas souvent des nouvelles « de notre pauvre abbé ; nous savons seulement « qu'il est caché dans les environs de Besançon, « et qu'il va souvent dire la messe et confesser « dans cette ville. Il y entre et en sort sous le « costume d'un roulier montagnard. Nos deux « frères qui sont militaires comme toi, ou plu-

« tôt canonniers dans le régiment du fils du « maître d'école, sont en ce moment à Strasbourg. — C'est-il bien gentil pour nous, qu'en « dis-tu? d'avoir quatre frères ainsi dispersés, « et tous quatre exposés à perdre la vie, l'un « sur l'échafaud, et les trois autres d'un coup « de fusil ou d'un boulet de canon! Aussi tu « peux penser combien nous aimons ta fameuse « république.... »

— Ferréol, il paraît que ta sœur n'est pas par trop bonne citoyenne; maintenant si j'ai un conseil à te donner, c'est de brûler cette lettre aussitôt que tu auras achevé de me la lire.

— C'est bien mon intention, et ce n'est qu'à cause de toi que je ne l'ai pas fait plus tôt. « Il « me reste quelque chose à te dire. On a vendu « dernièrement tous les biens de la famille du « Verney, émigrée, ainsi que le presbytère et « toutes ses dépendances que M. le curé avait « fait construire. Devine qui a fait cette acquisition?... C'est M. Trébuchet, qui, moyennant quelques chiffons de papier qu'on « appelle assignats, se trouve aujourd'hui possesseur de toute la fortune des barons du « Verney, et de tout ce qui appartenait à M. le « curé. »

— Comment! M. Trébuchet va devenir notre

seigneur et maître.... En voilà du nouveau, et cela tout seul peut s'appeler une révolution.

— Je t'avoue, mon ami, que je ne suis pas fâché de voir Trébuchet s'emparer de la fortune des du Verney. Ils n'ont que ce qu'ils méritent, pour avoir voulu donner leur confiance à un pareil homme, au détriment de braves gens qui les servaient avec fidélité et dévouement depuis un temps immémorial.

« A propos de la famille du Verney, je te dirai « que le vieux baron est dans ce pays depuis « quelques jours. M. le curé l'a vu et lui a parlé : « le bonhomme prétend que M. Trébuchet n'a « acheté ses biens que pour les lui rendre plus « tard...., et il est venu lui demander quelque « argent sur les revenus. M. le curé craint beau« coup qu'il ne soit dans l'erreur, mais rien ne « peut lui ôter la confiance qu'il a mise dans cet « homme.

» Le chevalier du Verney est à l'armée de « Condé... »

— Mon ami, je te disais tout à l'heure qu'il s'élevait par fois dans mon cœur des idées de vengeance, qu'une voix intérieure, que la conscience et la religion désapprouvent. Eh bien! je veux ici te faire une confidence, ou plutôt une confession. Quand j'ai appris que le che-

valier était à l'armée de Condé, j'ai ressenti un mouvement de joie indicible en pensant que nous allions, nous, à l'armée du Rhin, et que nous aurions probablement à combattre les émigrés de Condé, ou plutôt un seul, car il n'y en a qu'un à qui je porte une haine implacable, un seul sur qui je tirerais comme sur une bête fauve, s'il était à portée de mon fusil; c'est à cause de moi qu'il a fait mourir mon père de douleur, et c'est à moi qu'il appartient d'en tirer vengeance....

— Je crois qu'il y aura une petite difficulté à l'exécution de ce beau projet de vengeance.

— Laquelle donc?

— La difficulté de vous rencontrer. Ni lui, qui d'ailleurs ne te cherche pas, ni toi, vous ne serez maîtres de vos mouvements, et ce serait un bien grand hasard si, au milieu de deux ou trois cent mille hommes qui vont se trouver en ligne, et occuper une immense étendue de terrain, tu allais te trouver précisément en face de ton adversaire.

— Ton observation est juste; mais ces deux ou trois cent mille hommes ne resteront pas qu'un instant en présence. Il y aura des mouvements, des changements de position, et dans toutes ces manœuvres, le hasard pourrait fort

bien nous rapprocher.—D'un autre côté, je prie Dieu que cette rencontre n'ait jamais lieu, car je résisterais difficilement à la tentation de commettre cette action criminelle.

— Ne parle donc plus de cela, et achève ta lettre : le détachement va arriver, et nous ne pourrons peut-être plus rester seuls.

— Il n'y a plus que quelques lignes, mais j'ai conservé pour la bonne bouche un passage qui te fera plaisir ; écoute :

« Tu présenteras nos amitiés à ton camarade
« Thomas. Tu lui diras que toute sa famille est
« en très-bonne santé ; j'ai été moi-même faire
« une visite au père et à la mère Ledru, pour
« en pouvoir donner à son fils des nouvelles
« plus fraîches. »

— Ta sœur est vraiment bien bonne d'avoir eu cette intention pour moi, et quand tu lui écriras, je te prie de lui en témoigner toute ma reconnaissance.

« Nous t'embrassons tous bien tendrement et
« de tout cœur. Notre bonne mère te recom-
« mande surtout de conserver avec soin le sca-
« pulaire qu'elle t'a donné en partant. Elle croit
« que c'est un préservatif contre les balles et

« les coups de sabre, et que tu lui dois de n'a-
« voir pas encore été blessé.

« Ta sœur qui t'aime de tout son cœur,

« MARIE DARNAY. »

— Oui, oh ! oui, je le conserverai précieusement, non que j'y attache toute la vertu qu'elle lui attribue; mais je le conserverai comme le souvenir précieux de deux tendres mères, la mienne et celle de mon Dieu. »

La lecture de cette lettre, et les réflexions qu'elle leur suggérait, continuèrent d'alimenter la conversation de nos deux jeunes gens, jusqu'à l'arrivée de quelques camarades qui firent irruption dans leur chambre; alors il ne fut plus question que du déjeuner, mais, avant de se mettre à table, Ferréol eut la précaution de brûler la lettre.

A Lyon, nos sergents reçurent la permission qu'ils avaient sollicitée, avec ordre de rejoindre le bataillon à son passage à Salins, où il devait faire séjour.

Ils se mirent aussitôt en route, doublant, triplant les étapes, marchant pour ainsi dire jour et nuit, et ne s'arrêtant que le temps strictement nécessaire pour prendre leur repas et dormir quelques heures. Comme le cœur leur

battait en approchant de leur village! Comme ils aimaient à se montrer l'un à l'autre les rochers, les bois, les coteaux qu'ils avaient tant de fois parcourus ensemble! Enfin les voilà devant la ferme du père Ledru, qui se trouvait plus proche de leur chemin que la maison occupée par la famille Darnay. On frappe à la porte... personne ne répond... Ce silence inquiète nos voyageurs. Ils appellent, font le tour de la maison, et toujours même solitude; les étables seulement sont ouvertes, mais elles sont vides. Il est vrai qu'à cette heure les troupeaux sont aux pâturages; mais toute la famille ne peut être occupée à les garder. Enfin ils se décident à continuer leur chemin.

« Allons chez ta mère, dit Thomas; nous aurons des nouvelles de chez nous. » Ils se rendent chez la mère Darnay. — La porte est encore fermée, et la maison vide comme celle des Ledru.

— Eh bien! voilà qui est régalant pour des gens qui font quarante lieues d'une seule étape, de rencontrer visage de bois!

— Je trouve, moi, que cela est alarmant. Ma mère, qui ne s'absente presque jamais, ne pas se trouver ici, surtout sachant que je dois arriver de jour en jour. Je n'y conçois rien. Hâtons-

nous de sortir de cette cruelle incertitude. »

Ils gagnent la ferme la plus voisine ; encore personne, puis une autre, puis une autre encore, et pas plus d'habitants qu'au milieu du grand désert de Sahara.

« Comprends-tu quelque chose à cela, toi Ferréol, qui as de l'esprit comme quatre?

— Trêve de plaisanterie, et songeons promptement à découvrir ce mystère; j'entends les sonnettes d'un troupeau, dirigeons-nous de ce côté, et le premier pâtre que nous rencontrerons nous tirera peut-être d'inquiétude. »

Ils s'avançent effectivement du côté où ils entendaient le bruit des sonnettes; mais à peine deux ou trois jeunes bergers qui gardaient ces troupeaux les eurent-ils aperçus, qu'ils s'enfuirent à toutes jambes du côté de la forêt. En vain Ferréol et Thomas les appelaient-ils de la voix et du geste, ils redoublaient encore de vitesse dans leur fuite.

« Ah bien! en voilà d'une autre à présent. Nous ne trouvons âme qui vive dans les maisons, et quand nous apercevons une figure humaine dans les champs, elle se sauve comme si nous étions des loups-garous.

Il paraît que notre uniforme les effraie; ce sont des enfants qui n'ont peut-être pas encore

vu de soldats. Pour moi, j'avais quatorze ans quand j'ai vu pour la première fois un uniforme; c'était le beau-frère du maître d'école, le vieux sergent d'artillerie d'Auxonne, et je me rappelle que sa vue me causait une certaine émotion.

— Cela pouvait être de notre temps, mais depuis quatre ans que dure la révolution et qu'il est parti un si grand nombre de jeunes gens d'ici, il n'est pas possible qu'ils n'aient pas vu d'uniformes. »

Pendant cette conversation, ils avançaient toujours du côté de la forêt, où ils avaient vu les jeunes pâtres s'enfuir. Ils retrouvèrent bientôt leurs traces, et remarquèrent qu'ils avaient suivi un sentier qui conduisait tout au fond de la vallée, appelée le Val-des-Bois. Ils prirent la même direction, et arrivèrent presque aussitôt qu'eux à l'extrémité du vallon, vis-à-vis de la Grotte-du-Moine.

Là, le spectacle le plus touchant vint frapper leurs regards. Un grand nombre de femmes, d'enfants et quelques vieillards étaient agenouillés, et psalmodiaient le petit office de la sainte Vierge, devant un autel orné de la statue de Marie, et décoré de rubans et de fleurs, car ce jour-là était le 25 de mars, fête de l'Annonciation de la sainte Vierge.

Les petits pâtres, qui avaient pris la fuite à la vue de Ferréol et de Thomas, dirent quelques mots à l'oreille de plusieurs personnes, et aussitôt les chants cessèrent, et l'assemblée se leva tumultueuse et effrayée. Mais nos deux sergents avaient reconnu chacun leur mère, et, prompts comme la pensée, s'étaient précipités dans leurs bras. A ce mouvement tout le monde les reconnut, et les mots : « c'est Ferréol, c'est Thomas, » volèrent de bouche en bouche, et chacun voulut les embrasser ou leur serrer la main.

Après ces premiers transports, nos jeunes gens demandèrent l'explication de cet abandon de toutes les fermes du village. C'est alors qu'ils apprirent des événements qui leur causèrent une profonde douleur. Nous allons abréger le récit très-prolixe que les mères et les sœurs leur en firent successivement, et ne présenter que les faits, sans tous les commentaires et les circonlocutions qui accompagnent ordinairement une narration au village.

Le curé du Verney avait passé quelque temps au milieu de ses paroissiens, dans une sécurité parfaite, ainsi que l'avait écrit Marie à son frère. Mais, hélas! cette sécurité fut peut-être la cause de sa perte. Avait-il négligé les précautions nécessaires à sa sûreté? avait-il été

dénoncé par quelque espion du comité de salut public? on l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est que le 15 mars, pendant la nuit, des troupes arrivèrent au Verney, au nombre à peu près de deux cents hommes d'infanterie et d'une vingtaine de gendarmes à cheval, et que chacune des maisons où le curé avait coutume de coucher fut cernée sans bruit, ce qui suppose que l'expédition avait été conduite par quelqu'un qui connaissait non-seulement la localité, mais encore la présence et les habitudes du curé.

Les habitants en s'éveillant furent fort étonnés, et surtout effrayés de voir toutes leurs portes gardées par des sentinelles qui ne leur permettaient pas de sortir de chez eux pour vaquer à leurs travaux. Bientôt le commissaire du pouvoir exécutif, accompagné du juge de paix du canton et de son greffier, ainsi que d'un officier de gendarmerie, se présente successivement dans chaque maison pour faire une visite domiciliaire.

Cette nuit-là, le curé avait couché chez le père Bolard. On fit dans sa ferme une perquisition plus minutieuse que dans toutes les autres, comme si l'on eût été sûr d'y découvrir celui que l'on cherchait. Effectivement, on ne tarda pas à reconnaître qu'un panneau de boiserie

mobile donnait entrée à une cachette, où s'était réfugié le curé. Il fut à l'instant saisi et garrotté, et le père Bolard, ses fils et ses gendres mis en état d'arrestation. On arrêta également tous les chefs des autres maisons où l'on savait que le curé recevait l'hospitalité. On fit encore, dans cette expédition, une capture très-importante. Ce fut celle du baron du Verney, qu'on trouva dans la ferme du Val-des-Bois, chez le successeur de Darnay. Cette arrestation fit planer bien des soupçons sur cet homme. On se rappela qu'il était une créature de Trébuchet, et malgré toute son apparence de dévouement au baron et au curé, on le regardait comme l'espion qui avait fourni des renseignements si précis à la force armée; on remarqua, en outre, que quoiqu'il eût donné asile à un émigré rentré, il n'avait pas même été arrêté comme suspect.

Le commissaire et son escorte restèrent plusieurs jours au Verney. On fit subir les interrogatoires les plus minutieux à presque tous les habitants, même jusqu'aux plus petits enfants. Pendant ce temps-là, les soldats de l'escorte se livrèrent à toutes sortes d'excès, et dévorèrent en quelques jours la nourriture qui eût suffi à un grand nombre de familles pendant plusieurs mois. On conçoit que cette conduite avait aliéné

l'esprit des habitants, et que les jeunes bergers dont nous avons parlé, se fussent effrayés en apercevant des habits militaires.

Enfin toute cette troupe partit emmenant ses prisonniers. Le baron et le curé furent envoyés à Besançon pour être jugés par le tribunal révolutionnaire. Les autres, au nombre d'une quarantaine, furent conduits dans un ancien couvent, où on les incarcéra comme suspects, en attendant que l'on fît leur procès, s'il y avait lieu.

Et c'était afin de prier pour tous ces pauvres prisonniers que les habitants du Verney s'étaient réunis le jour de l'Annonciation, devant l'autel de la Mère de douleur et de miséricorde, élevé à l'entrée de la Grotte-du-Moine.

« Voilà qui est à merveille! s'écria Thomas, quand il eut entendu le récit de tous ces événements; c'est comme dans tout le reste de la France; un tiers de la population est en prison, un autre tiers est suspect, la moitié de ce qui reste n'ose parler, et l'autre moitié célèbre le règne de la liberté. Allons, puisqu'on le veut, vivent la joie, la liberté, la république et tout le tremblement!.... seulement ayons bien soin de retenir nos langues, de ne jamais parler qu'avec respect de l'incorruptible Robespierre

et du vertueux Marat, de fêter le décadi, et de travailler le dimanche; voilà le seul moyen de ne pas être suspects, et encore on n'en est pas bien sûr.

— Laisse-là tes folies, mon cher, qui ne servent qu'à affliger les personnes qui nous entourent, et que notre devoir est plutôt de chercher à consoler.

— Tu as raison, Ferréol; et à ces mots, prenant chacun leur mère d'un bras et une de leurs sœurs de l'autre, ils se mirent en route pour regagner leurs habitations. »

Ils ne restèrent que peu de jours au Verney, d'abord parce qu'il fallait rejoindre leur bataillon à Salins, ensuite qu'ils désiraient faire auparavant une visite à leurs parents détenus dans un couvent à quelque distance de cette ville, et au nombre desquels se trouvaient le frère aîné de Ferréol et le père de Thomas.

Après avoir accompli ce devoir sacré, ils rejoignirent leur bataillon au moment même de son arrivée à Salins. Le commandant, enchanté de leur exactitude, leur déclara que, pour récompenser leur zèle, ils feraient partie de la députation qui avait été invitée à un banquet patriotique offert au 9e bataillon du Jura, par le club des vrais sans-culottes de cette ville, et

qui serait précédé d'une séance intéressante présidée par un représentant du peuple en tournée.

Nos deux amis auraient autant aimé d'être envoyés pour huit jours à la salle de police ou à la garde du camp, que de recevoir un pareil honneur, et ils échangèrent entre eux, pendant que leur chef parlait, un coup d'œil significatif qui voulait dire tout cela; mais ils ne pouvaient refuser cette invitation sans se faire soupçonner au moins de *modérantisme*, par le commandant. Or, ce commandant, qui du reste était un assez bon homme, brave militaire, mais peu spirituel, sans instruction, et incapable d'avoir une opinion à lui, ne connaissait que l'obéissance passive au pouvoir existant. Il avait été soldat aux gardes françaises; à la journée du 10 août, il avait combattu vaillamment avec les Suisses pour la défense du château, et chaque coup de fusil qu'il tirait était accompagné d'un cri de vive le roi!.... Aujourd'hui il se battait avec la même ardeur non-seulement pour la république, mais pour le parti dominant alors dans la république, c'est-à-dire pour les Jacobins et la Montagne, de même que plus tard il déploya un égal dévouement pour le directoire et ensuite pour Bonaparte. Ainsi donc, comme à l'époque dont nous parlons, les opinions de

Robespierre et consorts étaient à l'ordre du jour, il était défendu à tous les volontaires du 9e bataillon d'en avoir d'autres; c'est ce qui détermina Ferréol et Thomas à accepter l'offre du commandant.

« Bah! qui sait? dit Thomas en sortant, nous rirons peut-être à ce club; je n'en ai jamais vu, et l'on dit que c'est assez drôle.

— Tu trouves matière à rire de tout; pour moi, je t'avoue qu'un pareil spectacle ne me promet rien d'amusant.... Enfin nous verrons. »

Le lendemain nos deux amis entrèrent au club avec la députation du 9e bataillon, qui fut reçue par les commissaires de l'assemblée et placée dans une tribune réservée. Les yeux de Ferréol se fixèrent alors sur une de ses connaissances, qui paraissait même être le chef des cérémonies, et donnait des ordres à tout le monde. Il était vêtu d'une petite carmagnole brune, et avait un large pantalon comme les matelots. Ses cheveux sans poudre, et même assez mal peignés, étaient recouverts d'un énorme bonnet rouge. Une large ceinture tricolore le distinguait du reste de ses collègues, et annonçait sans doute le rang qu'il tenait parmi eux.

Ferréol ne pouvait en croire ses yeux; il fit part de ses observations à Thomas, qui ne pa-

rut pas moins surpris que son ami en reconnaissant, dans le personnage dont nous parlons, M. Trébuchet lui-même.

Pendant qu'ils s'entretenaient à voix basse de cette singulière rencontre, la séance s'ouvrit. Le représentant du peuple monta au fauteuil, et annonça l'ordre du jour. La première partie de la séance devait être consacrée à l'épuration des fonctionnaires publics, c'est-à-dire que le représentant entendrait tous les reproches qui leur seraient adressés, et ensuite leur justification, puis il devait prononcer s'ils avaient mérité d'être conservés ou révoqués. Le reste de la séance devait être employé à la réception des dons patriotiques, que le représentant était chargé de recueillir et de porter lui-même sur *l'autel de la patrie*, c'est-à-dire au trésor public; mais comme il avait le droit de prélever là-dessus ses frais de tournée, de représentation, etc., il n'en parvenait qu'une bien faible partie à sa destination.

Nous n'avons pas le projet de rendre compte de cette séance, qui offrirait aujourd'hui surtout fort peu d'intérêt à nos lecteurs. Nous ne parlerons que de l'incident relatif à M. Trébuchet, et qui excita vivement l'attention de nos jeunes sergents.

Quand l'ancien intendant du Verney monta à son tour à la tribune, le représentant lui adressa la parole en ces termes : « Citoyen Trébuchet, quelques-uns des vrais sans-culottes de cette commune m'ont déposé une plainte contre toi. On t'accuse, malgré ton apparence de républicanisme sincère, de n'être qu'un royaliste, un aristocrate, un partisan de Pitt et de Cobourg, d'avoir des correspondances avec les émigrés, et notamment avec le ci-devant baron du Verney, etc.

— Citoyen président, avant de répondre à une pareille accusation, je te demanderai de qui est signée la dénonciation portée contre moi.

— J'avoue qu'elle ne porte aucune signature; mais on ajoute qu'au jour de l'assemblée pour l'épuration, ceux qui ont porté la plainte se présenteront en personne pour la soutenir. En conséquence, j'interpelle à haute voix tous les citoyens ici présents, et notamment ceux qui ont écrit la plainte contre le citoyen Trébuchet, de prendre la parole et d'exposer leurs griefs contre ce fonctionnaire. »

Il se fit un profond silence. Le représentant répéta trois fois la même invitation, et personne ne se leva pour soutenir l'accusation.

« Citoyen représentant, dit alors Trébuchet,

je demande la parole. — Quoique je pusse me dispenser de répondre à une accusation anonyme, cependant je crois utile de mettre au jour ma conduite dans ces derniers temps, afin qu'il ne reste aucun soupçon sur la pureté de mes sentiments patriotiques, dans ton esprit et dans l'esprit de mes concitoyens. Je n'aurai pas besoin d'employer pour cela les ressources de l'éloquence, ni les raisonnements, ni les phrases; les faits seuls vont parler.

« Il n'y a qu'un mois que je suis chargé spécialement de la police par le comité de salut public, et j'ai déjà fait opérer plus de deux cents arrestations. Le ci-devant baron du Verney, avec lequel on prétend que j'entretenais des relations, a été arrêté par mes soins, et est traduit au tribunal révolutionnaire; son fils a été pris hier par deux de mes agents secrets, au moment où il passait la frontière, et il est en ce moment à la citadelle de Besançon, en attendant son jugement; enfin le ci-devant curé de cette commune du Verney y était rentré depuis quelques mois, et continuait à fanatiser ce peuple superstitieux, qui n'est déjà que trop dévoué à l'aristocratie et au clergé; mon prédécesseur ignorait ces menées, ou fermait les yeux; dès que j'ai eu le pouvoir en main, j'ai bientôt

eu dépisté les traces du prêtre, qui de plus est un ci-devant marquis; je l'ai fait empoigner aussitôt, et l'ai envoyé avec son cousin le baron dans un endroit d'où j'espère qu'ils ne sortiront que pour sentir sur leur tête coupable le glaive tranchant de la justice populaire. »

Cette phrase boursouflée, en style de l'époque, est accueillie par les applaudissements frénétiques des frères et amis, fort heureusement pour Ferréol, qui, ne pouvant contenir son indignation, criait à haute voix : « A bas le traître! à bas le monstre! à bas le tigre! » Enfin Thomas et ses camarades parvinrent, non sans peine, à le faire taire avant que le bruit des applaudissements eût cessé.

« Voilà ce que j'ai fait, continua Trébuchet, voilà comment je me suis montré dévoué aux nobles et aux prêtres. Après cela je ne parlerai pas des nombreuses arrestations d'aristocrates que j'ai fait opérer au Verney et dans les communes voisines; en voilà assez, je pense, pour prouver mon patriotisme et mon dévouement à la sainte cause que soutiennent les vrais sans-culottes; et, pour vous présenter en terminant le symbole de ma foi politique, je dépose ici comme don patriotique sur l'autel de la patrie ce magnifique poignard, sur la lame duquel j'ai

fait graver ces mots : « Puissé-je en percer le cœur du dernier des rois ! »

Ici les applaudissements redoublent.

Ferréol n'y tenait plus ; il voulait prendre la parole, il voulait confondre l'infâme hypocrite, le lâche délateur ; il voulait dire à haute voix que Trébuchet ne désirait faire tomber les têtes des du Verney et du curé de Saint-Hippolyte, que pour obtenir une garantie de plus de la possession de leurs biens, qu'il avait achetés de la nation, et qu'il ne croirait son acquisition solide que quand les légitimes propriétaires n'existeraient plus ; qu'ainsi tout ce grand étalage de vertus, ou plutôt de crimes patriotiques, n'avait d'autre but que de cacher la rapacité la plus astucieuse et l'égoïsme le plus raffiné.

Mais ses camarades parvinrent encore à le contenir ; son capitaine, qui l'aimait beaucoup, instruit de ce qui se passait, l'appela, et l'engagea à sortir un instant avec lui. C'était un homme d'une quarantaine d'années, plein de douceur, de bonté, et, quand il le fallait, de courage et d'audace ; ses soldats l'aimaient comme un père, et lui obéissaient plutôt par la crainte de lui déplaire que par celle d'être punis. Il parla à Ferréol avec cette aménité qui sait toujours trouver le chemin d'un bon cœur ;

il lui fit sentir à quoi l'exposerait une imprudence comme celle qu'il avait été sur le point de commettre; qu'il ne savait pas, lui jeune homme candide et franc, à quels hommes il aurait eu affaire; que le représentant ne valait pas mieux que Trébuchet, ni que la plupart des hommes qui étaient alors au pouvoir, depuis les sommités de la Convention jusqu'au simple garde champêtre.

« Vous ne vous êtes pas aperçu, mon ami, ajouta-t-il, que tout ce qui s'est passé entre le représentant et Trébuchet au sujet de cette prétendue dénonciation, n'était qu'une comédie préparée d'avance entre eux, pour être jouée dans l'assemblée. Personne, soyez-en sûr, n'aurait eu l'audace de soutenir l'accusation, sous peine d'être bientôt lui-même incarcéré comme suspect, et Trébuchet n'eût pas mieux demandé que de vous voir prendre la parole, vous qui appartenez à une famille qu'il a persécutée. Allons, mon ami, du calme et de la prudence; rentrons dans la salle, et qu'il ne soit plus question de rien. Ah! j'oubliais de vous prévenir qu'aujourd'hui à la revue vous serez promu au grade de sergent-major dans ma compagnie, et que vous aurez votre ami Thomas Ledru pour fourrier.

Il jeta tout à coup cette nouvelle à la tête de Ferréol, pour détourner le cours de ses idées, et, sans lui donner le temps de le remercier, il le quitta brusquement et rentra. Ferréol, enchanté de ce qu'il venait d'apprendre, le suivit, et se hâta de faire part à Thomas de cette bonne nouvelle. Celui-ci ne fut pas moins content que Ferréol, et tous deux se mirent à causer à voix basse sans s'occuper de ce qui se passait dans le club. Du reste, la séance n'offrit plus rien d'intéressant, et fut levée sans autre incident remarquable.

CHAPITRE XIII.

L'évasion. Le martyre.

A la revue, Ferréol fut proclamé sergent-major, comme son capitaine le lui avait annoncé.

— Encore un pas, lui dit Thomas quand les rangs furent rompus, et te voilà officier; mais ce qui me plaît de ton nouveau grade, c'est que nous sommes devenus camarades de lit, et que nous pourrons jaser à notre aise, sans craindre les espions, les délateurs et tout le tremblement.

— Je t'avoue que je suis enchanté pour ma part que nos relations prennent désormais encore plus d'intimité. Dans le temps où nous vi-

vons, on est trop heureux quand on peut compter sur un ami à qui l'on ouvre son cœur, qui partage vos peines, et surtout qui vous comprend et vous console....

Le lendemain, le bataillon continua sa marche. Tout le temps que dura le trajet entre Salins et Besançon, une seule idée occupait Ferréol. Il allait arriver dans la ville où se trouvait prisonnier son second père, son ancien maître, celui à qui il était redevable en quelque sorte d'une nouvelle vie, par l'éducation et l'instruction qu'il en avait reçues. Pourra-t-il obtenir la permission de le voir, de lui parler, de l'embrasser ? Telle est la pensée qui l'occupe pendant toute la route, et qu'il ne cesse de se répéter à lui-même que pour la redire à son fidèle Thomas.

A la dernière étape, ils reçurent l'avis que leur bataillon resterait en garnison à Besançon jusqu'à nouvel ordre. Cette annonce remplit de joie le cœur de Ferréol; il pensa qu'un plus long séjour dans cette ville lui procurerait sans peine la facilité de visiter la prison.

La ville était tellement encombrée de troupes de toutes armes, que quand le bataillon arriva à Besançon on ne put le recevoir dans les casernes, et on le logea chez les particuliers.

Ferréol et Thomas furent envoyés chez deux vieilles dames, l'une veuve d'un ancien officier, l'autre ex-religieuse d'un couvent de Bénédictines. Elles passaient pour très-riches, très-aristocrates, très-suspectes, etc., mais elles s'étaient toujours conduites avec une telle circonspection, avaient toujours si bien su se tenir à l'écart, ménager tout le monde, sans cependant montrer de bassesse ni une condescendance servile, qu'elles avaient traversé ces temps orageux sans être trop froissées, et que, malgré la connaissance que l'on avait de leur opinion prononcée, on n'avait jamais pu les trouver en défaut.

L'employé qui remit à Ferréol et à Thomas leur billet de logement, leur dit : « Citoyens, nous vous mettons là chez les plus fameuses royalistes de la ville, et ce n'est pas peu dire; mais on n'a jamais vu d'aussi fines mouches que ces femmes-là : on dit qu'elles reçoivent des prêtres, et font même dire la messe chez elles; eh bien! la police n'a jamais rien su découvrir. Vous serez logés quelque temps chez ces particulières; je vous engage à veiller au grain, et si pendant votre séjour vous vous aperceviez de quelque chose, nous comptons assez sur votre patriotisme pour que vous en avertissiez l'autotorité.

— Oui, oui, vous pouvez y compter, dit Ferréol d'un ton ironique.

— Il est bon là, le bureaucrate! dit Thomas en sortant; vouloir faire de nous des mouchards! il paraît qu'il connaît joliment les grenadiers du 9e bataillon du Jura. »

Ils furent accueillis froidement, il est vrai, mais avec politesse, dans leur logement. Les soins les plus minutieux, les attentions les plus délicates leur furent prodigués, sans cette affectation cérémonieuse, sans cet empressement bruyant, par lesquels on déguise quelquefois le désagrément que vous procure la visite forcée de certains hôtes.

En voyant cette réception, Thomas disait : « Le plus souvent que j'irai dénoncer ces braves femmes!.. . où trouverions-nous un logement comme celui-ci?.... Quand je verrais tous les prêtres du monde cachés dans cette maison, je t'assure que je ne m'en occuperais pas plus que de ce qui se passe dans le royaume du Monomotapa; et toi? »

Ferréol ne répondit rien; la pensée qui le préoccupait continuellement ne lui permettait pas de donner la moindre attention aux paroles de Thomas. Dès qu'il fut libre, il se rendit à la prison, et, à force d'informations, de démarches

et même d'argent adroitement distribué, il parvint enfin au cachot où était renfermé le curé de Saint-Hippolyte.

En entrant dans cette chambre froide, humide et noire, Ferréol, suffoqué par l'émotion qu'il éprouvait, ne put proférer une parole; il se tenait immobile devant le vénérable vieillard, qui s'était levé en entendant ouvrir la porte de son cachot. Le curé reconnut à l'instant son élève, et le serra avec effusion dans ses bras.... Des larmes échappées de ses yeux tombèrent sur le front du jeune homme. Après quelques moments d'un silence plus expressif que la conversation la plus animée, le curé leva les yeux au ciel comme pour lui adresser des actions de grâce, et prononça ces paroles : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundùm verbum tuum, in pace*. Puis, prenant la main de Ferréol :

« Mon ami, je vous attendais; je ne sais quel pressentiment secret, ou plutôt quel avertissement du ciel m'avait annoncé votre visite; mais le fait est qu'elle ne m'a pas surpris.

— O Monsieur, que j'éprouve de bonheur de vous voir, de vous parler, et en même temps quelle douleur de penser que c'est dans un tel lieu que je vous retrouve après une si longue séparation !

— Il faut espérer que nous nous rencontrerons un jour dans un lieu plus agréable que celui-ci, et que nous ne nous séparerons plus ; mais, en attendant, remercions Dieu de ce qu'il nous a permis de nous réunir aujourd'hui, et profitons du peu d'instants que nous avons à être ensemble, pour parler de vous et de tout ce qui vous intéresse.

— Mais avant de parler de moi, dites-moi, Monsieur, si vous avez des craintes pour vous-même. On dit bien qu'à Paris lè tribunal révolutionnaire ne fait aucune gràce, mais ici plusieurs personnes, dans la même position que vous, ont échappé à ses arrêts ; je vous citerai entre autres le curé de Beauvillard, celui de Noizy, celui de Leurney, et plusieurs autres encore. Vous ne devez donc pas être privé de tout espoir.

— Mon ami, je n'ai d'espérance qu'en Dieu, et celle-là ne me manquera pas ; quant à placer son espérance sur les hommes et sur la justice humaine, ce serait vouloir s'exposer à de cruelles déceptions. Et d'ailleurs pourquoi craindrais-je la mort, à laquelle on me condamnerait aujourd'hui ? J'ai atteint un âge où peu d'hommes parviennent, et ils ne feront que prévenir de quelques jours, par leur sentence, un événement que l'âge et les infirmités auraient amené

bientôt, et peut-être d'une manière plus douloureuse. Et puis, s'ils me condamnent, n'ai-je pas cette grande, cette sublime consolation que je mourrai pour avoir confessé la foi? Oh! quel bonheur pour moi! quelle grâce, si Dieu daigne m'accorder la palme du martyre!

— Je reconnais bien là, ô mon père, les nobles sentiments dont je vous ai toujours vu animé; mais cette pensée d'une mort violente, soufferte sur un échafaud, comme un vil criminel, voilà ce qui me révolte, me bouleverse, m'anéantit.

— Mais c'est là précisément la manière dont mon divin maître est mort, et ne serais-je pas trop heureux de pouvoir mourir comme lui? Croyez-vous, mon ami, que la vie ait aujourd'hui un grand prix à mes yeux? Il y a longtemps que j'ai été frappé de ces belles paroles du Psalmiste : « Les jours de l'homme sont comme l'herbe; sa fleur est comme celle des champs; un souffle a passé, et la fleur est tombée, et la terre qui la portait ne la reconnaîtra plus (1). » La vie de l'homme n'a de prix qu'autant qu'elle se termine heureusement pour lui; elle n'est en quelque sorte qu'un apprentissage

(1) Psaume 102.

de la mort. Mais c'est assez parler de moi, occupons-nous un peu de vous. »

Et le curé fit raconter tout ce qui était arrivé à son cher disciple depuis leur séparation. Ferréol ne lui cacha rien; il lui avoua même la haine qu'il portait au chevalier du Verney, et ses idées de vengeance en apprenant qu'ils allaient peut-être se rencontrer sur les bords du Rhin; puis il ajouta qu'il n'était pas fâché que le gouvernement révolutionnaire se fût chargé de cette vengeance, car il sentait bien que c'était une tentation coupable à laquelle malheureusement il n'aurait pu résister si l'occasion se fût présentée de la satisfaire.

« Eh bien! il me vient une idée à moi; c'est de vous la fournir, cette occasion de vous venger du chevalier.

— Que voulez-vous dire, grand Dieu! Est-ce une épreuve que vous voulez me faire subir? Ah! prenez garde, mon père, que je n'y succombe, et n'abusez pas de ma faiblesse.

— Il y aura peut-être un moyen de vous rendre fort. Je ne puis vous en dire davantage aujourd'hui; revenez demain à la même heure, et je vous expliquerai de quelle manière j'entends que vous vous vengiez du chevalier du Verney. Adieu. »

Ferréol quitta le curé, l'esprit préoccupé de ce que pouvait être le projet dont il voulait lui faire part le lendemain. Cette pensée le tourmenta jusqu'au moment où il retourna à la prison.

« Vous êtes impatient, j'en suis sûr, lui dit le curé en l'apercevant, de connaître l'explication que je vous ai annoncée. Voici de quoi il s'agit : Vous savez que le baron du Verney est dans cette prison. Nous étions d'abord ensemble avec tous les autres prisonniers; mais on m'a séparé d'eux pour me mettre dans cette espèce de cachot, sous prétexte que je troublais l'ordre, parce que de temps en temps, à la demande de mes compagnons d'infortune, je leur prêchais la parole de Dieu. Le baron cependant a obtenu la permission de me voir une heure par jour, et ne manque pas de venir me raconter ses peines, ses craintes, ses espérances. Quand je parle de ses espérances, ce n'est pas pour lui qu'il en conserve; il s'attend bien comme moi au sort qui nous est réservé, et chaque jour il s'y résigne de plus en plus. Mais il a un fils, qui, comme vous l'avez appris, est détenu à la citadelle de cette ville. L'idée de perdre cet enfant, ce dernier rejeton de sa race, le tourmente mille fois plus que celle de porter lui-même sa tête sur l'échafaud. Il est parvenu depuis quel-

que temps à correspondre avec lui, par l'entremise d'une personne inconnue qui paraît avoir des intelligences dans la forteresse. C'est, il faut le dire en passant, quelque chose de bien consolant pour nous de voir une foule de personnes charitables qui cherchent tous les moyens possibles d'adoucir nos peines, et qui, à force de soins, d'adresse, de persévérance, finissent quelquefois par obtenir la liberté d'un prisonnier. Bientôt il a été question pour le fils d'un projet d'évasion; la même personne qui s'est chargée de la correspondance, a fait parvenir au chevalier des limes et des outils pour scier les barreaux de sa prison, et plusieurs échelles de corde pour franchir les remparts; mais là s'arrête l'influence de ce protecteur inconnu. Il faudra que du pied des remparts de la citadelle, le chevalier gagne la frontière et fasse dix lieues à travers un pays couvert de troupes, et continuellement exploré par les gendarmes et les agents du gouvernement révolutionnaire. Cette entreprise est impossible, et il y aurait folie de la tenter, si l'on n'obtient l'aide de quelqu'un qui lui fournisse les moyens d'atteindre la frontière sans danger. Or, celui sur qui le baron et moi nous avons compté pour assister le chevalier dans cette occasion, c'est vous.

— Moi?... s'écria Ferréol, bouleversé tout à coup par cette révélation inattendue.... Moi! monsieur le curé, que je sauve la vie d'un homme qui a causé la mort de mon père? moi, qui ai juré de venger cette mort!

— Eh bien! mon ami, voilà le moyen de la venger de la manière la plus belle, la plus noble, la plus agréable aux yeux de Dieu, la plus agréable à l'âme de votre père, qui attend du haut des cieux cet acte de courage et de vertu de la part de son fils bien-aimé.

— Je sens, Monsieur, que vous avez raison; je voudrais pouvoir suivre vos conseils, mais je n'en ai pas la force.

— C'est là que je vous attendais! je vous ai dit hier que si ce n'était que la force qui vous manquât, il y aurait un moyen de vous en procurer.

Si vous êtes le même Ferréol que j'ai connu, que j'ai élevé avec tant de tendresse, dont l'âme était pénétrée de tous les sentiments qu'inspire la religion, qui savait puiser à cette source sacrée la force nécessaire à l'accomplissement de tous les préceptes qu'enseigne cette religion, vous pouvez recourir au même moyen pour combattre votre faiblesse actuelle... Vous ne répondez rien! Est-ce que par hasard je me serais

trompé? Est-ce que la confiance que j'avais en vous ne serait qu'une cruelle déception? Faudra-t-il qu'en mourant un de ces jours j'emporte avec moi la douleur de n'avoir pas retrouvé mon ancien disciple, d'avoir été forcé de méconnaître mon fils adoptif? Hier je vous disais que l'échafaud n'avait rien d'effrayant ni de redoutable pour moi; mais c'est vous, Ferréol, qui vous chargez d'en faire pour moi un horrible supplice!... »

A ces mots, Ferréol, ému depuis longtemps par les paroles de son ancien maître, tomba à ses genoux en versant un torrent de larmes.

« O mon père, vous l'emportez! s'écria-t-il; je suis prêt à faire tout ce que vous désirez.

— Bien! bien, Ferréol, j'ai retrouvé mon fils, dit le curé en le serrant dans ses bras. Mais une pareille résolution ne doit pas être déterminée par un élan spontané, par un entraînement passager, fondé sur des sentiments purement humains. C'est la religion seule, comme je vous l'ai dit, qui doit ici vous diriger et vous soutenir. Si j'eusse cru ne pas retrouver en vous ces sentiments religieux, je vous aurais seulement parlé de l'honneur que vous fera aux yeux du monde une pareille action, plus belle encore, plus généreuse que celle de votre aïeul Hubert,

qui sauva aussi le dernier rejeton des du Verney ; car il est plus beau de sauver la vie d'un ennemi mortel que de donner la sienne pour conserver celle d'un ami ; mais je me borne à vous rappeler le précepte de notre divin maître, que j'ai déjà eu plus d'une fois occasion de vous citer : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. »

— Vos paroles, Monsieur, ont fait descendre en moi un rayon de la grâce d'en haut. Le bandeau qu'un aveugle désir de vengeance avait mis sur mes yeux est tombé ; c'est Dieu lui-même, je le sens, qui m'a parlé par votre bouche, je suis prêt à lui obéir. Je vais de ce pas m'occuper des préparatifs nécessaires pour favoriser la fuite du chevalier.

— Mettez-y de la prudence ; songez que vous courez vous-même de grands dangers si vous venez à être découvert. Agissez donc avec beaucoup de circonspection, et faites-moi connaître vos projets aussitôt qu'ils seront arrêtés, afin de les transmettre au prisonnier. »

Ferréol quitta le curé sans savoir encore de quelle manière il pourrait remplir l'engagement qu'il venait de prendre. Pendant qu'il y rêvait en se promenant à grands pas dans sa chambre, Thomas rentra, et lui annonça qu'ils venaient

de recevoir l'ordre de commander une escorte qui accompagnait un convoi de poudre et de munitions de guerre envoyé au château de Joux (1).

Ferréol fut d'abord contrarié de cet ordre, et songeait à se faire remplacer, quand il fut frappé tout à coup d'une idée lumineuse.

« Bon, bon, dit-il à haute voix sans faire attention à la présence de Thomas, voilà un excellent moyen d'exécuter mon projet.

— Que dis-tu donc? de quel projet parles-tu? »

Ferréol alors raconta à son ami tout ce qui s'était passé entre le curé et lui, ainsi que l'engagement qu'il avait pris de favoriser l'évasion du chevalier. Thomas ne revenait pas de son étonnement.

« Bien, disait-il, ça vaut mieux que de lui tirer des coups de fusil sur les bords du Rhin.

— Ne parlons plus de cela, je t'en prie. Écoute maintenant mon plan, que tu m'aideras à exécuter. Tu me procureras aujourd'hui un habit d'uniforme de notre bataillon, avec chapeau, sabre, giberne, etc.; tu m'aideras à porter tout cela dans le fossé de la citadelle du côté du

(1) Cette forteresse, à une lieue de Pontarlier, est située à l'extrême frontière de la France du côté de la Suisse.

Pont-du-Secours. Nous cacherons facilement ces objets dans quelques trous de rocher. Quand l'escorte se mettra en route, tu en prendras le commandement à ma place, en annonçant que je suis allé en avant pour faire les logements. Pendant ce temps-là, j'aurai fait endosser l'uniforme au chevalier, et, par une route de traverse qui abrége beaucoup le chemin, nous gagnerons la première étape longtemps avant vous. Tu auras soin cependant de ne pas presser la marche du convoi, de crainte que quelque événement imprévu ne m'occasionne du retard. Quand nous serons à l'étape, je donnerai un billet de logement au chevalier seul, avec recommandation de ne pas sortir jusqu'au départ du lendemain; de cette manière il ne sera pas aperçu des autres hommes de l'escorte, et le lendemain nous repartirons comme la veille, quelques heures avant vous, et cette fois quand vous nous aurez rejoints, j'espère qu'il aura passé la frontière. »

Thomas approuva le projet de son ami, et promit de le seconder de tous ses efforts. Ferréol courut aussitôt l'annoncer au curé, qui le trouva également bien conçu, et s'empressa de le transmettre au chevalier par la voie dont nous avons parlé, sans toutefois lui faire connaître le nom de son libérateur.

Au jour et à l'heure fixés, Ferréol se trouva dans le large fossé traversé par le Pont-du-Secours, ou plutôt par les piles destinées à supporter ce pont, car on ne l'établit qu'en cas de nécessité. Il attendit quelques instants, et bientôt, à la faible lueur des premiers rayons de l'aurore, il aperçut une masse noire qui glissait le long des remparts entassés en amphithéâtre sur sa tête. Après quelque temps d'inquiétude, il entendit le bruit de l'échelle de corde tomber à quelques pas de lui. Il s'en approcha aussitôt, et se prépara à recevoir le prisonnier. Au moment où celui-ci touchait à terre, Ferréol lui présenta la main pour l'aider à descendre.

« Je vous attends avec impatience, Monsieur; nous n'avons pas un instant à perdre. Revêtez à la hâte cet habit et partons. Je vous expliquerai en marchant ce que vous aurez à faire. »

Cette voix a frappé d'étonnement le chevalier. Il regarde avec attention la figure du sergent, et cherche un instant à se rappeler des souvenirs qui lui échappent.

« Monsieur, ce n'est pas la première fois que nous nous rencontrons? dit le chevalier tout en procédant à sa nouvelle toilette.

— C'est possible, mais nous causerons plus tard; dépêchez-vous.

— Un mot, un seul, je vous en prie ; votre nom ?

— Ferréol Darnay.

— Est-il possible ?... Quoi !... c'est à vous, Ferréol, que je devrai la vie !

— Non, Monsieur, c'est à Dieu..... vous voilà prêt, hâtons-nous de partir ; car on ne tardera pas à s'apercevoir de votre évasion, et l'on sera bientôt à votre poursuite. »

Ils se mirent en route à l'instant en gravissant les rochers qui se trouvent à l'est de la citadelle. Après une heure d'une marche rapide et pénible, ils arrivèrent dans une forêt où ils purent ralentir le pas.

A peine avaient-ils jusque là échangé quelques paroles ; alors enfin le chevalier put obtenir de Ferréol une réponse aux nombreuses questions qu'il avait à lui adresser.

Ferréol ne déguisa rien ; il lui avoua la haine qu'il lui avait portée depuis près de quatre ans, ses projets de vengeance, et la répugnance qu'il avait témoignée quand on lui avait parlé de le sauver. Il lui dit quels moyens avait employés le curé pour vaincre cette répugnance, et comment enfin la religion avait triomphé dans son cœur de la haine implacable qui le dévorait auparavant.

Le chevalier avait écouté ce récit avec le plus vif intérêt. Quand Ferréol eut cessé de parler, il lui tendit la main : « Brave et vertueux jeune homme, s'écria-t-il, que j'ai trop longtemps méconnu ; ah ! répétez-moi, je vous prie, que vous me pardonnez mes torts envers vous et envers votre famille.

— Monsieur, je pense que ce qui se passe en ce moment entre nous est une preuve que tout est oublié.

— Et moi, je n'oublierai jamais ce que je vous dois ; tant qu'il me restera un souffle de vie, mon cœur battra de reconnaissance pour vous... et même, je l'espère, au delà de cette vie, ce souvenir ne s'effacera point..... car, ô mon ami (permettez-moi de vous donner ce nom dont j'espère que vous me jugerez digne plus tard), mon ami, reprit-il avec une voix grave et pénétrée, vous ne connaissez pas toute l'étendue du service que vous venez de me rendre ; pendant que vous parliez tout à l'heure, il me semblait qu'un voile épais tombait de mes yeux. Jusqu'à présent je n'avais envisagé la religion que comme une de ces institutions politiques à l'aide desquelles les hommes supérieurs savent gouverner les peuples en leur inspirant la terreur même jusqu'au delà du tombeau ; j'avais lu tout

ce qu'ont écrit contre le christianisme et Voltaire, et Diderot, et tous les philosophes de cette école, et s'ils n'avaient pas fait de moi un athée, ils m'avaient du moins jeté dans le doute, position plus terrible que l'incrédulité même. Aussi, quand le malheur est venu fondre sur moi, quand je me suis vu dépouiller de tout, des richesses, des honneurs et enfin de la liberté ; quand il ne m'est plus rien resté, rien que le désespoir, j'ai formé la résolution de prévenir par le suicide la hache des bourreaux, et j'étais sur le point d'exécuter ce projet, lorsqu'on est venu m'annoncer que l'on s'occupait de mon évasion. Je vous avoue que cette nouvelle me trouva d'abord assez indifférent, et que si ce n'eût été la crainte d'affliger mon père, j'aurais refusé l'offre qui m'était faite. Mais aujourd'hui combien je remercie la Providence de ce qu'elle a fait pour moi ! car, je n'en puis douter, c'est elle qui a dirigé tout ce qui vient de m'arriver; elle a voulu me faire connaître, par votre noble conduite à mon égard, combien cette religion que je méconnaissais est grande, sublime, divine. Je le confesse hautement, et cette conviction vient de descendre dans mon âme comme un rayon de lumière qui dissipe tout à coup les ténèbres d'une nuit obscure, ja-

mais les hommes n'auraient pu inventer une religion qui inspirât, non-seulement le pardon des injures, mais le dévouement le plus sublime pour son ennemi, au point d'exposer sa vie pour sauver la sienne. Ainsi, je vous le répète, vous m'avez rendu un plus grand service que celui de m'avoir arraché de ma prison : vous m'avez ouvert les yeux à la vérité, c'est-à-dire à la foi.

— Dieu soit loué! Monsieur, Dieu soit loué et béni à jamais! oh! si vous saviez combien ce que vous venez de me dire me rend heureux! il efface entièrement ce qui pouvait encore rester en mon cœur, je ne dirai pas de ressentiment, mais même de souvenir du passé. Vous m'offrez, dites-vous, votre amitié; autrefois, je l'avoue, je l'aurais refusée, aujourd'hui je la regarde comme un honneur et comme un bien précieux. Ainsi, Monsieur, au nom de la religion, soyons amis désormais. » Et il tendit la main au chevalier. Celui-ci se précipita dans ses bras, en disant :

« Oui, oui, soyons amis, et que cette amitié dure autant que le sentiment qui l'a inspirée! Une nouvelle alliance vient de se former entre les Darnay et les du Verney, plus forte, plus intime que celle qui a existé pendant près de

deux siècles entre les deux familles, car il n'y aura entre nous ni seigneurs, ni vassaux, nous serons désormais tous frères... »

Ici le chevalier fut interrompu par le bruit assez rapproché du galop de plusieurs chevaux, qui venaient derrière eux.

« Ciel! dit-il tout bas à Ferréol, c'est moi sans doute que l'on poursuit.

— C'est possible. En ce cas, nous avons besoin de montrer beaucoup de calme et de sang-froid. »

A peine achevait-il ces mots qu'ils furent joints par trois gendarmes, qui ralentirent leur marche et s'approchèrent d'eux. Le brigadier prit la parole :

« Où allez-vous, citoyens? dit-il, en s'adressant à Ferréol, à cause de son grade.

— Je vais conduire un convoi au fort de Joux, et j'ai pris ce chemin pour être plus tôt rendu à l'étape et faire préparer les logements.

— Bien; en ce cas tu es le sergent-major Darnay?

— Oui.

— Je suis porteur d'un ordre qui te concerne.

— De quoi s'agit-il?

— Il s'agit de nous prêter main-forte en cas de besoin et de nous seconder par tous les

moyens possibles pour parvenir à l'arrestation d'un prisonnier, le ci-devant chevalier du Verney, qui s'est évadé ce matin de la citadelle de Besançon.

— Ah ! le ci-devant chevalier du Verney s'est évadé ce matin de la citadelle? Mais que voulez-vous que j'y fasse? Pourquoi s'adresse-t-on à moi plutôt qu'à tout autre? Est-ce qu'on veut faire de mon détachement de braves volontaires du Jura une escouade de gendarmerie?

— Et quand cela serait, crois-tu que ce serait déshonorant? dès qu'on sert la république, n'importe de quelle manière, on remplit toujours un poste d'honneur. Mais je vais te dire pourquoi l'ordre te concerne toi, plutôt qu'un autre; c'est que le commissaire du pouvoir exécutif qui nous a donné cet ordre, sait que tu connais particulièrement ce ci-devant chevalier, et que tu le reconnaîtrais sous quelque déguisement qu'il voulût se cacher; il sait de plus que tu as contre lui certains griefs assez graves, et est persuadé que tu ne demanderas pas mieux que de te venger de cet infâme aristocrate.

— Vraiment ce que tu me dis là m'étonne. Mais qui donc à pu si bien instruire le commissaire?

— Un de ses collègues de Salins, le brave et

vertueux sans-culotte Trébuchet, arrivé à Besançon tout exprès pour presser la condamnation des du Verney père et fils.

— Ah ! le citoyen Trébuchet est à Besançon?

— Oui, il est venu aussi pour assister à la fête de la déesse de la raison, qui sera suivie, je l'espère, de l'expédition d'une quarantaine d'aristocrates, de prêtres, de nobles, et peut-être même de fédéralistes, car c'est une nouvelle engeance qui commence à pulluler et qui a besoin d'être rognée un peu court, si l'on veut l'empêcher de pousser. Mais le comité de salut public veille à tout, et la guillotine, désormais en permanence sur nos places, jettera une terreur salutaire au sein de ceux qui seraient tentés de conspirer contre la république..... Mais nous nous amusons ici à bavarder tandis que nous devrions être déjà loin, car il ne faut pas laisser à du Verney le temps d'atteindre la frontière. Voici ton ordre : Aussitôt que tu seras arrivé au fort de Joux, tu te transporteras avec ton détachement à l'extrême frontière, du côté des Verrières, et là tu ne laisseras passer personne sur la route sans l'avoir examiné.

— Bien, j'exécuterai ponctuellement cet ordre; mais il me semble que pour être plus sûr du succès; il serait à propos que j'arrivasse

moi-même aux frontières avant le détachement; car mes soldats ne marchant que par étapes, nous n'y serons rendus que demain soir, et pendant ce temps-là du Verney aura bien eu le temps de gagner la frontière. Tu vas sans doute transmettre les ordres dont tu es porteur à la brigade d'Ornans?

— Oui, et nous nous y arrêterons pour faire reposer nos chevaux.

— Eh bien! tâche de nous en procurer deux, un pour moi et un pour mon camarade, qui connaît aussi bien que moi l'émigré du Verney; de cette manière nous serons rendus tous les deux ce soir au poste indiqué, et je te réponds que si le prisonnier échappé vient à passer pendant que nous serons là, il ne sortira pas facilement de nos mains.

— C'est bien, c'est bien. En ce cas nous allons mettre en réquisition deux chevaux à la poste d'Ornans; ils seront prêts quand vous arriverez.... Au revoir.... » Et les gendarmes se mirent en route au grand trop, en chantant à tue-tête : *Ah! ça ira, ça ira, ça ira*, etc.

« Eh bien! que dites-vous de mon idée? vous voilà maintenant chargé de vous arrêter vous-même.

— Dans toute autre circonstance je rirais de

bon cœur de votre présence d'esprit; mais quand je pense à mon père et au bon curé de Saint-Hippolyte, qui vont peut-être bientôt tomber sous la hache révolutionnaire, je me reproche en quelque sorte la liberté dont je vais jouir ; il me semble que je devrais retourner en arrière et aller partager leur sort...

— Repoussez, Monsieur, de pareilles idées, comme une tentation. Ce serait désobéir à votre père et rendre sa mort mille fois plus douloureuse, s'il est condamné; car, malgré ce qu'a dit ce brigadier, je ne puis croire que l'on fasse périr deux vieillards déjà si près du tombeau. Ce serait désobéir à Dieu, qui vous sauve d'une manière si miraculeuse, et fait tourner à votre sûreté les ruses et les piéges de vos ennemis.

— Oui, de l'honorable sans-culotte Trébuchet, qui juge de votre cœur par le sien. Faut-il que j'aie été si indignement trompé par cet homme et par son fils, les plus lâches, les plus fourbes, les plus infâmes scélérats que j'aie jamais connus !... Mais patience, peut-être qu'un jour je pourrai leur faire payer cher...

— Allons, allons, Monsieur, ne parlez pas ainsi. Je vous répéterai ce que l'on m'a dit il n'y a pas longtemps : la vengeance n'appartient qu'à Dieu, l'homme ne doit se venger de son ennemi

qu'en lui faisant du bien; voilà ce qu'ordonne l'auteur de cette religion, que vous venez de prendre la résolution de pratiquer désormais. Mais laissons là les Trébuchet père et fils, et occupons-nous des moyens que nous emploierons pour vous faire passer sûrement la frontière. Nous allons tout à l'heure nous trouver avec les gendarmes; ceux d'Ornans nous accompagneront ensuite, et nous n'aurons guère le temps de causer ensemble; il est donc essentiel de convenir de nos faits actuellement que nous sommes seuls.

— Comme vous voudrez, je suis entièrement à votre disposition; seulement je crains que vous vous exposiez vous-même; car si l'on s'aperçoit à la frontière de l'évasion du soldat qui vous accompagnait, ne pourra-t-on pas vous accuser d'avoir favorisé sa fuite? cela ne pourra-t-il pas donner lieu à des soupçons, peut-être même à la découverte de la vérité? et alors vous paieriez votre dévouement de votre tête.... O Ferréol, cette idée me fait frémir!...

— Vous êtes ingénieux à vous tourmenter; eh bien! je vais tâcher de vous rassurer. Les gendarmes qui doivent nous accompagner changeront de brigade en brigade; vous aurez soin de vous tenir toujours un peu en arrière en

marchant, pour qu'ils n'aient pas trop le temps d'examiner votre figure. La dernière brigade surtout, celle de Pontarlier, ne pourra guère remarquer vos traits, car nous n'arriverons dans cette ville que ce soir assez tard. Vous profiterez de la nuit pour passer la frontière, et demain, si quelqu'un me demande des nouvelles du soldat qui m'accompagnait, je répondrai que je l'ai envoyé rejoindre le détachement, et qu'il reviendra avec lui. Si l'on soupçonne une désertion, ma feuille de route constate le nombre d'hommes qui m'accompagnent, et l'on verra qu'il n'en manque aucun, puisque vous n'êtes pas compris dans le nombre. Vous voyez qu'il n'y a pas autant de danger pour moi que vous le pensiez. »

Ils continuèrent ainsi à s'entretenir jusqu'à leur arrivée à Ornans. Là, ils trouvèrent des chevaux, comme les gendarmes le leur avaient promis; et, après avoir pris quelques rafraîchissements, ils se mirent en route. Tout réussit comme l'avait prévu Ferréol; le chevalier passa la frontière sans difficulté, et personne ne soupçonna que le soldat qui accompagnait le sergent-major et les gendarmes fût précisément l'homme que ces derniers étaient chargés d'arrêter ou de faire arrêter par toutes les autorités civiles et militaires de la frontière.

Le détachement resta quelques jours aux Verrières; Ferréol raconta à Thomas toute l'histoire de l'évasion du chevalier, et on peut facilement s'imaginer combien le joyeux fourrier dut rire du tour que Ferréol avait joué aux gendarmes.

Enfin l'ordre arriva de rejoindre leur bataillon. Ferréol était impatient de rendre compte au curé de l'heureux succès de sa mission, et cette fois il devança encore ses camarades pour arriver plus tôt à Besançon.

En entrant dans la ville, il aperçut une foule nombreuse qui regardait passer un long cortége se rendant à l'ancienne église métropolitaine de Saint-Jean, devenue alors le TEMPLE DE LA RAISON!.... De jeunes filles et de jeunes garçons, vêtus à la grecque ou à la romaine, ouvraient la marche; venait ensuite la *déesse*, montée sur un char de forme antique, et suivie des autorités civiles et militaires, et des membres des sociétés populaires, qui chantaient en chœur des hymnes patriotiques. Ferréol détourna les yeux de ce dégoûtant spectacle; son cœur se soulevait d'indignation en pensant que c'était pour se livrer à de pareilles abominations que les Français avaient abandonné le culte de leurs pères, foulé aux pieds la croix, et renié la religion sublime enseignée par le Fils de Dieu même.

Tandis qu'il était plongé dans ces réflexions, il entend tout à coup sortir de l'un des groupes qui suivaient le cortége, une voix qui lui crie : « Eh bien ! est-ce que le citoyen Darnay n'est pas des nôtres ? » Ferréol lève la tête pour savoir qui lui adressait la parole, et reconnaît les deux Trébuchet, le père en bonnet rouge et en carmagnole, le fils en uniforme d'employé aux vivres, car son père l'avait retiré de l'armée active pour le faire entrer dans une carrière plus lucrative et moins dangereuse, et dans laquelle lui-même venait d'obtenir un des premiers emplois.

La présence d'esprit abandonnait rarement Ferréol ; car, à mesure que la religion avait dompté ses passions, son caractère avait pris de l'aplomb. Il répondit sans se déconcerter qu'il arrivait à l'instant, qu'il était harassé de fatigue, et qu'il lui serait tout à fait impossible d'assister à une cérémonie qui probablement durerait longtemps ; que d'ailleurs son détachement allait arriver, et qu'il ne pouvait se dispenser de se trouver avec ses soldats pour rendre compte de sa mission à son commandant.

« Ah ! à propos, dit Trébuchet en quittant le cortége et en s'approchant de Ferréol, vous l'avez donc manqué ?

— Oui.

— Quel dommage ! mais enfin il faudra se contenter de ce que l'on a, et si nous n'avons pas le fils, cela n'empêchera pas le père de la danser ce soir. »

Heureusement que Trébuchet avait dit ces dernières paroles en rejoignant le cortége qui continuait sa marche; sans cela il aurait pu remarquer la pâleur mortelle qui couvrit le visage de Ferréol. Celui-ci se rappela ce qu'avait dit le gendarme à l'occasion de la fête de la déesse de la raison, et commença à perdre tout espoir. Il courut aussitôt à la prison : là, s'il lui fût encore resté quelques doutes, ils auraient été bientôt évanouis.

De nombreux piquets de troupes et de gendarmerie garnissaient toutes les avenues de la prison; quelques personnes, l'air morne et abattu, attendaient en silence l'instant où passerait la fatale charrette, pour dire un éternel adieu à un parent ou à un ami; d'autres, à figure sinistre, aux regards farouches, semblaient épier les symptômes de pitié qui se manifestaient parmi quelques spectateurs, pour les dénoncer comme des signes évidents de royalisme, de fédéralisme, ou tout au moins de sympathie avec les ennemis de la république.

Ferréol traversa tous ces groupes sans rien remarquer ; une seule pensée l'occupait : pourrait-il pénétrer dans la prison ?... Arrivé devant la porte, il trouve que la garde, ce jour-là, est confiée à un détachement de son bataillon. Cette circonstance lève toutes les difficultés, et dans un instant il est introduit dans le cachot du curé. Le vénérable vieillard était à genoux, les yeux levés vers le ciel, le visage calme, serein et rayonnant de cette douce joie qui n'appartient qu'aux élus, et que Dieu donne souvent à ses saints, pour leur adoucir l'horreur d'un sacrifice qui révolte toujours l'humanité.

A la vue de Ferréol, le curé se leva et le serra dans ses bras. En sentant son visage baigné des larmes du jeune homme, en voyant sa pâleur, son trouble, son agitation, le curé le fit asseoir et s'efforça de le calmer. On eût dit que Ferréol était le condamné qui recevait des consolations du vénérable ecclésiastique chargé de le préparer à la mort. Il resta longtemps sans pouvoir parler, malgré les pressantes questions du curé, qui lui demandait compte de son voyage. Enfin il raconta l'évasion du chevalier, mais sans entrer dans tous les détails de sa fuite ; il parla seulement avec quelque étendue des sentiments religieux qu'il avait témoignés et des disposi-

tions salutaires dans lesquelles il l'avait laissé.

« Bien, mon ami, bien, dit le curé; vous ne pouviez me donner une nouvelle plus agréable dans ce moment, et la bonté de Dieu me réservait encore cette consolation avant de mourir; que son saint nom soit béni! Oh! que le vieux baron sera heureux d'apprendre tout à la fois et l'évasion et la conversion de son fils!

— Vous pouvez donc toujours vous voir?

— Non, depuis plusieurs jours nous n'avons pu nous parler; mais aujourd'hui nous devons nous trouver ensemble dans la même voiture, et nous causerons en chemin. » Et il disait cela du même ton qu'il eût dit: Nous irons faire ensemble une partie de campagne aujourd'hui, et nous causerons en route!

Ferréol ne répondit rien; ce calme, cette résignation si touchante, si loin de toute affectation, remplissaient son cœur de douleur et d'admiration.

Ce moment de silence fut interrompu par l'arrivée des gardes qui venaient chercher le prisonnier pour le livrer au bourreau qui devait faire ce que l'on appelle la *toilette du condamné*. Pendant ces apprêts, Ferréol ne quitta pas le curé, et se tint aussi rapproché de lui que possible, ramassant les cheveux qui tombaient

sous les ciseaux de l'exécuteur, et les serrant précieusement comme des reliques. Quand ces horribles préparatifs furent terminés, tandis que le bourreau s'occupait d'autres condamnés, le curé et Ferréol purent encore s'entretenir quelques instants.

« J'attends de vous, mon ami, un dernier service, et j'espère que vous aurez la force de me le rendre; c'est de m'accompagner jusqu'à l'échafaud, et de prier pour moi jusqu'au moment fatal. Vous êtes homme, vous êtes chrétien, c'en est assez pour ne pas vous abandonner à une affliction immodérée qui ne convient ni à la fermeté que doit montrer un homme, ni à la résignation que doit avoir un chrétien. »

Ferréol le promit; le spectacle qu'il avait depuis quelques instants sous les yeux avait peu à peu élevé son âme à un degré d'énergie et d'exaltation extraordinaires. Cet abattement, cette tristesse accablante qu'il avait montrés en entrant avaient disparu. Il ne se croyait pas appelé à assister au supplice d'un condamné, mais au triomphe d'un martyr; le seul désir qu'il formât en ce moment, c'était d'être digne de partager le sort de son ancien maître.

« Je suis bien aise, reprit le curé, de vous trouver dans ces dispositions, car j'ai encore

quelque chose à vous dire qui demande d'être entendu avec calme pour que vous compreniez bien mes intentions et que vous en gardiez le souvenir. Vous savez, mon fils, combien j'étais attaché à ma paroisse, et que l'une des pensées qui m'ont toujours occupé a été celle de laisser après moi un successeur que j'aurais formé, qui comprît parfaitement toutes les obligations et tous les devoirs pénibles de ses fonctions, et qui eût la force et la volonté de les remplir. J'ai trouvé tout cela dans votre frère l'abbé, qui, j'espère, obtiendra sans peine la cure du Verney, qui lui est due à tant de titres.

— Mais, Monsieur, vous parlez de ces choses comme si nous n'étions pas en pleine révolution ; mon frère est fugitif, et peut-être menacé du même sort que vous allez subir ; les églises sont fermées ; le culte chrétien est aboli et remplacé par une véritable idolâtrie.

— C'est précisément cet excès du mal qui m'en annonce la fin. Un tel état de choses ne peut durer ; avant qu'il soit peu d'années vous verrez les églises rouvertes, le culte rétabli, et les prêtres rappelés de toutes parts à la tête des troupeaux privés si longtemps de pasteurs. C'est alors, je n'en doute pas, que votre frère ira prendre possession de la cure de Saint-Hippo-

lyte; est-ce un pressentiment, est-ce une consolation que le ciel m'envoie? je n'en sais rien, mais cette pensée est chez moi une conviction.

Ce n'est pas tout; maintenant que je regarde mes paroissiens comme assurés de recevoir les secours spirituels, j'ai songé aussi à leur en procurer de temporels. Vous savez qu'au Verney, et dans un rayon assez étendu de cette contrée, on manque absolument de médecins : j'avais été obligé moi-même d'étudier cette science, pour tâcher de suppléer un peu à l'absence des hommes de l'art; mais, outre que mes connaissances étaient insuffisantes, mes fonctions ecclésiastiques ne me permettaient pas de me livrer à l'étude et à la pratique de cette science, comme doit le faire un homme qui s'y consacre entièrement et en fait son unique état. Or, c'est cet homme qui manque au Verney, et j'ai jeté les yeux sur vous pour remplir cette lacune.

— Sur moi? dit Ferréol avec surprise.

— Oui, sur vous; je ne pense pas que vous ayez beaucoup de goût pour l'état militaire, que les circonstances vous ont fait embrasser forcément. Vous le quitterez dès que vous pourrez le faire d'une manière honorable, et vous vous livrerez à l'étude de la médecine. Les connais-

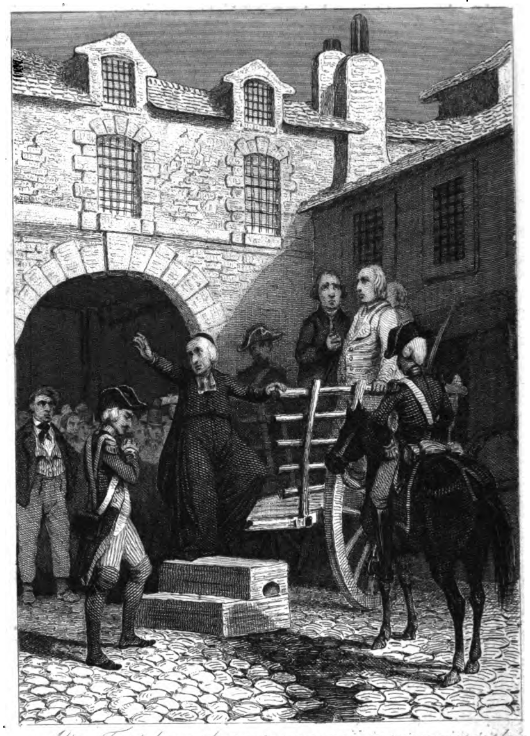
sances que vous possédez déjà en physique, en chimie, en histoire naturelle, en botanique, vous seront d'un grand secours; l'étude que vous avez faite des langues grecque et latine vous permettra de lire les anciens auteurs qui ont écrit sur cette science, et je suis convaincu qu'après deux ou trois ans d'un travail assidu, vous commencerez à pouvoir vous rendre utile à vos semblables, et qu'en continuant à travailler vous deviendrez en quelques années un médecin habile et même distingué. Ne croyez pas que je vous parle de ce projet sans y avoir depuis longtemps réfléchi; quand vous étiez mon élève j'avais étudié vos goûts, et j'avais remarqué avec plaisir que vous montriez d'heureuses dispositions pour la médecine; j'attendais que vous fussiez arrivé à l'âge où la vocation d'un jeune homme doit se décider, pour vous aider à faire un choix, si vous paraissiez indécis; mais les événements qui nous ont séparés ne m'ont pas permis de vous entretenir à ce sujet avant ce moment. Voyez, que pensez-vous de mon idée? avez-vous quelques objections à faire? éprouvez-vous quelque répugnance?

— Non, Monsieur, car vous avez deviné juste en disant que j'avais du goût pour l'étude de la médecine; seulement j'avoue que mes idées n'a-

vaient rien de bien fixe à cet égard, et qu'il ne m'était jamais venu dans la pensée d'en faire mon état. Mais ce qui m'étonne, ce qui me confond, ce qui me remplit d'admiration, c'est de vous voir dans un moment comme celui-ci vous occuper de pareilles choses, entrer dans ces détails....

—Et de quoi voulez-vous que je m'occupe?.... Mes paroissiens sont mes enfants; c'est mon testament de mort que je fais en leur faveur et que je pourrais formuler ainsi : « Je lègue à mes anciens paroissiens de Saint-Hippolyte-du-Verney, les deux frères Darnay, mes élèves; l'un pour être le médecin de leurs âmes, et l'autre le médecin de leurs corps. » Maintenant que vous ne refuserez pas d'acquitter ce legs, je n'ai plus à m'occuper que du Dieu devant qui je vais paraître bientôt. »

Comme il achevait ces mots, les autres condamnés arrivèrent, amenés par les gendarmes; le curé se trouva le dernier de la troupe, et Ferréol le suivit jusque dans la cour de la prison. Là, était la fatale charrette qui attendait les victimes; tandis qu'on faisait monter les premiers et qu'on les plaçait sur les banquettes, Ferréol s'approcha du curé, et lui dit à voix basse : « O mon père! donnez-moi votre béné-



Adieu, Ferriol: ne pleurez pas sur moi; je suis moins à plaindre que vous: je vais recevoir là haut la récompense de cinquante ans de travaux dans le Saint ministère.

diction. — Que Dieu vous bénisse, ô mon fils ! » Puis, l'ayant embrassé, il ajouta : « Ferréol, ne pleurez pas sur moi, je suis moins à plaindre que vous, qui restez sur cette terre de misère et de désolation ; pour moi, je vais là-haut, j'en ai la douce espérance, recevoir la récompense de cinquante ans de travaux dans le saint ministère ! »

Et d'un pas ferme et assuré il monta dans le funèbre tombereau.

Ferréol suivit le cortége, mêlé aux soldats de l'escorte, composée, comme la garde de la prison, de soldats de son bataillon. C'est ce qui explique la facilité qu'il avait eue de s'entretenir avec le curé dans la prison, et jusqu'au moment où il en sortit pour aller au supplice.

Jamais Ferréol n'avait assisté à une exécution. Tout son corps frémissait chaque fois qu'il entendait tomber le fatal couteau ; car ses yeux ne se portaient point sur l'instrument du supplice, ils étaient constamment fixés sur le curé, qui, debout sur l'échafaud en attendant son tour, adressait au Ciel de ferventes prières. En ce moment un rayon de soleil, perçant les nuages, vint éclairer sa figure vénérable, et former autour de sa tête une auréole semblable à celle que les peintres représentent sur la tête des

saints. A l'instant où le bourreau lui lia les mains, il baissa les yeux et parut chercher dans la foule ; ses regards rencontrèrent ceux de son élève, et semblèrent le remercier du pénible devoir qu'il venait d'accomplir ; puis les reportant vers le ciel avec un sourire ineffable, comme pour dire à Ferréol : Adieu, nous nous reverrons là-haut, il fut attaché au fatal instrument, et deux secondes après il avait cessé de vivre.

En 1835, je venais de parcourir la Suisse, et rentrais en France par le Jura. J'avais quitté la grande route pour suivre un chemin assez difficile, et qui aurait été dangereux sans toute la sûreté du pied de la mule que je montais.

Après m'être amusé longtemps à regarder les sites pittoresques qu'offre cette montagne, et qui varient d'aspect à chaque instant ; après avoir, en dépassant la crête du Jura, dit adieu à la Suisse, je commençai à descendre le revers occidental, par un chemin non moins escarpé que celui par lequel j'étais monté.

Bientôt j'arrivai dans un vallon pittoresque, entouré de collines et de montagnes couvertes de pâturages et de forêts. Malheureusement je n'avais plus le temps de m'amuser à considérer les beautés de la nature, car la nuit approchait, et je ne savais où aller pour trouver un gîte.

En avançant toujours, j'entendis bientôt les cloches des vaches d'un chalet situé à quelques pas de moi, et je vis presque au même instant le grurin (1) qui donnait ses ordres aux pâtres et aux femmes chargées de traire les vaches; je demandai à cet homme où j'étais, et le priai de m'indiquer une hôtellerie pour passer la nuit.

« Monsieur, me répondit-il, vous êtes dans le Val-des-Bois, paroisse de Saint-Hippolyte-du-Verney; mais à plus de trois lieues à la ronde vous ne trouverez ni auberge, ni hôtellerie, ni cabaret.

— C'est étonnant; et comment font les étrangers qui voyagent dans ce pays-ci?

— D'abord, Monsieur, il ne vient presque jamais d'étrangers ici, et si par hasard la curiosité ou d'autres raisons en amènent quelques-uns visiter nos montagnes, ils trouvent dans chaque ferme, dans chaque maison, une hospitalité qui les dédommage bien du manque d'hôtellerie.

(1) On appelle *grurin* un homme qui n'a pas d'autre fonction que de s'occuper de la confection et de l'entretien du fromage de Gruyère. C'est un personnage assez important dans un village de ces contrées; il est ordinairement un peu médecin vétérinaire, ou plutôt un peu charlatan, et même jadis il passait pour sorcier. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est au courant de toutes les nouvelles, et qu'il est assez disposé à les raconter.

— Ainsi vous croyez que je trouverai sans difficulté à me loger ce soir moi et ma monture?

— Certainement, et je vais vous indiquer d'ici où vous devez aller. Vous pourriez frapper d'abord en toute assurance à cette ferme que vous voyez là-bas : c'est la ferme du Val-des-Bois, occupée depuis plus de deux cents ans par la même famille, sauf une petite interruption pendant la révolution, mais qui n'a pas duré plus de dix ans. Si vous étiez un homme de mon état, ou un fermier, ou un marchand de bestiaux, je vous dirais d'aller à cette maison ; mais vous êtes un bourgeois, et il vous faut, à vous autres messieurs, de ces petites recherches, de ces petites attentions que l'on ne trouve pas dans les fermes.

— Vous avez tort, mon brave homme ; je ne suis pas délicat, et certainement je me contenterai bien volontiers de l'hospitalité des habitants de cette ferme.

— Ça serait bien, si je n'avais pas mieux à vous offrir ; mais avancez de quelques pas, montez un peu sur ce tertre, et regardez là-bas, entre ces deux sapins, voyez-vous le clocher de la paroisse?

— Oui.

— Eh bien! tout auprès de l'église il y a trois

maisons toutes disposées à vous recevoir, et vous n'avez que l'embarras du choix. Ce sont celles du curé, du maire et du médecin, les trois plus braves gens que la terre ait jamais portés, et qui ne font que trois têtes dans un bonnet. »

Comme je voyais mon homme assez disposé à causer, je voulus en obtenir quelques renseignements sur les personnes dont il me parlait, et à qui probablement je serais bientôt forcé de demander l'hospitalité.

« Sont-ils tous trois de ce pays-ci?

— Oui, Monsieur, le curé et le médecin sont frères et appartiennent à cette famille qui occupe la ferme du Val-des-Bois. Quant au maire, c'est le noble baron du Verney, descendant d'une des plus anciennes familles du pays, autrefois seigneur de toute cette contrée.

— Et ce noble baron est intimement lié, dites-vous, à deux hommes qui, quoique médecin et prêtre, ne sont que des fils de fermier?

— Tellement lié, qu'il a voulu épouser leur sœur, et a fait marier le docteur Darnay à une de ses parentes aussi noble que lui, de sorte qu'à présent les deux familles n'en font pour ainsi dire qu'une.

— Il fallait donc que le baron leur eût de grandes obligations ?

— Oh ! certainement, et de très-grandes encore ; mais cela, c'est une histoire un peu trop longue à vous conter ce soir ; si vous avez le temps, venez demain, et je vous la raconterai en détail ; il y a de quoi faire un livre. Jacques, va conduire Monsieur à Saint-Hippolyte. Je pense que vous ne serez pas fâché d'avoir un guide ? — Non, certes. »

Et en même temps un petit pâtre s'élança devant moi, et je le suivis dans la direction de Saint-Hippolyte.

Je me déterminai, en avançant, à prendre mon gîte à la cure, où j'aurais moins de cérémonies à faire que dans les autres maisons où se trouvaient des dames.

Le grurin ne m'avait pas trompé. Je reçus l'accueil le plus flatteur du curé, vieillard de soixante-quinze ans environ, mais encore frais et vigoureux.

Je remerciai le bon curé de sa politesse, et je fis parfaitement honneur à son souper. Pendant le repas, la conversation fut amenée naturellement sur mes voyages et sur leur objet. Quand il sut que je ne voyageais qu'en amateur, en vrai *touriste*, et que j'étais, par conséquent, maître de mon temps, il m'engagea à rester quelques jours pour me faire faire, me

dit-il, la connaissance de son frère et de son beau-frère. Je me défendis d'abord, et consentis enfin à m'arrêter deux jours au Verney.

Au lieu de deux jours, j'y en ai passé quinze!

Mais comment résister à la cordialité, à la franchise du docteur Darnay; à l'amabilité spirituelle, à la politesse si exquise et pourtant si naturelle du baron; à la bonhomie, à la candeur du curé? J'ai beaucoup voyagé, mais je déclare ici que je n'ai jamais rencontré de famille si intéressante, et surtout si vertueuse.

Au bout de quelques jours, j'étais devenu comme un membre de la famille qui serait arrivé de voyage, et que l'on fêterait pour son retour.

Ce que je voyais, ce que j'entendais chaque jour excitait de plus en plus en moi le désir de connaître cette histoire extraordinaire dont m'avait parlé le grurin. Je n'avais garde d'aller trouver cet homme, comme il me l'avait proposé, pour entendre ce récit. J'aurais cru manquer aux lois de l'hospitalité en cherchant à m'insinuer dans des secrets qui concernaient mes hôtes, sans leur autorisation.

Enfin, le huitième jour après mon arrivée, on m'annonça qu'il y aurait le lendemain un service funèbre pour l'anniversaire de la mort du dernier curé de Saint-Hippolyte, et du dernier baron du Verney. On m'invita à y assister.

Après l'Office, je fis en sorte d'accoster le docteur, et lui proposai un tour de promenade ; il accepta, et nous commençâmes une conversation qui l'amena peu à peu à me raconter toute son histoire, telle à peu près que vous l'avez lue dans ce livre.

Une fois au courant, le baron, le curé, ses sœurs, me donnèrent tous les détails que je voulus avoir, car si l'on ne m'en avait pas parlé plus tôt, ce n'était pas que l'on en fît un mystère, mais on ne s'imaginait pas que cela pût m'intéresser.

Ainsi s'était accomplie, et même au delà de ses espérances, la prévision du curé. Ferréol, parvenu au grade d'officier, avait donné sa démission, et s'était livré à l'étude de la médecine, dans laquelle il avait fait des progrès rapides. Pendant ce temps-là, le régime de la terreur avait cessé ; une réaction en sens opposé s'était fait sentir. Trébuchet avait été poursuivi pour ses crimes et pour ses malversations dans les fournitures dont il était chargé ; il périt à son tour sur l'échafaud, et ses biens furent confisqués. De cette manière, la terre du Verney, la cure et ses dépendances furent de nouveau mises en vente. Ferréol, instruit de cet événement, écrivit à ses frères de vendre en toute hâte le plus de denrées qu'ils pourraient, pour faire de

l'argent, et tâcher de racheter ces propriétés. Tout leur réussit à souhait ; eux seuls se présentèrent au district pour enchérir, et toute l'ancienne seigneurie du Verney fut adjugée aux frères Darnay pour le vingtième au plus de sa valeur.

Quant au fils Trébuchet, impliqué d'abord dans l'affaire de son père, il parvint à s'en tirer ; il obtint même de rentrer au service avec son grade d'officier ; mais méprisé de tous ses camarades qui le connaissaient, en butte à leurs sarcasmes, il finit par se faire tuer en duel par un de ses anciens camarades de collége.

Plusieurs années s'écoulèrent encore avant que l'on entendît parler du chevalier, devenu baron du Verney. Il s'était retiré en Angleterre, où il vivait dans la plus profonde obscurité. Enfin, quand Bonaparte eut rappelé les émigrés, il fut des premiers à rentrer en France. Arrivé à Paris, il rencontra quelques personnes qui lui donnèrent des nouvelles de Ferréol Darnay, et lui apprirent en même temps que ses frères et lui étaient devenus acquéreurs de ses biens.

« Tant mieux, s'écria-t-il ; en ce cas ils sont à moi. »

Il n'eut pas un instant le soupçon que les Darnay eussent eu l'intention de se les approprier.

Il se rendit aussitôt en Franche-Comté; et dès que les Darnay apprirent son arrivée à Besançon, ils lui écrivirent pour le prier de venir prendre possession de ses biens.

Le baron se rendit au Verney. Quelle différence entre cet homme grave, réfléchi, et ce chevalier jeune et étourdi, qui avait signalé son séjour dans ce pays, par tant de légèreté et d'inconséquence!

En recevant les titres de propriété de ses terres, il leur dit : « Mes amis, je les accepte avec reconnaissance, et je puis dire même avec orgueil; oui, je suis fier de vous devoir la fortune et la vie, parce que je crois avoir dans le cœur de quoi payer la dette qu'imposent de si grands bienfaits. »

Il exigea ensuite, comme première marque de sa reconnaissance, que la famille Darnay acceptât en toute propriété la ferme du Val-des-Bois et ses dépendances. Il s'installa alors au Verney, et bientôt l'abbé Darnay y arriva avec le titre de curé. Le docteur s'établit à la cure, et la liaison la plus intime se forma bientôt entre ces trois personnes, bien faites l'une et l'autre pour s'aimer et s'estimer.

Pour resserrer encore davantage leur union, le baron demanda en mariage Marie, la plus

jeune des sœurs Darnay. Ferréol et le curé lui firent observer combien ce serait déroger.

« Déroger, s'écria-t-il, en m'alliant à la famille la plus vertueuse que je connaisse!.... Ah! mes amis, permettez-moi d'ajouter à ce nom qui m'est bien doux, celui de frère, et je serai aussi heureux qu'il est possible de l'être sur cette terre. » On lui fit encore quelques objections; mais il les réfuta sans peine, et le mariage eut lieu.

Celui du docteur ne tarda pas à se faire aussi avec une des cousines du baron. Ne pouvant plus alors habiter la cure, Ferréol fit construire une maison à une égale distance entre celle de son frère et celle de son beau-frère.

Depuis plus de trente ans, ces familles vivent ainsi rapprochées, dans une paix, dans une union parfaite, et cependant les deux chefs de ces maisons avaient été jadis des hommes violents, haineux, vindicatifs, orgueilleux; ils avaient cherché à se nuire; ils auraient voulu se donner la mort; et qui a donc pu opérer un changement si extraordinaire? est-ce la raison? est-ce la philosophie? non, elles y eussent échoué; ce fut la religion.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

TOURS. — IMP. DE MAME.

